.84373
P

~~FRENCH LIBRARY~~

.84373 Ar.

MAIN LIBRARY

Edinburgh University
Library

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
CANCELLED
009383354

84373

L.-J. ARRIGON

Les années romantiques de Balzac

d'après des documents nouveaux et inédits

TROISIÈME ÉDITION

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY
CANCELLED
BIBL. UNIV. EDINBURGEN
EX

Librairie académique PERRIN et Cie.

Les Années Romantiques de Balzac

DU MÊME AUTEUR

La Jeune Captive, Aimée de Coigny, duchesse de Fleury, et la société de son temps (1769-1820).

Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac (Perrin et Cie).

(Académie française — Prix Marcelin Guérin)

L.-J. ARRIGON

Les Années Romantiques de Balzac

d'après des documents nouveaux et inédits

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1927

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA

Copyright by Perrin et Cie, 1927.

LES
ANNÉES ROMANTIQUES DE BALZAC

CHAPITRE I

BALZAC A LA FIN DE 1829

On était en pleine bataille romantique. La nouvelle école venait de remporter sur la scène sa première victoire avec *Henri III et sa cour*, d'Alexandre Dumas. Le jeune Victor Hugo, auteur de l'injouable *Cromwell*, brûlait de venger l'échec d'*Amy Robsart* et de s'illustrer à son tour au théâtre. En vingt-quatre jours, il avait composé un grand drame en vers qui s'appelait *Un duel sous Richelieu* avant de s'intituler *Marion Delorme*. Ce soir-là, 10 juillet 1829, il réunissait, dans sa demeure de la rue Notre-Dame-des-Champs, des amis, des confrères, des rivaux, pour faire entendre sa pièce. Dans la « chambre au lys d'or », aux murailles décorées d'une toile de Caravage, de tableaux de Devéria et de la *Ronde du Sabbat* de Louis Boulanger, Hugo, son grand front incliné vers son manuscrit, lisait de sa voix, puissante dans sa monotonie.

Sainte-Beuve tournait autour de son grand ami Victor et s'empressait; Alexandre Dumas, bruyant

et expansif, s'agitait. Dans un coin du salon, Alfred de Vigny méditait, ses courts favoris militaires débordant de sa cravate blanche. Alfred de Musset, blond et mince, la moustache naissante, rêvait, à demi étendu sur un canapé. Le correct et élégant Mérimée voisinait avec Soumet, méridional familier et tutoyeur ; Villemain, le dos rond, l'allure lourde, la paupière clignotante, le visage mal équarri, la mise négligée, coudoyait Eugène Devéria, barbiche et moustache de mousquetaire, frac évasé aux larges revers de velours dégageant le gilet chatoyant comme un pourpoint et bombé comme un corselet. Çà et là, Armand Bertin et son frère Édouard; le baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français, qui avait réclamé comme un honneur d'assister à la lecture; Émile Deschamps, élégant dandy à la chevelure noire minutieusement apprêtée, son frère Antony, maigre et sec, au teint de Sicilien, dont le masque tragique rappelait celui de Dante. Les artistes étaient nombreux : outre Eugène Devéria, son aîné Achille Devéria, Delacroix, étrange, hautain, avec un soupçon d'exotisme, Louis Boulanger, effacé dans le rayonnement romantique que dégageaient Delacroix et Eugène Devéria. Dans la pièce, à peine assez vaste pour contenir si nombreuse assistance, on voyait encore Mme Tastu, la « douce Tastu », Mme Belloc, traductrice des *Amours des Anges* de Th. Moore, Frédéric Soulié, dont l'Odéon allait jouer *Christine à Fontainebleau*, Auguste Barbier, Charles Magnin,

critique théâtral du *Globe*, et d'autres, dont la personne et le nom, tout récemment sortis de l'ombre, ne brillaient encore que d'un demi-éclat. Parmi ceux-là, un gros garçon de trente ans, cheveux noirs dressés sur le front, torse robuste serré dans l'habit, une ombre de moustache. C'était M. Honoré Balzac.

Les vers succédaient aux vers, les scènes aux scènes. A mesure que le poète avançait dans sa lecture, les marques d'enthousiasme se multipliaient. Les interjections jaillissaient, les cris d'admiration montaient de ton. Émile Deschamps applaudissait avant d'avoir entendu; après le dernier vers, Dumas saisit Hugo, le souleva en s'écriant : « Nous vous porterons à la gloire », puis il se bourra de petits gâteaux en répétant : « Admirable! Admirable! »

Au temps où il se débattait au milieu du papier timbré dans son imprimerie croulante, Balzac connaissait déjà Victor Hugo. Sans doute l'avait-il rencontré chez les Devéria, voisins et familiers du poète. Alors Balzac était un jeune homme inconnu à qui des romans anonymes, des collaborations obscures n'avaient valu ni honneurs ni profits, et Hugo lui écrivait sur un ton aimable mais protecteur (1). Depuis, que de changements! Tout d'un coup la notoriété était venue au débu-

(1) Victor Hugo à Balzac, 29 février 1828, Collection Lovenjoul. La plupart des documents inédits cités dans ce livre sont tirés de la Collection Lovenjoul. Dans la suite du récit nous ne mentionnerons pas cette référence, qu'il faudrait faire figurer trop souvent en bas de page.

tant jusque-là dédaigné par le succès. *Le Dernier Chouan*, publié en mars de cette année 1829, avait accompli ce miracle. Du pauvre diable d'écrivain dont le nom n'était connu que dans quelques cafés fréquentés par des bohêmes de lettres et dans quelques boutiques d'éditeurs, le roman avait fait un jeune auteur à la mode. Et sa présence dans cette brillante assemblée disait tout le chemin parcouru par lui. Balzac, dès lors, avait conçu des ambitions illimitées. Conquérir Paris, la fortune et la gloire, ce rêve naguère caressé, mais combien lointain, était devenu une réalité toute proche. Encore une victoire, et sa main l'atteindrait.

Son cerveau bouillonne de conceptions. D'abord la *Physiologie du mariage*. Au temps où il se lançait dans les affaires, Balzac, pendant une période d'accalmie que lui laissaient les préoccupations matérielles, avait, non pas esquissé, mais écrit entièrement, un essai humoristique sur ce sujet et sous ce même titre. Sans doute cette première rédaction de la *Physiologie du mariage* remontait-elle à 1826 ou 1827. En 1825 le docteur J.-L. Alibert, l'ami de Mme Desbordes-Valmore, avait publié la *Physiologie des passions*; l'année suivante, Brillat-Savarin faisait paraître sa *Physiologie du goût*, presque aussitôt célèbre. Les titres de ces deux ouvrages avaient dû suggérer à Balzac l'idée de son essai. Celui-ci achevé, il le faisait composer dans sa propre imprimerie, puis tirer sur ses presses. Jusqu'où le tirage fut-il poussé? Que devinrent les feuilles

tirées? Eurent-elles le sort lamentable des « défets »? Une seule chose est certaine : cette première *Physiologie du mariage* resta ignorée du public (1). Le temps passa, Balzac l'oublia; il s'en souvint seulement, lorsque, dans le premier semestre de 1829, il promit un livre au libraire Levavasseur.

Dès le mois de mai il songe à remanier l'œuvre, à lui donner plus d'ampleur. Mais il n'entreprend pas tout de suite cette remise sur le chantier. Une autre conception le sollicite. L'année passée, durant son séjour à Fougères, Balzac émerveillait ses hôtes, le général de Pommereul et sa femme, par ses récits, le soir, au salon, récits riches d'observation, débordants de vie et de puissante réalité. Balzac inventait-il? Les auditeurs hésitaient à le croire, tant cela semblait « arrivé ». Il fallait que le jeune écrivain les détrompât lui-même. « Pas un mot de vrai! s'écriait-il en éclatant de son rire sonore, du Balzac tout pur! Hein! c'est un peu joli à faire, ça? » Et il ajoutait : « Tout ce monde vit, aime, souffre, s'agite dans ma tête, mais si Dieu me prête vie,

(1) Nous en avons appris l'existence par une communication amicale de M. Marcel Bouteron : « Ces feuillets, nous dit-il, sont bien des feuillets *tirés* et non des feuillets d'épreuves; on le reconnaît aisément à la qualité du papier et à la pureté de l'impression. Bien plus, ces feuillets me semblent sortis des presses mêmes de Balzac : la nature des caractères d'impression et le filigrane du papier autorisent pleinement cette hypothèse. Je compte d'ailleurs entretenir prochainement les balzaciens de cette petite trouvaille, mais je suis heureux de vous en offrir la primeur. »

tout cela sera rangé, classé, étiqueté dans des livres et de fameux livres ... »

Le moment est venu de mettre au jour le premier de ces livres. Que sera-t-il? Un roman avec une action principale qui se poursuit à travers la suite des chapitres, des actions secondaires rayonnant autour de ce pivot central, des personnages réagissant les uns sur les autres? Balzac sans doute hésite à reprendre le labeur du *Dernier Chouan*, qu'il a construit si péniblement et sans réussir à donner autant de valeur à l'ensemble qu'à tel épisode. Une sorte d'instinct l'avertit qu'il n'est pas encore assez maître de son art pour aborder les vastes ensembles. Une longue nouvelle concentrée autour d'une anecdote saisissante, voilà le genre littéraire qu'il adopte pour les *Scènes de la vie privée*.

Dans sa bibliothèque, Balzac possède deux petits ouvrages, naguère imprimés par lui, rue des Marais-Saint-Germain. L'un s'appelle *Proverbes romantiques*; son auteur est Romieu, le futur préfet de la Dordogne, dont la réputation de farceur et de mystificateur commence de s'établir. Balzac l'a connu par Horace Raisson, dont il est l'ami et le collaborateur. L'autre volume s'intitule *Scènes contemporaines*, par la vicomtesse de Chamilly, pseudonyme collectif qui dissimule trois écrivains : Romieu, Loeve-Veimars et Vanderburch. Ces deux livres, parus l'un et l'autre vers 1827 et qui ont un auteur commun, offrent de nombreux points de ressem-

blance. L'un et l'autre présentent, dans une suite de saynètes vivement dialoguées, un tableau des mœurs du temps. Les *Proverbes romantiques* dépeignent les tribulations d'un jeune auteur dramatique joué pour la première fois, une élection en province, les différentes attitudes, finement notées, d'un gentilhomme libéral entre 1789 et la Restauration, et un petit chef-d'œuvre qui s'appelle *le Conseil de famille*. Mlle Julie Deschamps, danseuse à l'Opéra, a reçu, du riche M. Delport, ex-négociant, des propositions séduisantes mais fâcheuses pour sa vertu. Les accueillera-t-elle? La mère, Mme Deschamps, — aïeule de Mme Cardinal, — réunit un conseil de famille et consulte sur ce point délicat ses divers parents : M. Dupin, tapissier, Mlle Zoé, couturière, Mme Prudhomme, mercière, Mme Duret, garde-malade, et chacun d'opiner, selon ses intérêts particuliers. Impossible d'imaginer scène d'un comique à la fois plus copieux et plus amer. Dans les *Scènes contemporaines* paraissent un aventurier aux avatars multiples de 1793 à 1827 (*Le Philanthrope*); un avocat arriviste marié à une femme intrigante, trompé et content, car son infortune lui vaut de l'Académie un prix de vertu (*Le Prix de vertu*); des types de journalistes vivement crayonnés (*Le Revers de la médaille*), etc...

Dans les deux recueils, on note un sens assez vif de l'observation directe, un art de faire parler les personnages selon leur état et leur condition, un souci du réalisme poussé jusqu'à la recherche

du cynisme, une complaisance marquée à peindre crûment et ignominieusement les travers, les ridicules, les vices humains et sociaux, à montrer homme et société menés par les intérêts et les égoïsmes les plus bas. Balzac, à diverses reprises, a lu et relu ces volumes, il en a goûté le ton âpre et incisif, l'art un peu bref et sec mais réel. Au moment où il va prendre la plume pour écrire les *Scènes de la vie privée*, sa mémoire garde le souvenir de maintes pages des *Proverbes romantiques* et des *Scènes contemporaines*. Très probablement d'ailleurs, il ne se rend pas compte lui-même de cette influence. Le modèle avec lequel il va s'efforcer, volontairement, de rivaliser, c'est Diderot, le Diderot du *Neveu de Rameau* dont il essaiera d'imiter la narration alerte, reproduisant toutes les vivacités, tous les impromptus du dialogue et de la mimique.

Tandis qu'il s'apprête à donner vie au monde imaginaire qu'il porte en lui, Balzac est assailli par de cruels soucis d'argent. De lourdes dettes — environ 90 000 francs — et pour ainsi dire pas de ressources ! Depuis les mille francs touchés de H. de Latouche pour le *Dernier Chouan*, en janvier 1829, il n'a rien gagné. Des jeux compliqués de billets de complaisance, de petits emprunts à sa famille ou à des amis, voilà à quoi il en est réduit pour vivre. Aussi est-il vif à réclamer ce qu'il a lui-même prêté. Le poète Saint-Valry, l'ami de jeunesse de Victor Hugo, a contracté envers lui, depuis de longs mois, une

dette de quatre cent cinquante francs. Balzac insiste pour être remboursé ; à la fin il y met quelque mauvaise humeur et l'affaire ne se termine pas sans un échange de lettres peu courtoises. « Ce n'est pas, je vous l'avoue, sans plaisir pour moi que se clôt une affaire qui m'a valu tant de désagréments, écrit Saint-Valry. J'ai vu avec satisfaction que tous ceux que vous avez éprouvés n'ont rien ôté à votre honnête embonpoint, et que la misère ne vous avait pas trop mal logé. » Et Balzac, offensé par cette ironie, de riposter : « Si vous éprouvez jamais, Monsieur, la perte de votre fortune, je ne vous souhaiterai pas de rencontrer des amis, ou même des connaissances, qui diffèrent d'acquitter ce qu'ils vous devront ou qui vous prodigueront d'amères plaisanteries sur la manière dont vous supporterez une infortune dont Dieu vous garde. Si surtout vous avez le malheur de perdre cette élégance de formes qui n'est pas sans mérite auprès des dames, je désire bien vivement qu'une infirmité ne devienne pas le texte d'une dérision. »

Un expédient dont use Balzac pour subsister malgré sa pénible « impécuniosité », c'est de se faire héberger quelque temps par des parents ou des amis. En ce mois de juillet 1829, dans les jours qui suivent la lecture de *Marion de Lorme*, il est ainsi, à la Bouleaunière, près de Nemours, l'hôte de Mme de Berny.

Les dernières flammes du grand amour entre le jeune écrivain et la *Dilecta* commençaient de

s'éteindre; déjà, dans le cœur de Balzac, ce n'étaient plus que cendres auxquelles les souvenirs du passé gardaient encore leur chaleur. Durant ces dernières années, Mme de Berny avait violemment souffert à la pensée que la duchesse d'Abrantès pouvait se substituer à elle dans le cœur de celui qu'elle aimait. Balzac et Mme d'Abrantès se connaissaient depuis 1825 ou 1826; sans doute, dès 1826, s'il avait voulu, le jeune homme n'aurait pas rencontré grande résistance chez la duchesse, qui ne s'était nullement choquée de ses hardiesses. Mais le séducteur hésita, temporisa, non sans essuyer les railleries de la femme dédaignée. A la fois rassurée et inquiète, Mme de Berny aimait toujours avec ardeur celui dont la passion avait si splendidement illuminé sa maturité et les années toutes voisines de sa vieillesse. Mais elle avait maintenant cinquante-deux ans; Hippolyte Auger qui l'entrevit un jour, vers 1828 ou 1829, chez Balzac, rue Cassini, note qu'elle lui « sembla sèche et laide ». Elle sentait que, de jour en jour, son amant lui échappait. A l'évocation des mensonges, des duplicités, des trahisons, qui enlaidissent tant d'amours finissantes, son cœur se serrait. Elle voulait que rien ne ternît l'éclat de leurs tendresses de jadis, et rester l'amie très chère après avoir été la maîtresse. Et déjà, dans sa sagesse avertie, elle entrevoyait comme prochaine l'heure d'une rupture adoucie, de la liberté rendue à celui que d'autres femmes plus jeunes attiraient. En attendant ce moment redouté, elle l'avait près d'elle, dans sa demeure

de la Bouleaunière, à Gretz-sur-Loing, près de Nemours, et sa présence faisait oublier l'inéluctable nécessité.

Dans ces dernières années, le désaccord entre Mme de Berny et son mari s'était accusé. Fuyant le plus possible le domicile conjugal de la rue d'Enfer ou la villégiature de Villeparisis, Mme de Berny avait loué pour son propre compte cette propriété de la Bouleaunière, qui s'étendait, à environ quatre kilomètres de Nemours, le long de la route de Fontainebleau. L'habitation était un long pavillon à un étage, très spacieux, construit au XVIII[e] siècle; de la façade tournée vers le couchant, on apercevait la route. Tout autour un grand parc. La Bouleaunière — qui existe encore et ne paraît guère avoir subi de changements depuis 1829 — était isolée en pleine campagne. A environ cinq cents mètres, vers Fontainebleau, s'abritait, dans une dépression de terrain, le petit hameau d'Hulay, avec son moulin élevé sur les bords du Loing. D'une éminence, qui domine à l'ouest le hameau, la vue s'étend sur un immense panorama. Au nord on aperçoit les hauteurs crayeuses qui forment les lisières de la forêt de Fontainebleau; au nord-est, les collines qui s'étendent au-delà de la Seine, entre Montereau et Provins. De tous côtés, des horizons accidentés, des coteaux boisés, des fonds de paysages à la Claude Lorrain, avec des plans successifs de forêts et de verdures, légèrement voilées de brumes.

En 1829, la Bouleaunière appartenait au comte

Bernard de Beaumont. Mme de Berny, qui la lui avait louée, venait faire là de fréquents séjours, et souvent ses deux fils qui lui témoignaient le plus de tendresse, Alexandre et Antoine de Berny, maintenant des jeunes gens de vingt et de quatorze ans, l'y rejoignaient.

Balzac écrit à la Bouleaunière la *Paix du ménage*, dont le sujet lui a été inspiré par l'*Aventure du diamant*, un petit conte des *Amusements sérieux* de Dufresny, puis il revient à Paris, décidé à trouver coûte que coûte un gagne-pain régulier.

En cette fin de la Restauration, la presse se transforme. Jusque vers 1828, on ne connaît que deux sortes de journaux, le journal doctrinal, tantôt exclusivement politique, tantôt politique et littéraire comme le *Globe*, et le petit journal, aux allures violemment agressives, tels le *Corsaire* et le *Figaro*. Les uns et les autres n'ont qu'une diffusion limitée. Des tentatives pour créer un journal groupant un grand nombre d'abonnés — tel le *Pilote* de Tissot — n'ont guère réussi. Mais, en 1828, un jeune homme, qui fait son entrée dans le monde des journaux avec des allures de conquérant, commence à bouleverser cet état de choses. C'est Émile de Girardin. Maints traits de son visage juvénile rappellent le masque de l'Empereur et il accentue cette ressemblance par l'artifice d'une mèche retombant de biais sur le front. De fait il se révèle vite comme le Napoléon d'une presse nouvelle qui ne se donne pas pour but principal de défendre des idées, mais

qui entend prospérer à la manière de toute entreprise commerciale. En 1828, Girardin fonde, avec son ami Lautour-Mézeray, le *Voleur*, destiné à publier surtout de la reproduction ; en juin 1829, il contribue à la naissance de l'hebdomadaire *Silhouette* ; enfin en octobre de la même année, il va créer, encore avec Lautour-Mézeray, la *Mode*, périodique consacré aux élégances et à la vie mondaine.

Balzac avait rencontré Émile de Girardin ; il sentait qu'un tel homme réussirait et, pour l'instant, il désirait collaborer au *Voleur* et à la *Silhouette*. Dans le courant du mois d'août, il s'ouvre de son désir au comte Jules de Rességuier, un des familiers du salon de Sophie Gay. Fils du marquis de Rességuier, dernier procureur général près le Parlement de Toulouse et petit-neveu du comte de Puységur, ministre de la guerre sous Louis XVI, officier sous l'Empire, le comte de Rességuier est un gentilhomme d'allure et de type méridionaux ; un léger accent rappelle son origine toulousaine. Mainteneur des Jeux floraux, poète amateur, il a pris une part importante à la fondation de la *Muse Française*. Philipon et Huart, dans leur *Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts*, tracent de lui ce portrait : « Entrez le matin chez Jules de Rességuier ; vous ne voyez ni bureau, ni écritoire ; pas un livre, pas un manuscrit, si ce n'est quelques vers d'amis ; mais des statuettes, de la musique, des aquarelles sur tous les meubles, dont aucun n'est à sa place. Un désordre lyrique. Il n'était pas

seul; déjà il causait de mille choses, il va causer de mille autres avec vous; il rit, il pétille de saillies ou d'éloquence. Vous sortez; quelqu'un vous succède; il recommencera. Au milieu du jour, vous le rencontrerez en cabriolet, les guides à la main et un cigare du Brésil à la bouche; il descend dans vingt magasins pleins de monde; n'est étranger à rien ni à personne; il salue, cherche, choisit, répond... [La soirée] il la passera peut-être chez lui avec l'élite de tous les talents; peut-être au spectacle dans une loge bien peuplée; peut-être au bal où il restera trois minutes et dira trois paroles... » Riche, aimable, obligeant, avec une pointe de maniérisme qui donne plus de prix à sa cordialité, fréquentant à la fois les cénacles littéraires et les salons du Faubourg Saint-Germain, le comte de Rességuier est un des hommes les plus répandus du Paris de la Restauration. Il aime à rendre service aux gens de lettres, qui le considèrent comme un Mécène. Il accepte de parler de Balzac à Émile de Girardin; mais les circonstances sont peu favorables. C'est l'été; le comte de Rességuier réside au château du Marais, et Girardin, de son côté, se trouve à la campagne. Il ne paraît pas qu'à ce moment les négociations aient abouti.

Depuis la fin du printemps, les relations entre Balzac et son ami H. de Latouche n'étaient pas très cordiales; Latouche s'estimait lésé par l'insuccès matériel du *Dernier Chouan*, publié à ses frais. Néanmoins les deux écrivains continuaient

de s'écrire, tout en se chamaillant. Latouche, que son état de santé retenait dans sa maisonnette d'Aulnay, invitait, dans le courant de septembre, Balzac à venir le voir. Sans doute s'agissait-il de quelque collaboration éventuelle. « Je n'ai donc qu'un lit de sangle à offrir, écrivait Latouche le 14 septembre... mais venez toujours passer une matinée, une soirée, une nuit si vous voulez à Aulnay ; apportez des livres, venez causer, ordonner un plan, convenir des affaires, et nous commencerons séparément un double travail qui sera confronté ensuite. »

Balzac, après s'être fait bien prier, se décide enfin. Un beau jour, il monte dans le « coucou » qui fait le service entre la barrière d'Enfer et Sceaux. Pour la circonstance — si l'on en croit cette mauvaise langue d'Henry Monnier — il a revêtu un extraordinaire accoutrement d'explorateur. Des guêtres de cuir lui montent jusqu'aux genoux ; ses épaules sont chargées d'un havresac sur lequel est bouclé un manteau pour la pluie ; une casquette de toile cirée abrite sa tête. Une blouse dissimule une ceinture dans laquelle sont passées une paire de pistolets et une hachette. Sa main est armée d'un bâton ferré. Débarqué à Sceaux, Balzac s'engage dans le chemin qui, de Robinson, mène à Aulnay à travers prés et vergers. Bientôt apparaissent les maisons du hameau d'Aulnay, entouré de vastes parcs.

A Aulnay, qui, à cette époque, se trouve en pleine campagne, les belles habitations sont nombreuses. Le grand parc de la Vallée-aux-

Loups, que Chateaubriand avait dû vendre en 1817 et qui appartient maintenant au vicomte Sosthène de la Rochefoucauld, déploie ses accidents de terrains et étend ses ombrages où règne « une verte nuit ». La maisonnette de Latouche apparaît bien modeste auprès de ce parc d'allures seigneuriales. Petite, rustique, toute enveloppée de lierre, elle ressemble à un presbytère. Des arbres formant rideau l'isolent des habitations voisines ; devant elle, un jardin descend en pente douce vers des prairies.

Balzac, dès son arrivée, froisse Latouche par son sans-gêne. Tout harnaché, chaussé de ses gros souliers qui rayent le parquet, il pénètre dans le salon, jette çà et là son havresac, son bâton, sa ceinture, puis se laisse tomber dans un fauteuil. Latouche, « amoureux de la régularité et de l'arrangement jusqu'à la minutie », fait la grimace et, du regard, suit avec inquiétude son hôte qui, parlant bruyamment, saisit une statuette, brandit une porcelaine. Dès ce moment il commence à se montrer très froid avec Balzac. Après le dîner, à travers les belles châtaigneraies au sol tapissé de bruyères qui garnissent les pentes du ravin de la Vallée-aux-Loups, il mène son visiteur sur la terrasse qui termine alors le parc du Plessis-Piquet. De cette hauteur, le regard embrasse toute la campagne environnante. Chemin faisant, Balzac débite force gauloiseries. Quand on est arrivé à la terrasse, tout à coup il « fait retentir les échos d'alentour d'un de ces bruits grotesques qu'on ne nomme pas, et

qu'il accompagne de ses plus bruyants éclats de rire (1) ». La promenade s'achève au milieu d'un flux de paroles de Balzac et du silence glacial de son compagnon. Les promeneurs rentrent à la nuit noire. Balzac, qui désire travailler, réclame du café froid à la cuisinière. Un peu plus tard, une explication assez vive, qui tourne à la querelle, le met aux prises avec Latouche. Et le lendemain matin, on peut voir, sur la route de Sceaux, un touriste essoufflé qui court après le « coucou » : c'est Balzac pressé de retourner à Paris.

Désormais les relations entre Balzac et Latouche seront de plus en plus tendues. Latouche reproche toujours à Balzac les trois mille six cents francs dépensés pour le *Dernier Chouan*. Balzac, ayant refusé de se prêter à une combinaison avec l'éditeur Boulland, qui eût permis à Latouche de céder à ce libraire les exemplaires invendus du roman et de réduire sa perte à une « soixantaine de louis », l'auteur de *Fragoletta* se fâche tout rouge. « Je réponds que vous arriverez sain et sauf, écrit-il à Balzac, car il [est] vrai, comme vous le dites, que vous êtes de fer. Grand bien vous fasse, Monsieur, à présent que j'ai pris mon parti d'être pendu entre M. Canel et vous, je me moque du supplice, et pour trois mille six cents francs j'aurai le droit de penser ce que je veux. » Balzac renvoya cette lettre à Latouche en y ajoutant quelques lignes de

(1) H. Monnier, *Mémoires de Joseph Prudhomme*.

réponse : « Il vaut mieux, disait-il, avoir une âme douce dans un corps de fer qu'une âme d'acier dans un corps flexible et capricieux. Si vous étiez un Saint-Valry, je vous mépriserais. Mais je vous estime trop pour ne pas vous plaindre... Dire à un homme qu'on sait honnête et plein de cœur qu'il est un *larron*, parce qu'il ne veut pas, à notre profit, duper un libraire par une fausse promesse, est une chose à la fois triste et bouffonne.

« Écrire à un homme qu'il manque d'honneur à notre égard, parce qu'il a reçu mille francs de nous pour prix de son travail, dans une spéculation qui échoue par notre faute, n'est qu'une chose plaisante... »

La fragile amitié qui avait uni les deux écrivains était dès lors brisée.

Pendant cet été de 1829 l'intrigue qui durait depuis si longtemps entre Balzac et la duchesse d'Abrantès se dénoue. La duchesse s'est réinstallée à Paris, tout en gardant son pavillon de la Grande Rue de Montreuil, à Versailles. Elle vit seule : son fils aîné, Napoléon d'Abrantès, pourvu d'un majorat de six mille francs de rentes que lui a laissé la Restauration, commence l'existence de dissipation qu'il mènera jusqu'à sa mort ; le second, Andoche-Alfred-Michel, est élève à l'École de Saint-Cyr; de ses deux filles, l'une, Joséphine, se destine alors à l'état religieux, et l'autre, Constance, s'est mariée. La duchesse habite à l'Abbaye-aux-Bois, où les religieuses de Notre-Dame, cha-

noinesses de Saint-Augustin, se sont établies en 1827 et accueillent des dames locataires : Mme Récamier, Mmes de Séran et de Gouvello, Mme d'Hautpoul, auteur de romans, la comtesse Eugène d'Hautefeuille et la comtesse de Bradi, toutes les deux également femmes de lettres. Ces dames voisinent ; Mme d'Hautpoul donne des soirées littéraires ; cela ne va pas d'ailleurs sans rivalités ni brouilles. La duchesse, dont les maigres ressources sont encore diminuées par des habitudes de désordre, occupe un logement assez modeste, « l'appartement de la terrasse donnant sur la rue de Sèvres ».

Un instant dépitée après la prudente retraite de Balzac, la duchesse n'a pas longtemps gardé rancune à son galant soudain refroidi. Friande d'aventures, aimant le plaisir, elle espérait que sa revanche viendrait et, désireuse de s'attacher celui dont elle convoitait l'amour, elle l'introduisait auprès de ses amies, Mme Récamier, Mme Hamelin, la princesse Bagration, etc. Le temps effaçait son charme qui avait été vif; elle gardait « un beau port de corps » et de grandes manières, mais avec l'âge son teint s'était couperosé, sa voix devenait enrouée et semblait celle d'une harengère. Cependant, ruinée, un peu déchue, elle portait un nom et un titre qui conservaient leur prestige et éblouissaient Balzac. De ses années brillantes, elle gardait des amitiés utiles. Pour un jeune ambitieux, elle était une amie précieuse. Et puis, pour réaliser l'œuvre puissante que rêvait Balzac, quel trésor d'infor-

mations en elle qui avait connu Napoléon, Talleyrand, Fouché, tous les grands acteurs de la scène politique, du Directoire à Waterloo : « Cette femme, disait-il plus tard à Mme Ancelot, cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom. Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu. »

L'événement que redoutait tant Mme de Berny se produisit sans doute durant le mois d'août. Dans la seconde quinzaine de septembre Balzac se rendit en Touraine, sans doute au château de Saché, auprès de ses amis, M. et Mme de Margonne. A peine était-il arrivé qu'il écrivait à la duchesse une lettre des plus tendres :

« Ne crois donc pas, ma chère Marie, n'être point aimée. Que ne puis-je faire passer en ton âme la confiance qui est dans la mienne! Crois surtout que jamais être ne s'est plus laissé aller aux mouvements de son cœur en causant ainsi par écrit avec celle qu'il aime...

« Ce qui t'a fait de la peine était malheureusement l'expression vraie d'un sentiment qui m'affectait alors comme il m'affectera encore souvent. N'imaginez pas, chère Marie de bonté, que mon amour ne soit pas plein de peines. Oh! chère, ne t'ai-je pas déjà dit que c'était ajouter pour toi des malheurs à des malheurs? Je te l'ai annoncé et cette persévérance à m'aimer m'a

étonné ; je t'ai admirée, elle a touché mon cœur, et je t'aime...

« Une phrase qui te fera sourire, ma chère Marie à moi, c'est que je serai à Versailles le 5 ou 6 octobre, dussé-je m'embarquer avec mes douleurs.

« Oh ! j'ai rêvé la chose la plus délicieuse, parce que je m'étais figuré que tu reconduisais ton fils à la Flèche ; c'était, ma chère Marie, de nous rejoindre au milieu de ces beaux paysages et de revenir ensemble. Je t'aurai montré ma vallée, nous aurions parcouru ces bords que tu ne dois pas connaître, car il me semble que la Flèche est du côté de Saumur, et de Saumur à Tours les levées sont divines, mais nous souffrons tous deux et je rêvais...

« Je ne partirai pas d'ici avant le 4 octobre. Ainsi je puis recevoir encore une gentille lettre de ma Marie, mais pas Marie la grondeuse, Marie l'adorée, Marie que j'aime. Je ne veux pas voler vers toi, ma chérie, sans avoir une lettre d'amour et de réconciliation. Je viendrai à toi reconnaissant, et maintenant tu peux compter sur mon retour... Nous n'avons pas de fleurs ici, je ne puis rien envoyer, rien que les fleurs les plus divines de l'âme, les plus tendres caresses, le baiser le plus brûlant et toutes les richesses du cœur que les mots ne peuvent peindre, mais que l'autre cœur reçoit et comprend dans toute leur magnificence...

« Il y a encore une foule de choses auxquelles je ne te réponds pas, mais je viendrai. Je cher-

cherai même les moyens de venir par la route de Versailles parce qu'alors je vous verrai plus tôt. Je calculerai si cela est juste, parce que nos voitures de Bordeaux sont mieux servies et plus rapides dans leur course. Songez, ma chérie, qu'aussitôt ta lettre reçue, je pars... (1) »

Balzac revint vite, en effet. Mme de Berny apprit ce brusque départ et sa cause ; elle en fut ulcérée et détesta avec plus de force la duchesse. Trois ans plus tard elle écrivait encore à son amant : « Une dame ne t'a-t-elle pas fait revenir jadis de Tours à Versailles, pour la consoler de chagrins que son égoïsme lui faisait te grossir? »

Depuis longtemps Mme d'Abrantès connaissait plusieurs membres de la famille Talleyrand-Périgord. Avant la Révolution, ses parents, les Permon, étaient très liés avec le duc de Périgord, et elle-même était l'amie du fils du duc, le général comte Augustin-Marie-Hélie-Charles de Talleyrand-Périgord et de la comtesse, née Choiseul-Praslin. En octobre 1829 — peut-être aus-

(1) Collection Lovenjoul. Cette lettre est assez étrangement adressée à « Marie ». Or les prénoms de Mme d'Abrantès étaient : Laure-Adélaïde-Constance ; celui qu'elle portait couramment était Laure. Mais peut-être Balzac ne voulait-il pas l'appeler de ce prénom qui appartenait à Mme de Berny, et la duchesse avait-elle fait choix d'un prénom de fantaisie. M. de Lovenjoul date cette lettre : *Septembre 1831* ; Balzac, alors se trouvait à Saché. Mais, en 1831, il ne pouvait être question de reconduire au prytanée de La Flèche le plus jeune des fils de Mme d'Abrantès, puisque celui-ci, né en 1810, avait alors vingt et un ans et était élève de Saint-Cyr lors de la Révolution de Juillet 1830. La date : *1829* paraît beaucoup plus admissible.

sitôt après le retour précipité de Balzac — elle se trouve en villégiature chez eux, au château de Maffliers, tout près de la forêt de l'Isle-Adam. Balzac vient la voir.

Il retrouvait là des paysages familiers. En ce temps-là, on se rendait de Paris à Maffliers par la grande route de Calais, qui se dirige vers Beaumont-sur-Oise. Du village, construit sur le bord d'un plateau qui la commande à l'ouest, on l'apercevait, à quelque distance, coupant la plaine de sa ligne droite. Cette route, c'était celle que parcourait la voiture publique quand, vers la vingtième année, Balzac venait à l'Isle-Adam, auprès de son vieil ami, M. de Villiers-La-Faye. Derrière le village, le touchant presque, commençait la forêt de l'Isle-Adam, dont, dix ans avant, il avait suivi en tous sens les allées ombreuses.

Fut-il invité à séjourner au château? S'établit-il dans le village de Maffliers, en quelque auberge? Toujours est-il qu'il écrivit là une nouvelle *Scène de la vie privée, Gloire et Malheur*, qui devint plus tard *la Maison du Chat-qui-pelote*. Il refit des itinéraires dont le souvenir dormait dans sa mémoire, et suivit de nouveau cette route qui, de Maffliers, masqué par des rideaux d'arbres, conduit à Nerville en longeant la forêt, et d'où l'on aperçoit à droite, au-delà du vallon de Presles, le village de Saint-Martin-du-Tertre, juché au haut d'un coteau, le beau château de Franconville, ses pelouses inclinées et son parc, puis les masses touffues et moutonnantes de la

forêt de Carnelle qui dévalent le long des pentes. Et ces promenades aux environs de Maffliers lui fournirent le cadre pour le début d'une autre nouvelle : *le Devoir d'une femme* (qui devint *Adieu*). Dans les premières pages, le romancier décrit l'ancien couvent des Bonshommes ; or cet ancien couvent, qui devait bientôt être transformé en château, se trouve près de Maffliers, à la lisière de la forêt de l'Isle-Adam.

En cet automne, un double labeur absorbe Balzac : la *Physiologie du mariage*, à laquelle il s'est mis résolument dès les premiers jours de septembre, et les *Scènes de la vie privée*. Pour la *Physiologie du mariage*, Balzac entend se servir de la première version ; mais, à la lecture, cette première *Physiologie* lui paraît de conception étriquée. Or il ne veut pas écrire un petit livre humoristique dans le goût des *Codes* que fait fabriquer son ex-camarade Raisson, mais une ample et riche fantaisie en deux volumes in-octavo, largement étoffée, abondante en points de vue et en anecdotes, où l'on retrouve quelque chose de la verve puissante, de l'invention copieuse, du comique débridé et gaulois de son maître Rabelais. Enrichie d'une introduction, d'additions, un peu retouchée çà et là, l'ancienne *Physiologie* fournira le premier volume. Celui-ci est achevé le 10 novembre. Alors, tandis que son ancien associé Barbier le compose pour le libraire Levavasseur, Balzac se hâte de terminer le second, dont d'importantes parties sont déjà rédigées. Il fait deux parts de son temps ; ses

journées, il les consacre à la *Physiologie*, mais les heures de travail nocturne, de neuf à deux heures du matin, sont réservées aux *Scènes de la vie privée* que, dès le 22 octobre, il a cédé aux libraires Mame et Delaunay-Vallée. Le recueil paraîtra en deux volumes tirés à neuf cents exemplaires; l'auteur recevra douze cents francs, payables en deux billets — quatre cent cinquante et sept cent cinquante francs — fin avril et fin août 1830.

Et toujours de nouveaux projets naissent en lui; son programme de travail et de création s'élargit sans cesse.

Il songe à revenir au roman historique, à écrire *les Trois cardinaux, histoire du temps de Louis XIII, l'Évêque d'Agra*, un pendant au *Dernier Chouan*, dont l'action serait empruntée aux guerres de la Vendée, à reprendre un roman ébauché vers 1823-1824, *l'Excommunié*. Déjà est né en lui le projet du roman militaire auquel il pensera presque toute sa vie, où il rêvera de peindre la guerre et les combattants en une vaste synthèse et qu'il ne parviendra pourtant jamais à écrire : *la Bataille*; le titre en est alors, tantôt *la Bataille de Dresde*, tantôt *la Bataille de Wagram*. Enfin son imagination a conçu le mystérieux personnage de Ferragus, chef des Treize (1).

La vogue, en ces années-là, est aux Mémoires apocryphes. Le libraire Ladvocat publie ceux de

(1) Lettre de Mame à Balzac, 3 janvier 1830 (Coll. Lovenjoul). — P. Lacroix, *Mémoires inédits de P. L. Jacob.*

Bourrienne, de Constant, valet de chambre de l'Empereur, de Mlle Avrillon, femme de chambre de l'Impératrice. Mame et Delaunay-Vallée font paraître les *Mémoires de la comtesse du Barry*, composés par Lamothe-Langon, remaniés par Amédée Pichot, et Paul Lacroix vient de proposer avec succès aux mêmes libraires de lancer une collection : *Mémoires du cardinal Dubois, de Gabrielle d'Estrées*, etc. Pourquoi lui, Balzac, ne rédigerait-il pas de tels Mémoires? Besogne de librairie évidemment, mais un excellent gagne-pain. Seulement il faut trouver quelque chose de sensationnel.

Un jour, Balzac se rencontre avec Mame chez Levavasseur; dans la conversation on en vient à parler des mémoires fabriqués à grand renfort d'imagination. Balzac flaire une occasion à saisir, et comme l'éditeur se réjouit de la réussite de sa collection, il paye d'audace.

« — Je vois, dit-il dédaigneusement, que vous tenez à vos mémoires apocryphes. Je n'aime guère cette marchandise-là. Encore faudrait-il que ce fût fait de meilleure main! Pourquoi ne pas vous en tenir aux mémoires authentiques, comme ceux de Saint-Simon que publie Sautelet?

« — En avez-vous, des mémoires authentiques? Eh bien! je les prends, riposte Mame piqué au vif.

« — Si vous demandez des mémoires authentiques qui se vendent aussi bien que vos faux mémoires de pacotille, j'ai justement votre

affaire, des mémoires curieux pour servir à l'histoire de la Révolution française. »

Et, au libraire séduit par cette habile entrée en matière, il expose son idée :

« — L'ouvrage que je vous offre, ce sont les *Mémoires de Sanson*, exécuteur des jugements criminels sous la Révolution. Hein ! Que vous en semble? C'est du nanan. Il y a là-dedans de quoi faire huit ou dix volumes effroyables et pourtant admirables qui intéresseront tout le monde et que tout le monde voudra lire.

« — J'accepte, dit Mame, après un moment de réflexion. Ces mémoires, vous les avez?

« — Non, mais nous les aurons. »

L'ex-bourreau est sans doute incapable de les rédiger, mais on l'interrogera, on lui fera raconter ses souvenirs et il n'y aura plus qu'à mettre par écrit ses récits. La proposition est devenue assez différente de ce qu'elle était au début, mais elle s'est imposée à l'esprit de l'éditeur; l'affaire est en bonne voie. De fait, Mame accepte et, séance tenante, sur le bureau même de Levavasseur, une convention est signée : dès que le consentement de Sanson aura été obtenu, Mame versera quatre mille francs.

Le lendemain, Balzac arrive chez Mame, accompagné d'un de ces bohêmes de lettres qu'il a connus dans ses années d'obscurité. Le personnage ne paye pas de mine et sa réputation est encore plus mauvaise que sa tenue : coureur de tripots et souteneur de filles. Il se nomme Lhéritier et signe pompeusement Lhéritier de l'Ain.

C'est un ancien géomètre, « enragé Jacobin », que l'ivrognerie et la débauche ont jeté dans la basse littérature. Pour le moment il loge rue des Boucheries-Saint-Germain, dans une maison de tolérance. Son manque de mœurs ne l'empêche pas d'avoir quelque talent et il est le rédacteur des *Mémoires de Vidocq*, un gros succès de librairie. La vue de Lhéritier n'enchante guère Mame; mais Balzac explique qu'il ne peut assumer la tâche de rédiger seul les Mémoires de Sanson, car d'autres travaux le réclament. Il se fera aider par Lhéritier, qui se charge en outre d'obtenir l'acquiescement de l'ancien exécuteur.

Balzac obtient le paiement du premier volume, puis les deux compères se mettent à la besogne, assez lentement et avec des à-coup, et Mame est obligé à plusieurs reprises de les relancer. Balzac rejette la faute sur Lhéritier qui, dans ses désordres, ne trouve pas le temps de travailler.

Afin de se documenter, Balzac souhaitait rencontrer Sanson. D'après Mme Surville, ce fut M. Appert, inspecteur général des prisons, une relation de son frère, qui ménagea une entrevue entre l'écrivain et l'exécuteur. En visite chez M. Appert, Balzac y trouve « un homme pâle, à figure noble et triste; sa mise, ses manières, son langage, son instruction, le lui font prendre pour quelque savant ». C'est Sanson. La conversation s'engage et Sanson se laisse aller aux confidences. Si l'on en croit Paul Lacroix, les choses se passèrent autrement. Balzac, Lhéritier

de l'Ain et Mame allèrent dîner chez le bourreau; dîner d'abord froid et silencieux, mais qui bientôt s'anima.

« Balzac, raconte Paul Lacroix, l'interrogeait. Balzac le forçait à fouiller dans les coins les plus sombres de sa mémoire. Sanson racontait avec une sorte de candeur les horribles faits de sa jeunesse ; il raconta aussi l'exécution des Girondins, celle de Charlotte Corday, celle de Robespierre, etc. Il ne parlait pas de Louis XVI, ni de Marie-Antoinette. Balzac lui demanda impitoyablement de retracer les derniers moments de ces augustes victimes. Sanson pâlit et se tut, des larmes coulèrent sur ses joues, et d'une voix solennelle il ordonna d'apporter la relique. Une boîte d'acajou, fermée à clef, fut placée sur la table, entre les bouteilles. Il l'ouvrit avec émotion, et tous les assistants qui se penchaient pour voir ce que renfermait cette boîte mystérieuse y virent briller une lame d'acier : « Voici le couteau qui a fait tomber deux nobles têtes, dit Sanson qui fondait en larmes. Ce couteau est sacré, et tous les jours je m'agenouille devant lui en priant pour les saints martyrs de la France, le Roi et la Reine (1). » Et cette attitude de Sanson aurait suggéré à Balzac de raconter, dans l'introduction des *Mémoires*, la scène émouvante qu'il en détacha plus tard et dont il fit *Un Épisode sous la Terreur* (2).

(1) P. Lacroix, *Annales du Bibliophile*, 25 octobre 1862.
(2) Mme Surville, dans *Balzac, sa vie et ses œuvres*,

A la vérité, les deux collaborateurs puisèrent surtout dans leur imagination. Balzac avait accepté d'écrire le premier volume et une partie du second. Il laissait à Lhéritier tout ce qui concernait la Révolution; la Terreur, les scènes d'exécution et de massacre, c'était le fort de Lhéritier, qui peignait de main de maître toutes ces horreurs.

Certaines parties traitées par Balzac sont bien médiocres et n'ont d'ailleurs que fort peu de rapport avec les souvenirs de Sanson. En revanche, — en dehors de l'introduction, — la scène de Napoléon rencontré par Sanson auprès du chantier de la Madeleine, la conversation de l'Empereur avec l'ouvrier, ancien troupier d'Égypte, sont du meilleur Balzac. On sent déjà le grand art avec lequel il fera parler son vieux soldat dans la grange du *Médecin de campagne*. L'exécution en place de Grève du chef de bande Bat-la-Boute, avec son grouillement, ses échappées sur les rues du temps, est une évocation, magni-

affirme : « *Un Épisode sous la Terreur* lui fut raconté par le sombre héros de cette histoire. »

Toute cette histoire de Sanson et de ses confidences est bien obscure. D'abord Balzac ne put se rencontrer avec Charles-Henri Sanson, qui exécuta Louis XVI, pour la bonne raison que ce Sanson-là était mort en 1806. Le seul qu'il put voir était Henri Sanson, qui demeura en fonction jusqu'en 1840; loin d'être royaliste en 1793, celui-ci passait au contraire pour « donner dans les idées nouvelles ». Au reste, l'anecdote de la fameuse messe expiatoire est des plus suspectes, et les modifications que Balzac fit subir à *Un Épisode sous la Terreur*, postérieurement à 1830, ne sont pas pour en garantir l'authenticité.

fique de vie et de couleur, du Paris de Louis XVI. Ici Balzac a dû mettre en œuvre des récits faits par son père qui, clerc de procureur, avait certainement assisté à des scènes semblables.

Le premier volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Révolution française, par Sanson, exécuteur des arrêts criminels pendant la Révolution*, parut en février 1830 à la Librairie centrale du Palais-Royal, Galerie d'Orléans, car Mame avait refusé d'y apposer son nom. Pour attirer les lecteurs, le libraire avait fait imprimer une affiche qui, écrivait Paul Lacroix dans le *Mercure du XIX^e^ siècle*, « épouvante les regards aux vitres des cabinets de lecture. Noire et blanche, on dirait une épitaphe ». Malgré cette affiche, ce fut un insuccès. Dans son compte-rendu du *Mercure*, Lacroix disait : « On lit ces Mémoires avec horreur, et c'est tout plaisir. Pour moi, je n'y ai pas trouvé tout ce que j'attendais... Il n'y a rien de mieux dans les Mémoires de Vidocq. » Cette dernière phrase blessa Balzac. Deux ou trois jours après la publication de l'article, il rencontra Lacroix, vint se planter devant lui et répéta deux fois, d'un ton à la fois furieux et goguenard : « Il n'y a rien de mieux dans les mémoires de Vidocq ! »

Le deuxième volume des *Mémoires de Sanson* fut publié trois mois plus tard ; l'ouvrage s'arrêta là.

Tout l'hiver 1829-1830, Balzac travaille avec acharnement. Mais il ne se condamne pas à l'isolement et, soucieux de se faire connaître, d'é-

tendre le cercle de ses relations, il fréquente assidûment les salons où il a été présenté. On le voit chez Sophie Gay, où il amuse par sa verve la belle Delphine Gay et sa sœur, la comtesse O'Donnel, les deux filles de Mme Gay, chez Mme Récamier, chez la duchesse d'Abrantès.

Chez Mme d'Abrantès, Balzac rencontre Mme Hamelin. En 1829, la « merveilleuse » de 1796, la créole au charme exotique, auprès de qui s'empressaient tous les élégants du Directoire, les l'Aigle et les Montrond, les d'Orsay, les Noailles et les Rastignac, était une quinquagénaire aux traits accusés et durcis. L'esprit et la malice étincelaient toujours dans ses yeux noirs, mais la piquante brune d'autrefois ressemblait maintenant à une manière de bouledogue. Elle habitait rue Blanche, au milieu d'un vaste jardin, dans un pavillon qu'elle partageait avec le comte de Montrond, son ancien amant; elle occupait le rez-de-chaussée, et Montrond le premier étage. Elle recevait là une société peu nombreuse, Arnault, Lucas de Montigny, Berryer, la comtesse Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, fameuse pour ses aventures galantes sous le premier Empire et certaine histoire de collier, la jeune Hortense Allart, nièce de Sophie Gay et alors maîtresse de Chateaubriand.

Dans trois autres salons, Balzac, cet hiver-là, fait son apparition : ceux de la comtesse Merlin, du baron Gérard, de la princesse Bagration.

Mariée au général comte Christophe-Antoine Merlin, un des frères de Merlin du Thionville, la

comtesse Merlin habitait rue de Bondy, dans l'hôtel de La Riboisière. C'était, comme Mme Hamelin, une créole et elle était née à La Havane en 1788. Fille d'un inspecteur général des troupes de Cuba, nièce du général O'Farrill, qui fut ministre de la guerre en Espagne sous les rois Ferdinand VII et Joseph, la jeune Mercédès Santa-Cruz y Montalvo, comtesse de Jaruco, se trouvait à Madrid, au moment de l'occupation. Ardente et passionnée, elle engagea un premier flirt avec un général français qui, peu rassuré, se déroba; alors elle se fiança au général Merlin. Elle était belle, de cette beauté chaude des pays de soleil, « une beauté arabe » dit un contemporain : teint mat et doré, regard velouté, lèvres rouges et sensuelles. En cette fin de la Restauration, elle était la maîtresse de Philarète Chasles qui, dans ses *Mémoires*, l'appelle « le seul amour de sa vie ». Il ne semble pas que le général Merlin les gênât beaucoup : bientôt d'ailleurs il va s'éloigner de la scène parisienne : à la retraite depuis 1825, il sera nommé, après la Révolution de 1830, au commandement de la Corse.

Dans le salon de la comtesse, que Balzac a connue chez Sophie Gay, se rencontrent hommes politiques et gens du monde, savants, écrivains et artistes : le comte Destutt de Tracy, le comte de Saint-Aulaire, le vicomte Siméon, le duc Decazes, Chateaubriand, le marquis de Pastoret, le marquis de Custine, la duchesse de Plaisance, le comte et la comtesse d'Orsay, James de Rothschild, Villemain, Charles et Philippe Dupin,

Orfila, l'historien Buchon, Berryer, Thiers, Arnault, Merle, le critique dramatique, Mignet, Nestor Roqueplan. Comme Mme Merlin possède un beau talent de cantatrice et se fait entendre dans les concerts mondains, une large place est accordée aux compositeurs, musiciens et chanteurs : la Malibran, Lablache, Mme Pasta, Rossini, la Grassini, Rubini, Mme Persiani, etc...

Même société se retrouve chez le peintre Gérard. Il habite, 6, rue Saint-Germain-des-Prés, à l'entresol d'une maison qu'il a fait bâtir presque en face de l'église Saint-Germain-des-Prés. L'appartement n'est guère vaste ; une petite antichambre et quatre pièces seulement. Dans le salon, un portrait de David, par lui-même; des portraits peints par le maître de la maison : Talma, Canova, Mme Pasta, Mlle Mars: des toiles d'Horace Vernet, de Gudin, de Géricault, de Schnetz; sur la cheminée, un vase d'argent ciselé offert par la ville de Marseille en remerciement pour le tableau donné par Gérard : *La peste de Marseille*.

En hiver, tous les mercredis, une foule se presse dans ces quatre pièces ; les élites parisiennes sont là rassemblées : l'Institut, la Sorbonne, la littérature, la science, les arts. Pas un étranger de distinction, de séjour à Paris, qui ne veuille être présenté à Gérard. On arrive « à l'italienne », c'est à-dire entre onze heures et minuit. Le peintre fait les honneurs, aidé de Mlle Godefroy, une de ses élèves, déjà âgée, car Mme Gérard se désintéresse de la réception pour s'adonner au whist.

Gérard s'avance vers l'arrivant, le salue « avec une fine bonhomie italienne », puis, quand sa myopie lui a permis de le reconnaître, lui presse cordialement la main. Le comte de Forbin, élégant, aimable, raconte ses voyages et évoque ses impressions d'art; Mérimée s'entretient avec Stendhal, Champollion avec Letronne, de l'Académie des Inscriptions, son collègue en égyptologie, auquel une perruque blonde frisée donne une étrange physionomie ; de Pouqueville retrace les épisodes de son séjour auprès d'Ali-Tebelem, le terrible pacha de Janina; Cousin discute une question de philosophie avec Guillaume Schlegel et Alexandre de Humboldt « robuste causeur ».

Une jeune femme trône sur une vaste bergère ; sa toilette blanc et bleu fait valoir son teint éblouissant et une chevelure « exubérante et blonde », c'est Delphine Gay auprès de Mme Ancelot, « aux grâces onctueuses, à la robe de sauteuse ».

Voici Ancelot, « figure de carpe, plaisant, commun et trivial », Cuvier, l'helléniste Patin, Charles Lenormand, le baron de Mareste, le comte Horace de Viel-Castel, à la barbe romantique, « toujours armé d'une grosse canne » ; des artistes, le sculpteur Henri de Triquety, « dont tous les doigts, pouce compris, portent des anneaux à la chevalière curieusement travaillés », Eugène Delacroix, Ary Scheffer, Heim, le « grand et noir » Schnetz; Pierre Guérin, « la voix éteinte, l'œil languissant » ; David d'Angers, « un homme blond et sévèrement boutonné » ; Pradier,

en pantalon et polonaise à brandebourgs, le tout en velours violet, et bottes découpées en cœur ; un patriote italien, le comte Gamba, et sa sœur, la blonde comtesse Guiccioli, qui a été la maîtresse de Byron ; Aurore et Adèle de Bellegarde, qui furent sous la Terreur les « citoyennes Bellegarde » ; Gustave Planche, « lazzarone en guenilles », avec sa cravate de travers et d'une « fétidité insoutenable » ; Fontaney ; Loeve-Veimars ; un médecin, d'origine allemande, fixé à Paris depuis 1822, le docteur Koreff, « une sorte de sapajou, subtil et insinuant », à la verve conteuse et mordante, « vêtu à la diable, racontant lentement, avec un accent germanique, des drôleries où la saillie ne manque pas, viveur effronté, sceptique et bas sur jambe » ; c'est un personnage équivoque, mêlé à de louches histoires, espion et aventurier, que l'on rencontre dans plusieurs salons où son esprit caustique fait oublier sa réputation. Et certains soirs, on entend Mme Vigano, Mme Caradori, « la voix démoniaque » de Lablache, le « divin ténor » de Rubini, le « gosier séraphique » de Malibran, de Pasta ; la main savante de Paër, celle de Rossini lui-même les accompagnent...

C'est par Mme d'Abrantès que Balzac a connu la princesse Bagration, veuve du général Bagration que Tolstoï a peint dans *Guerre et Paix*, costumé à la caucasienne, impassible et fataliste sous les balles, « ses yeux d'épervier ronds et résolus à demi fermés, accentuant ses mots à l'orientale ». Le général Bagration avait été tué à Borodino en

1812 ; vite sa veuve s'était consolée en devenant la maîtresse de Metternich et la reine du Congrès de Vienne. On la surnommait alors « le bel ange nu » à cause de ses décolletages audacieux. En 1815 elle s'installait à Paris, et son salon jaune bouton d'or conquérait rapidement la célébrité. A une jolie figure « un peu kalmouke », elle joignait beaucoup de grâce et d'esprit. Elle était d'une extrême pâleur, qu'elle cherchait à atténuer en se vêtant toujours de blanc. Longtemps elle garda une étrange beauté, faite « de mollesse slave et de grâce andalouse » ; mais avec les années, sa pâleur devenait spectrale, et Sophie Gay la baptisait « la Vénus de la vallée de Josaphat ». Cet hiver-là, malgré cette déchéance commençante, elle épouse secrètement un dandy anglais dont elle est tombée amoureuse : Sir John Robert Caradoc, futur lord Howden, un don Juan bien plus jeune qu'elle et dont les bonnes fortunes ne se comptent plus. En 1829, elle demeure Faubourg Saint-Honoré, dans l'hôtel de Brunoy ; plus tard son salon s'embourgeoisera, mais au moment où Balzac y est introduit, il garde encore tout son éclat. Ses raouts sont célèbres et la plus haute aristocratie fréquente chez elle : la duchesse d'Aumont, la duchesse d'Esclignac, le duc et la duchesse Decazes, la comtesse Molé, les ducs de Guiche, de Mouchy, de Fitz-James, la duchesse d'Otrante, le comte de Rambuteau et tout le monde des ambassades. Peut-être est-ce dans son salon que Balzac rencontre tout d'abord le duc de Fitz-James.

Balzac, dans ces différents salons, ne fait encore figure que de comparse à qui l'on ne prête qu'une demi-attention. Mais il observe : « Quand j'allais dans les hautes régions de la société, écrira-t-il plus tard à Mme Hanska, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive et il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer, parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. La mémoire n'enregistre bien que ce qui est douleur. »

L'endroit où il se sent tout à fait dans une atmosphère de cordialité et d'intimité, c'est chez Mme Carraud, à l'École de Saint-Cyr. L'amitié qui l'unit à Mme Carraud, née Zulma Tourangin, amie d'enfance de sa sœur Laure Surville, est déjà ancienne. Combien de fois, en ces dernières années, n'a-t-il pas fait le voyage de Paris à Saint-Cyr, où il est fréquemment invité à passer quelques jours ! Mme Carraud est alors une jeune femme très brune, petite, d'une allure vive, que dépare à peine une légère claudication. Douée d'imagination, d'une belle et claire intelligence, elle est à la fois pondérée et agitée intérieurement par des aspirations romantiques : « Cher, écrira-t-elle à Balzac, vous ne savez pas ce que c'est que cet orage sous-marin qui bouleverse le fond de l'Océan, sans qu'une seule ride à la surface vienne révéler sa présence. » Animée d'une chaude sympathie pour son grand ami Honoré, elle est, avec Mme de Berny — qu'elle n'a jamais connue — une des deux femmes qui ont le mieux compris Balzac jeune. Auprès d'elle, il retrouve

le monde d'idées et de sentiments dans lequel il a vécu vers la vingtième année. Voltairienne, détestant les « superstitions », ennemie du « royalisme » de la Restauration et de ce qu'il représente : influence de l'Église et distinctions aristocratiques, elle est peut-être plus férue de démocratie napoléonienne que de républicanisme. Depuis 1816, elle est mariée à un cousin, le capitaine Carraud, ancien polytechnicien, officier d'artillerie qui a combattu en Italie, sous l'Empire, et connu la captivité anglaise. En 1829, le capitaine Carraud — promu commandant — est directeur des études à l'École militaire de Saint-Cyr. Petit, corpulent, bienveillant, plein de bonhomie affectueuse, c'est un excellent homme, d'esprit tranquille et rassis. Bien qu'aucun nuage ne se soit jamais élevé entre les époux, leurs esprits sont-ils à l'unisson? Question délicate. Comme celle de savoir si, dans les premiers temps qu'ils se connurent, Balzac n'éprouva pas pour Mme Carraud un sentiment plus vif que l'amitié, et si, tout en le décourageant avec une tendre sévérité, la jeune femme n'en fut pas secrètement émue et fière. Et plus tard, la sympathie affectueuse, le dévouement qu'elle exprime à Balzac en des termes si brûlants, ne sont-ils pas comme une réminiscence involontaire de ces émois contenus dans les profondeurs du cœur?

A Saint-Cyr, Balzac trouve compréhension et réconfort. Quelle agréable impression de détente, après des journées et des nuits de travail, à se reposer en de délassantes parties de tric-trac,

auprès des Carraud et des officiers de l'École qui sont leurs familiers!

Fait curieux, la Restauration n'avait pas cherché à peupler Saint-Cyr d'officiers réputés pour leur royalisme, et plusieurs, parmi ceux qui formaient le cadre de l'École, avaient appartenu aux armées de la République et de l'Empire.

Tels sont, parmi les amis des Carraud, le capitaine d'artillerie Périolas qui a fait, dans l'armée du prince Eugène, presque toutes les campagnes de l'Empire, un beau type de soldat, instruit, au visage grave et sévère, mais sachant se dérider pour raconter quelque joyeuse anecdote; le chef de bataillon Viennot, ancien troupier d'Égypte, personnification de l'officier instructeur, « ne connaissant que la théorie, l'exercice, le port d'armes et l'immobilité dans les rangs », prêtant à sourire à cause de sa voix nasillarde et d'un tic familier qui consiste à se frotter le nez avec l'index de la main droite, un peu commun, d'une médiocre instruction générale, mais consciencieux, ponctuel et d'une grande expérience; le commandant Chapuis (1), un fantassin de taille moyenne, sec et nerveux, ferme et bienveillant, vigoureux officier de guerre à « la voix claire, brève, énergique », qui commandait à Waterloo une compagnie de grenadiers et y reçut de multiples blessures. Combien de types de vétérans Balzac a là à observer, à étudier!

(1) En 1829, le commandant Chapuis n'était plus à l'École de Saint-Cyr qu'il avait quittée en 1824; mais il était resté en relation avec Périolas et les Carraud; Balzac le connaissait.

CHAPITRE II

BALZAC JOURNALISTE

Dans les derniers jours de décembre 1829, deux volumes à la couverture jaune claire s'étalaient au Palais-Royal, aux devantures des libraires des Galeries de Bois, parmi les nouveautés. Pas de nom d'auteur ; rien que ce titre prometteur : *La Physiologie du mariage* ou *Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal, par un jeune célibataire.* L'ouvrage avait été tiré à quinze cents exemplaires ; l'auteur devait toucher de l'éditeur Levavasseur quinze cents francs payables en deux billets à un an d'échéance.

« Macédoine de saveur mordante et graveleuse », écrira Sainte-Beuve, en 1834, de la *Physiologie du mariage*. Des lecteurs furent choqués et, parmi eux, Mme Carraud. « Je m'empressai d'ouvrir le livre, racontera-t-elle trente-huit ans plus tard, aussitôt que Balzac m'eut quittée. Je fus tellement révoltée des premiers chapitres que je lui en envoyai la réfutation, tout indignée que

j'étais (1). » Cette manière de scandale assura le succès du livre. Le *Globe* se montra sévère et reprocha à l'auteur « d'affubler d'un costume moderne la muse de la gaudriole, si chère à nos pères ». Mais un article de Jules Janin, dans le *Journal des Débats* (1er février 1830), était élogieux et bien fait pour allécher le lecteur : « Ce livre, écrivait Janin, est un livre brutal que personne n'avait osé faire jusqu'à présent », et il concluait en le traitant de « livre infernal ».

Toutefois le compte-rendu le plus chaleureux fut indéniablement celui du *Mercure du XIXe siècle*. Balzac avait envoyé à Paul Lacroix, avec qui il avait lié connaissance chez Mame, un exemplaire orné d'une belle dédicace. Il souhaitait que le *Mercure*, dirigé par Amédée Pichot et Lacroix, publiât un article sur la *Physiologie*.

Pichot, natif d'Arles, était un docteur en médecine qui, vers 1820, — il avait alors vingt-quatre ans, — s'était mis à traduire Byron, puis d'autres écrivains anglais. Bientôt il disait un adieu définitif à la Faculté pour se consacrer à la littérature et se spécialiser tout d'abord dans les études sur l'Angleterre. C'était surtout un bon praticien littéraire recherché par les libraires quand il s'agissait de reviser et de retoucher un manuscrit.

Pichot refusa tout d'abord, puis consentit à insérer une « annonce ». Balzac jugea que c'était

(1) Mme Carraud à Émile Aucante, 4 janvier 1868 (Coll. Lovenjoul).

insuffisant. Un jour de février 1830, il arrive chez Lacroix, qui demeure 8, rue d'Enfer, tout près de la rue Cassini. Lacroix, qui travaille à son roman *Les Deux Fous*, a consigné sa porte; mais Balzac fait un tel vacarme que le domestique, abasourdi, l'introduit au salon et va chercher son maître. Balzac proteste, réclame un article. A la fin, il fut décidé que l'article serait... de Balzac lui-même. Il parut, — très louangeur, — dans le courant de février 1830.

Grâce à la curiosité suscitée autour du livre, Balzac va enfin atteindre le but qu'il se propose depuis de longs mois : devenir journaliste et ainsi assurer sa subsistance. Il en avait grandement besoin; plus d'une fois au cours de l'hiver, il avait dû recourir pour de petits prêts à la caisse de Levavasseur. Une fois même, le 26 décembre, — sans doute ce jour-là traitait-il quelques amis — il sollicitait du libraire l'avance en nature de sept bouteilles de champagne que Levavasseur inscrivait au compte de l'auteur pour la somme de 21 francs.

C'est à la *Silhouette*, dont les bureaux sont 24, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, que Balzac débute. Le rédacteur en chef est Victor Ratier, les principaux actionnaires, Girardin et Lautour-Mézeray. Charlet, Raffet, Bellangé, Tony Johannot, Devéria, Grandville, Philipon, illustrent de leur crayon cet hebdomadaire satirique, dont la vignette de couverture, dessinée par Gérard Fontallard, représente une jeune femme en costume romantique, en train de dessiner sur

une feuille de paravent la silhouette d'un dandy. La *Silhouette* est ardemment libérale et violemment romantique. On y accable de sarcasmes les « Jésuites », on y bafoue les ministres du cabinet Polignac ; en revanche, Victor Hugo et Alexandre Dumas y sont proclamés grands hommes.

Dès le 9 janvier, Balzac publie dans la *Silhouette* une *Étude de mœurs par les gants* ; dès lors ses articles, portraits satiriques de types sociaux — tel l'*Épicier* — ou articles humoristique, vont se succéder régulièrement. Au *Voleur*, Girardin lui réclame de la copie : « Mon très cher Monsieur, lui écrit-il, voici vos épreuves, veuillez vous hâter de les corriger... Et notre *Ane Mort*? Vous voyez que nous ne voulons pas vous tenir quitte de rien ; c'est la conséquence de toute l'estime que nous inspire votre esprit et votre grand talent. » L'amusant pastiche de Jules Janin, écrit avec beaucoup de verve, auquel Girardin fait allusion, paraît le 5 février : *Trentième chapitre de l'Ane mort et la femme guillotinée*. Enfin à la *Mode*, dont la rédaction est installée dans un fort modeste local, deux petites pièces au rez-de-chaussée, au fond d'une cour, 25, rue du Helder, Balzac inaugure une collaboration qui durera toute l'année 1830 en donnant, le 12 février : *Complaintes satiriques sur les mœurs du temps*, fantaisie un peu lourde et décousue où l'auteur s'efforce de tracer avec humour un tableau de son époque.

A la *Mode*, Balzac fait connaissance avec un

jeune artiste encore inconnu et dont tout de suite le talent l'a séduit : Gavarni, chargé par Girardin d'exécuter des dessins de costumes, de travestissements, Gavarni, alors « un beau jeune homme orné d'une abondante chevelure blonde aux boucles frisées et touffues, très soigné de sa personne, très fashionable dans sa mise, ayant quelque chose d'anglais pour la rigueur du détail en fait de toilette, et possédant au plus haut degré le sentiment des élégances modernes ».

Balzac a-t-il été agréé dans les journaux de Girardin par la recommandation du comte Jules de Rességuier ou sur la simple présentation de Levavasseur? Victor Ratier alla-t-il, de son propre mouvement, demander à l'écrivain des articles pour la *Silhouette*? En tout cas, dès ce moment, il est du brillant état-major de jeunes écrivains qui entourent le futur « Napoléon de la Presse ». Il le rencontre souvent chez Sophie Gay, et bientôt le voilà en affaires et fondant une entreprise avec son nouvel ami. Le 26 février, par-devant Me Thifaine-Desauneaux, notaire à Paris, 92, rue de Richelieu, Girardin constitue avec « M. Honoré Balzac, rentier, demeurant rue Cassini n° 1 », MM. de Varaigne et Hippolyte Auger, une société au capital de 100000 francs représenté par cent actions immédiatement souscrites.

La société a pour objet d'exploiter un journal : le *Feuilleton des journaux politiques*. Balzac, qui paraît avoir eu l'idée de la nouvelle gazette, expose le programme dans un prospectus : la littérature et la librairie manquent d'un journal

spécial qui analyse les ouvrages récemment parus, les classe par ordre de mérite et facilite ainsi le choix du public. Le *Feuilleton des journaux politiques*, qui paraîtra tous les mercredis, sera ce journal. Une combinaison existe avec le *Journal des Débats*, dont le *Feuilleton* formera comme un supplément. Et déjà, avec son imagination hyperbolique, Balzac dote le journal de douze mille abonnés !

Avec quels capitaux le *Feuilleton* est-il fondé? Certainement pas avec ceux de Balzac, privé de toutes « disponibilités ». Girardin, Varaigne, Auger et deux autres souscripteurs dont l'acte de Me Thifaine-Desauneaux ne cite pas les noms, Furcy Guesdon et Sain de Bois-le-Comte, ont fourni les fonds.

Personnages curieux, et dont la biographie semble imaginée par Balzac lui-même, que ces actionnaires. Philibert-Hector de Varaigne, homme de trente-six ans, a épousé la fille d'un maréchal de camp. « Mlle du B..., écrit H. Auger dans ses *Mémoires*, l'avait épousé pour donner un nom à ses deux fils. » Et Mme de Varaigne est la marraine d'Émile de Girardin qu'elle aide quand il fonde ses journaux. Hippolyte Auger, après des débuts difficiles dans l'existence, a pris du service à dix-sept ans, en 1814, comme sous-officier au régiment d'Ismaïlovsky, de la Garde impériale russe ; puis il est devenu secrétaire de Sir William Drummond, ambassadeur britannique à Naples et à Constantinople, ami de lord Byron et auteur d'ouvrages de philosophie ; main-

tenant il se consacre à la littérature et s'oriente vers le saint-simonisme. Furcy Guesdon, dit Mortonval, est le petit-fils du comédien Préville, dont la fille, par la protection de Marie-Antoinette, épousa M. Guesdon, fils d'un brodeur de la Cour et lui-même premier commis des finances. Furcy Guesdon, payeur général des armées sous l'Empire, rendu à la vie civile à la Restauration, s'est alors lancé en diverses aventures. Une entreprise commerciale malheureuse dans l'Inde l'allège de deux cent mille francs ; puis, vers 1820, il est à Naples et se trouve mêlé à l'insurrection qui y éclate cette année-là. En 1830, ses affaires rétablies grâce à un héritage, revenu de tant d'agitations, pourvu d'une quinzaine de mille francs de rentes, il vit en sage aux portes de Paris, à Charonne, écrivant en amateur romans, vaudevilles et livres d'histoire sur les campagnes napoléoniennes. C'est un homme spirituel, aimable, bon vivant, goûtant la société des gens de lettres et de théâtre.

Quant à Sain de Bois-le-Comte, originaire de Touraine, c'est un ancien condisciple de Balzac au collège de Vendôme, où il remportait force prix alors que le futur auteur de la *Comédie humaine* n'enlevait pas le moindre accessit. Balzac, faisant allusion à certain accident de jeunesse, dit plaisamment de lui qu'il s'est appelé Bois-le-Comte du jour où il a cessé d'être sain. Lui aussi a eu une existence mouvementée. Garde du corps sous Louis XVIII, officier d'état-major, il a été ensuite employé en diplomatie et atta-

ché à l'ambassade de Vienne. Envoyé en courrier, il est relevé de ses fonctions : le motif de sa disgrâce est d'avoir égaré des lettres adressées par la comtesse Esterhazy à la duchesse d'Angoulême. En 1830, il fréquente assidûment les rédactions des journaux et va bientôt, comme Auger, se lancer dans le saint-simonisme.

Le premier numéro du *Feuilleton des journaux politiques* paraît le 3 mars 1830 : il renferme un article de Balzac sur le *Traité de la lumière* de Herschel. Dans les numéros qui suivent Balzac disserte avec une égale facilité sur *la Chemise sanglante, histoire dauphinoise*, de A. Barginet (de Grenoble), et sur *le Crédit foncier, ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, de L. Gastaldi, sur l'*Explication des Épîtres de saint Paul*, par le R. P. Bernardin de Pecquigny, et sur *l'Ordonnance sur l'exercice et les évolutions de la cavalerie du 6 décembre 1829*.

Deux longs articles sont consacrés à *Hernani*, le drame de Victor Hugo. Dans l'après-midi du 25 février 1830, jour de la première représentation, les bandes des jeunes romantiques aux costumes bariolés assiégeaient, rue de Montpensier, une des portes de la Comédie-Française. Tous ces fidèles, porteurs du fameux billet rouge sur lequel était inscrit le mot espagnol : *hierro*, ardents à se mesurer avec les « classiques », menaient grand tapage. « La porte ne s'ouvrait pas ; les tribus gênaient la circulation, ce qui leur était fort indifférent, mais une chose faillit leur faire perdre patience. L'art classique ne put voir tran-

quillement ces hordes de barbares qui allaient envahir son asile; il ramassa toutes les balayures et toutes les ordures du théâtre, et les jeta des combles sur les assiégeants. M. de Balzac reçut pour sa part un trognon de chou (1). »

Ainsi Balzac était parmi les combattants romantiques, mêlé à Eugène Devéria, Louis Boulanger, Gérard de Nerval, Théophile Gautier; il dut faire sa partie dans le concert des applaudissements qui couvraient les protestations des « perruques ». Comment est-il possible que, quelques jours plus tard, il publie ce redoutable « éreintement »? Avec une joie féroce, il relève et énumère anachronismes et invraisemblances, accuse Hugo d'avoir plagié à la fois *Roméo et Juliette*, *Cinna*, *La Fiancée de Lammermoor*, de Walter Scott, et *Françoise de Rimini*, de Silvio Pellico. La pièce « fourmille de niaiseries », ses « ressorts sont usés », le sujet est inadmissible, les caractères faux, la conduite des personnages, contraire au bon sens. « Il était important pour notre époque... qu'un homme de bonne foi protestât contre un succès qui pourrait nous rendre ridicule en Europe si nous en étions complices. »

Balzac recherchait-il un scandale en attaquant un poète déjà consacré? Une brouille était-elle brusquement survenue entre Hugo et lui? Entre les deux jeunes écrivains, orgueilleux l'un et l'autre, d'une susceptibilité ombrageuse et d'une personnalité débordante, un heurt pouvait aisé-

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

ment se produire. Au surplus, Balzac, en ce début de 1830, n'est pas romantique. Entre vingt et vingt-huit ans, il est resté à peu près étranger au grand mouvement qui passionne la jeunesse, influe si profondément sur ses façons de sentir et d'imaginer. Ses seuls et rares points de contact avec le romantisme, il les a eus surtout par l'intermédiaire des ancêtres, des « pères » du romantisme : Rousseau tout d'abord et les romanciers de langue anglaise, Lewis, Maturin, Anne Radcliffe, Goldsmith, Richardson, puis Walter Scott et Fenimore Cooper, où bien encore par l'entremise d'un « préromantique » comme Nodier. Ajoutons, pour être complet, Byron. Ses relations avec la nouvelle École sont de date toute récente. Au fond de lui, survivent les vieilles admirations de sa vingtième année qui lui ont inspiré *Cromwell*. L'éclat pittoresque du vers, la flamme du lyrisme, la floraison des images, tout ce qui enthousiasme les admirateurs *d'Hernani*, lui échappe.

Par un autre de ses articles du *Feuilleton* Balzac se fait un ennemi en la personne de Paul Lacroix. En avril 1830, celui-ci publie *Les Deux Fous, histoire du temps de François Ier*, et prie son confrère de rendre compte du roman. L'article est publié le 5 mai dans le *Feuilleton*, un des derniers numéros, car le journal cesse de paraître après le 11 mai. Quelques jours avant, rencontrant Lacroix, Balzac lui avait dit : « A propos, vous trouverez votre affaire dans mon numéro de jeudi. J'ai été sévère mais juste. Qui

aime bien châtie bien. » A la vérité, la critique était écrasante et même insultante. Après réflexion, Balzac se rendit-il compte de la maladresse qu'il venait de commettre en attaquant le rédacteur en chef du *Mercure*, le collaborateur du *Figaro* et de plusieurs journaux? Mme de Berny, qui rencontrait Lacroix chez son amie Mme Naudin, fille du baron Dubois, le célèbre chirurgien, et femme d'un juge au Tribunal de la Seine, lui ouvrit-elle les yeux sur les dangers de se montrer trop franc et trop impartial? Toujours est-il que, dès le 6 mai, Balzac écrit à Lacroix pour se disculper et renier l'article : « Je dois déclarer que depuis trois ou quatre numéros, je ne coopère plus au *Feuilleton*. Ainsi, quoiqu'il y ait dans l'article des *Deux Fous* quelques idées que je pourrais partager, je vous préviens que je n'y suis pour rien. Cette espèce d'avis n'est point une apostasie, je ne nie pas ce que je puis avoir fait, et ma séparation avec des gens que j'estime ne provient que d'une conviction qui concerne des intérêts purement pécuniaires. »

Lettre embarrassée, où les phrases dissimulent mal la vérité. En même temps, il rédige en hâte un article pour le *Voleur* : *le Bibliophile Jacob*, très brillant et tout bourré d'éloges, où il vante fougueusement les mérites des *Deux Fous*. De son côté, Mme de Berny s'emploie à arranger les choses. « Balzac, affirme-t-elle à Lacroix, n'a commis d'autre faute que de se montrer trop entier dans ses opinions. Au vrai, il considère *les Deux Fous* comme un chef-d'œuvre et il

CANCELLATO

prêt à le crier sur les toits. Vous en aurez la preuve », ajoute-t-elle. De fait, l'article du *Voleur* fit presque oublier à Lacroix celui du *Feuilleton*. « C'était ébouriffant, étourdissant, abracadabrant », avoue-t-il lui-même. Cependant une amertume, une vague rancune subsistait en lui.....

Dans la première quinzaine d'avril, Mame fait paraître les *Scènes de la vie privée*. Après *le Dernier Chouan*, c'est une seconde révélation du génie de Balzac, aussi brusque que la première. Beaucoup d'écrivains, durant leur période de formation, laissent suivre leur évolution ; les œuvres s'enchaînent dans une filiation continue, séparées par des transitions insensibles, chacune dérivant de celle qui l'a précédée. Chez Balzac jeune, rien de tel ; il procède par bonds. Sans doute les transitions ont existé dans son esprit, mais de cette évolution intime, nulle trace, nulle témoignage ; pas d'œuvres qui marquent les étapes intermédiaires. Balzac avait pu s'inspirer d'œuvres antérieures, mais combien était faible la part de ses devanciers comparée à ce qu'il apportait, lui. Jamais on n'avait peint des êtres dans leur milieu quotidien avec une aussi puissante vérité que dans *Gloire et Malheur*, jamais on n'avait évoqué, avec une vigueur aussi dramatique, les dessous d'une grande existence mondaine que dans *les Dangers de l'inconduite* ; jamais on n'avait établi des biographies avec un sens aussi accusé du déterminisme historique que dans *la Femme vertueuse* ou *le Bal de Sceaux*.

Les contemporains ne parurent pas se douter de tout ce qu'il y avait de nouveau et de fortement original dans les *Scènes* et que leur apparition devait marquer une date dans l'histoire du roman. Le *Figaro* publia un article non signé, banal et médiocre. En revanche, Lacroix fit taire son ressentiment et, — avec quelques restrictions, — loua le livre dans le *Mercure du XIX^e^ siècle* : « M. Balzac est un de ces jeunes gens qui marchent avec le siècle et qui pèchent plutôt par trop que par moins. M. Balzac a des idées fausses en morale comme en littérature. Il doit s'élever très haut, lorsqu'il voudra modérer sa fougue, réformer quelques préjugés et dégourmer son style. Avec de l'esprit et beaucoup d'esprit, avec une imagination méridionale, une tête folle et volcanisée, un moule dramatique et une noble impatience d'émulation, il n'a presque rien à faire pour être classé comme il le mérite. »

Pourtant cet article mécontenta Balzac. Les publications successives de la *Physiologie* et des *Scènes de la vie privée* le grisaient. Son orgueil était surexcité à la pensée des œuvres qu'il comptait mettre au jour. En ce printemps, à la suite des *Deux Rêves*, insérés dans la *Mode*, il annonçait comme prochaines les *Scènes de la vie politique* et les *Scènes de la vie militaire*. Après tant de cruelles années de lutte il aspirait d'ailleurs à une détente. Un besoin le dominait, non pas de repos, mais d'une vie plus libre où il pourrait penser, méditer sans être harcelé par la préoccupation de la besogne à terminer à date fixe.

Mme de Berny, d'autre part, désirait le soustraire à l'influence de Mme d'Abrantès. Sans doute elle ignorait le point exact où en étaient Balzac et la duchesse, mais, à son gré, cette dernière tenait une place trop grande dans l'existence de son amant. De quelle jalousie secrète et aiguë son cœur avait dû être mordu, en constatant qu'au début comme à la fin de la *Physiologie*, le souvenir de Mme d'Abrantès s'était imposé à l'imagination de Balzac !

Très probablement la *Dilecta* l'incita à quitter Paris pour un temps, et, dans le courant de mai, le jeune écrivain partait, accompagné de son amie, pour la Touraine. Depuis son adolescence, Balzac gardait un souvenir attendri de cette Touraine où il était né et où il avait vécu ses premières années. Dans ses romans de jeunesse, *le Centenaire*, *Wann Chlore*, il en évoquait, avec une douce sympathie, les paysages; c'était pour lui comme une terre de prédilection... Il se rappelait une jolie habitation, située au flanc du coteau de Saint-Cyr, tout près de Tours, le long des levées de la Loire. Elle s'appelait la « Grenadière » et appartenait à un Tourangeau, M. de Longpré. Justement la Grenadière était à louer.

« La Grenadière, a écrit lui-même Balzac, sise à mi-côte du rocher, à une centaine de pas de l'église de Saint-Cyr, est un de ces vieux logis âgés de deux ou trois cents ans qui se rencontrent en Touraine dans chaque jolie situation. Une cassure du roc a favorisé la construction d'une rampe qui arrive en pente douce sur la

levée... En haut de la rampe est une porte, où commence un petit chemin pierreux, ménagé entre deux terrasses, espèces de fortifications garnies de treilles et d'espaliers, destinées à empêcher l'éboulement des terres... Ce chemin creux est terminé par une seconde porte de style gothique, cintrée, chargée de quelques ornements, mais en ruines, couvertes de giroflées sauvages, de lierres, de mousses et de pariétaires... »

« Le logis est entouré de treilles, de grenadiers en pleine terre; de là vient le nom donné à cette closerie. La façade est composée de deux larges fenêtres séparées par une porte bâtarde très rustique, et de trois mansardes prises sur un toit d'une élévation prodigieuse, relativement au peu de hauteur du rez-de-chaussée. Ce toit à deux pignons est couvert en ardoises...

« Toutes les ouvertures sont exposées au midi. Au nord il n'y a qu'une seule porte, donnant sur les vignes et pratiquée derrière l'escalier. A gauche de la maison, est adossée une construction en colombage, dont les bois sont extérieurement garantis de la pluie et du soleil par des ardoises qui dessinent sur les murs de longues lignes bleues, droites ou transversales...

« Le vignoble, qui peut avoir deux arpents, s'élève au-dessus de la maison, et la domine entièrement par une pente si rapide qu'il est très difficile de la gravir. »

Après près d'un siècle, cette description reste exacte en certaines de ses parties. La vigne qui

grimpait sur les pentes, derrière la maison, a été remplacée par un magnifique parc qui enserre la vieille Grenadière dans ses frondaisons; une nouvelle « Grenadière », luxueux château moderne, a été construit en haut du coteau, et, aux alentours, des villas s'élèvent là où l'on ne voyait autrefois que clos ou vergers; mais les terrasses se dressent toujours avec leurs murailles moussues, couvertes de pariétaires et de giroflées, pareilles à des courtines de remparts, et, si l'antique logis a subi des transformations, son haut toit incliné garde toujours grande allure.

M. de Longpré louait habituellement la Grenadière mille francs pour six mois à des Anglais. En ce temps-là, où les rivages méditerranéens apparaissaient comme lointains, nombre d'insulaires venaient passer l'hiver près de Tours, sur les coteaux de la Loire exposés au midi. Sans doute le propriétaire demanda à Balzac un prix moins élevé pour son séjour; peut-être quatre cents francs : ce fut la somme qu'en 1836 il fit payer à Béranger, quand celui-ci loua à son tour la Grenadière (1).

Au moment où Balzac arriva à la Grenadière, la demeure était en assez mauvais état. L'escalier tortueux, à « rampe creusée en forme de vis », qui donnait accès aux deux chambres à coucher du premier étage et que l'on apercevait tout de suite en entrant, était à demi pourri. A droite de cet escalier s'ouvrait une vaste salle à manger

(1) Collection Lovenjoul.

dallée de carreaux blancs; au plafond, les solives de noyer apparentes étaient séparées par un torchis blanchi à la chaux. A gauche, le salon, de mêmes dimensions que la salle à manger, était pareillement plafonné et tendu d'un papier aurore à bordure verte.

Balzac et Mme de Berny procédèrent à une rapide installation; puis, sans doute comme certains aménagements s'imposaient, ils décidèrent, afin de n'en pas supporter la gêne, de faire un voyage jusqu'à Nantes et Saint-Nazaire. Le 4 juin, ils s'embarquaient sur un bateau qui descendait la Loire jusqu'à Angers. Peut-être s'arrêtèrent-ils à Saumur, et Balzac prit-il un premier aperçu des lieux où il devait, trois ans plus tard, situer l'action d'*Eugénie Grandet*. A Angers, ils montèrent à bord d'un vapeur qui assurait le service entre cette ville et Nantes; un bateau partait tous les jours dans chaque sens et l'on débarquait à Nantes, à la cale du Port-Maillard, au voisinage du château. A partir de Nantes, un autre bateau à vapeur longeait le rivage de l'estuaire jusqu'à Saint-Nazaire. Le coût de ce voyage était modeste : « Trois à quatre sous par lieue (1). Puis, de Saint-Nazaire, ils gagnèrent le Croisic. L'excursion qu'ils firent au Croisic, Balzac la racontera quelques années plus tard dans *Un Drame au bord de la mer*. La descente du fleuve, l'arrivée dans sa vaste embouchure, la vision

(1) *Annuaire du commerce de Nantes et du département de la Loire-Inférieure (1830); Correspondance*, XXXVI.

des premières houles accourues du large, l'avaient rempli d'enthousiasme. Il venait de lire *Kernok*, d'Eugène Sue, paru dans la *Mode*, et ne rêvait qu'aventures de mer, corsaires, sauvage grandeur de l'Océan. « Je sentais mes pensées grandir. » Le jour de leur promenade le temps était radieux, le ciel et la mer pareils à deux « steppes bleus ». Balzac songeait à son avenir, en mesurait l'étendue. Autour de lui, il cherchait « quelque présage pour les audacieuses constructions que sa folle imagination lui conseillait d'entreprendre ». Splendeur de l'horizon, murmure des flots, souffles marins errant sur la solitude des eaux et des sables, présence de Mme de Berny, « ange gardien » qui comprenait ses douleurs et ses joies « avec la sensibilité magique d'une harpe qui obéit aux variations de l'atmosphère », tout surexcitait son imagination, tout lui parlait d'espérance. « Tu réussiras ! » lui criait une voix mystérieuse. Peut-être les deux excursionnistes, dont c'était le dernier voyage d'amour, poussèrent-ils jusqu'à Guérande. Puis ils revinrent par le même chemin qu'à l'aller et, le 25 juin, ils rentraient à la Grenadière, riches de souvenirs, mais « sans argent ».

Tout l'été Balzac et Mme de Berny le passèrent là, isolés dans un renouveau de tendresse. Vers le 21 juillet, Mme de Berny retourna à Paris pour douze ou quinze jours; au commencement d'août elle regagnait Saint-Cyr, d'où les fusillades de la Révolution de Juillet n'avaient pas arraché Balzac.

Un peu amolli par la douceur de l'air natal, il jouissait de la quiétude, se laissait aller à la flânerie, au fil de ses rêves. Que d'heures il passait, heures transparentes du matin, heures brûlantes de l'après-midi, à contempler, de la terrasse de la Grenadière, le vaste paysage d'eau, de verdure et de lointains bleus! A l'horizon les coteaux du Cher; tout près, la Loire aux longs bancs de sable blond, aux îles ombragées d'arbres et feuillues d'oseraies, la Loire en ce temps-là peuplée d'embarcations aux grandes voiles blanches gonflées par le vent. Tours s'étendait de l'autre côté du fleuve; on apercevait ses clochers, les tours Saint-Martin et Charlemagne, la cathédrale Saint-Gatien, le vieux quartier de la Riche, situé en face de la Grenadière, avec ses rues étroites, ses demeures du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, maisons à pignons pointus, mansardes aiguës, grands toits penchés, façades en colombage aux poutres entrecroisées, nues ou protégées par des ardoises imbriquées; quelques logis, entièrement recouverts d'une carapace d'ardoises, semblaient des monstres écailleux, accroupis et tassés sur eux-mêmes.

Balzac suivait du regard « un nuage errant qui, à chaque pas dans l'espace, change de couleur et de forme... » Le soir, il respirait les brises fraîches venues de la mer et parfumées dans leur route par les fleurs des longues levées...

Malgré ces flâneries, Balzac travaillait. Aussitôt revenu de Bretagne, il s'était mis au *Traité de la vie élégante*, promis à la *Mode*; Mme de

Berny, en quittant Tours dans le courant de juillet, emportait environ le tiers du manuscrit. Cela procédait du *Code des gens honnêtes*, jadis écrit pour Raisson, de la *Physiologie du mariage* et de quelques fantaisies déjà parues dans la *Silhouette*. On sentait là, mêlées, l'influence de Diderot, celle de Sterne, celle aussi des petits journaux, *Corsaire* et *Figaro*.

Entre deux articles pour la *Silhouette* ou la *Mode*, Balzac accordait aussi quelques pensées aux *Trois cardinaux*, déjà annoncés par Mame sur la couverture des *Scènes de la vie privée*, et dont pas une ligne n'était écrite. Il en était encore à la documentation et empruntait à la Bibliothèque de la Ville de Tours une longue suite d'ouvrages sur Richelieu et Louis XIII. Mais le *Traité de la vie élégante* et les *Trois cardinaux* prenaient dans son esprit physionomie de pensums. L'œuvre qu'il prépare, mûrit avec amour pendant son séjour à la Grenadière, ce sont les *Contes drolatiques*, qu'il placera, lors de leur publication, sous l'invocation de la Touraine.

Depuis sa première jeunesse, Balzac était tout imprégné de Rabelais. Dès 1821, dans un chapitre de *Jean-Louis* ou *la Fille trouvée*, il cherchait à imiter son auteur favori; dans telle page du début de la *Physiologie*, même tentative. Au surplus, il était familier avec tous les vieux auteurs gaillards : les *Cent nouvelles nouvelles*, l'*Heptaméron*, le *Moyen de parvenir*, etc... Or, au printemps de 1830 paraissent deux romans historiques : en avril *les Deux Fous*, de Paul Lacroix, et en mai, *les*

Mauvais Garçons, d'Alphonse Royer, qui se passent l'un et l'autre au XVI[e] siècle. Ces deux romans ne sont pas, d'un bout à l'autre, écrits en vieux français de la Renaissance, mais, afin de donner plus de couleur historique à leurs dialogues, leurs auteurs les ont farcis de termes de l'ancien temps. Balzac lit *les Deux Fous* et *les Mauvais Garçons* et en rend compte dans le *Feuilleton*. Très sévère pour le premier, il est beaucoup plus indulgent pour le second, mais à l'un et à l'autre des auteurs, il reproche l'imitation du « style des vieilles chroniques », l'abus de termes désuets, de « vieilles tournures de phrases », de « mots rayés à jamais de notre dictionnaire » et qui reportent le lecteur à la « grossièreté des siècles passés, à leur cynisme de langage et d'action ».

Étrange illogisme ! Balzac blâmait avec rudesse Lacroix et Alphonse Royer, et pourtant, très probablement, leurs deux romans lui donnèrent idée de composer les *Contes drolatiques*. *Impéria* et les *Joyeulsetez du roi Loys le unziesme* furent sinon écrits, du moins ébauchés à la Grenadière.

Balzac devait, en arrivant en Touraine, y rester jusqu'en novembre ; cependant, dès le milieu de septembre, il revenait à Paris. Une attrayante proposition, faite par Girardin, déterminait ce retour hâtif. Il s'agissait, tous les dix jours environ, d'écrire dans le *Voleur* une *Lettre sur Paris* où l'auteur traiterait de l'actualité sous toutes ses formes : politique, littéraire, artistique, théâtrale, musicale. La première « lettre » parut le 26 septembre ; les autres suivirent régu-

lièrement jusqu'à la fin de mars 1831. Balzac, dans ses *Lettres sur Paris*, se montre en somme excellent journaliste : de la verve, une forme vive et alerte, beaucoup de mouvement, de l'humour, une information superficielle mais étendue, et l'aptitude à traiter tous les sujets, de la variété dans les points de vue. Sans doute, çà et là, des erreurs de jugement, des aperçus contestables, des improvisations audacieuses, tous défauts de journaliste, mais n'en trouverait-on pas à la même époque dans les articles d'un Jules Janin ou d'un Gustave Planche? Les premières *Lettres* sont surtout politiques, mais, à partir de janvier 1831, l'auteur entretient fréquemment ses lecteurs de littérature et d'art; il analyse les œuvres nouvelles et annonce celles en préparation, inaugurant ainsi la rubrique des « courriers littéraires ».

En cet automne de 1830, Balzac se consacre surtout au journalisme. La convention qui le lie au *Voleur* expire le 20 mars 1831; déjà il se préoccupe de nouveaux débouchés et essaye de s'introduire au *Temps*, fondé en octobre 1829, par Jacques Coste, avec l'appui de la gauche modérée, en particulier d'Odilon Barrot. Bordelais actif, audacieux, entreprenant, journaliste mâtiné d'hommes d'affaires, tel était Coste. « M. Coste, écrit Barante dans ses *Souvenirs*, est un des premiers modèles de ce caractère de journaliste tant imité depuis. C'est presque lui qui a commencé à faire de l'esprit et du talent de rédaction une industrie et un commerce très pro-

fitable. » Dès 1820, il créait les *Tablettes universelles* où Thiers, jeune Provençal accouru à la conquête de Paris, débutait en rédigeant un bulletin politique. Ce Gascon bavard, remuant, un peu charlatan, qui débitait des plaisanteries et des mots d'esprit avec l'accent de sa province, séduisait les plus graves doctrinaires, entre autres Guizot. Coste, installé dans un bel appartement, donnait des soirées où le vin de Champagne, généreusement prodigué, stimulait l'animation et la gaîté des convives que le maître de maison éblouissait par son entrain endiablé et la fécondité de son esprit : toujours une idée ou un projet nouveau, toujours une entreprise à proposer. Nul ne s'entendait comme lui à soutirer de l'argent à un actionnaire éventuel. Bientôt, d'ailleurs, on reconnaissait que le personnage était tout en façade et assez peu sûr. « Il pouvait, dit encore Barante, sinon changer complètement d'opinion, du moins la modifier de façon à gagner davantage. Du reste, hardi à soutenir la nuance qu'il adoptait, ne ménageant rien ni personne, courant après le succès et le débit par tous les moyens, ne reculant pas devant un duel dans l'occasion. Sa façon d'être amusait ses collaborateurs et ses convives. De lui date le cynisme de la rédaction des journaux, le marchandage des opinions, la rouerie littéraire et politique qui ont fini par jouer un si grand rôle dans les affaires. » Habile à discerner l'orientation des événements, Coste, devenu directeur du *Temps*, était de ceux qui, en juillet 1830, prenaient l'ini-

tiative de la protestation de la presse. Le *Temps*, dès lors, se plaçait au premier rang des journaux libéraux, et Coste allait habiter dans l'ancien hôtel de Bonaparte, rue de la Victoire, ou ses soirées devenaient célèbres par leur éclat.

Émile de Girardin, à la fin de septembre, présenta Balzac à Coste; celui-ci accueillit l'écrivain de façon charmante, presque avec empressement, parcourut la liasse de ses articles parus dans le *Voleur*, la *Mode*, la *Silhouette*, le *Feuilleton des journaux politiques*, et sembla enthousiasmé de le compter parmi ses rédacteurs. Malgré ces démonstrations, Coste, par sa hâblerie et son charlatanisme, fit mauvaise impression sur Balzac. De fait, après leur entrevue, les jours passèrent et les promesses de Coste ne se réalisaient pas. En même temps qu'il se faisait appuyer par Girardin, Balzac sollicitait l'intervention de Mme Carraud, amie de Mme O'Reilly, femme d'un des fondateurs du *Temps*, et de Mme Odilon Barrot, dont le mari, alors préfet de la Seine, possédait grosse influence dans le nouveau journal. Mme Carraud remit une lettre de recommandation à Balzac, qui la fit parvenir à Mme Barrot. Huit jours plus tard il recevait une invitation à une soirée. Y alla-t-il? En tous cas, il ne devint pas rédacteur au *Temps*, mais il continua de fréquenter chez Mme O'Reilly, dont le salon réunissait toutes les célébrités de l'époque et où il rencontrait Eugène Delacroix (1).

(1) Eug. Delacroix, *Journal*, II; *La Mode*, 1831, tome I.

La création de la *Caricature*, qui succédait à la *Silhouette* et la remplaçait (1), lui fit oublier cette déception. Elle était fondée par Charles Philipon. Heureux temps pour les caricaturistes et les pamphlétaires que ceux qui suivent les « Trois Glorieuses ». Le changement de régime, les volte-face et les palinodies qu'il inspire à tels gens en place, la nouvelle royauté avec ses contradictions, son caractère hybride et ses ridicules, leur offrent des thèmes inépuisables. Philipon, alors dessinateur obscur, jugea, en Lyonnais avisé, le moment propice pour donner le jour à un nouveau périodique d'esprit ultra-libéral et très agressif. C'était un médiocre caricaturiste, mais un excellent animateur; il va grouper une brillante pléiade d'artistes au crayon mordant, leur fournir des sujets et des légendes, échauffer leur verve et exciter leurs talents. Il s'associe avec son beau-frère, Aubert, ancien notaire, et crée, passage Véro-Dodat, une maison qui doit éditer lithographies satiriques et *Caricature*. Construit en 1824, le passage Véro-Dodat a alors tout l'attrait de la nouveauté. A cette époque les passages sont à la mode : le bourgeois parisien aime à flâner dans ces galeries couvertes, remplies d'animation, que recherchent les boutiques en vogue. Aubert s'installe au numéro 13 du passage ; bientôt sa devanture est chaque jour assiégée par une foule de badauds qui con-

(1) *La Silhouette*, où Auguste Audibert succédait à Victor Ratier, cessa de paraître après le 2 janvier 1831.

templent avec avidité les caricatures outrageantes pour les serviteurs du nouveau gouvernement et pour Louis-Philippe lui-même, représenté sous les traits dès lors traditionnels : tête en forme de poire avec toupet et favoris.

« Aubert, écrit Amédée Kermel dans *le Livre des Cent et un*, aurait suffi pour faire la réputation du passage Véro-Dodat... C'est une curieuse galerie que celle d'Aubert. La caricature, un masque à la main et un fouet de l'autre, y règne en souveraine ; mais, bonne et tolérante princesse, elle a une louange pour tous les talents, un sourire pour tous les genres. Ainsi, une Sabine d'après le Poussin peut se trouver en face d'une diablerie de Roqueplan ; une vierge de Raphaël côte à côte avec une pochade d'Henry Monnier. »

La rédaction en chef de la *Caricature* était confiée à Auguste Audibert, jeune écrivain de mauvaise santé que la phtisie devait bientôt emporter. Les collaborateurs artistiques s'appelaient Bellangé, Charlet, Raffet, Daumier, Grandville, Henry Monnier.

Henry Monnier était une ancienne connaissance de Balzac. L'artiste n'avait-il pas illustré en 1828 les *Scènes contemporaines laissées par feue la vicomtesse de Chamilly*, imprimées rue des Marais-Saint-Germain ? En 1830, Monnier jouissait déjà d'une célébrité parisienne, à la fois comme dessinateur et comme écrivain. Ses portraits d'acteurs et d'actrices parus de 1821 à 1830, son recueil des *Mœurs administratives* (1828), son *Voyage en Angleterre*, en collaboration avec Eugène

Lami (1829), lui avaient valu une notoriété consacrée, au printemps de 1830, par les *Scènes populaires*. Railleur, cassant, agressif, l'œil malin, la bouche mordante, guettant les épigrammes pour les traduire à coups de crayon, prenant une voix de basse-taille pour lancer un trait comique, Monnier était très répandu dans le monde des actrices et des acteurs, des écrivains et de « certaines femmes dont la fortune est aléatoire ». Dès ce temps-là, le caricaturiste est fameux pour ses « charges » et ses imitations. En un clin d'œil la causticité maligne de son expression s'efface et fait place à la lourdeur emphatique et vulgaire de M. Prudhomme. Son triomphe est le *Voyage en diligence* qui, à la fois modifié et développé, prendra place dans les nouvelles éditions des *Scènes populaires*. Il se cache derrière un paravent, et soudain on entend le bruit d'une diligence en marche : pas des chevaux, roulement des roues. Une voix s'élève, celle d'un Anglais qui, avec le plus pur accent, demande à s'arrêter pour *oun tout petit chose*. Refus du postillon ; on arrive au relai ; on entend le vieux palefrenier pestant d'une voix inintelligible contre tout et tout le monde, le conducteur qui échange des lazzis avec les gens de l'auberge, etc., etc. (1).

Le premier numéro de la *Caricature* vit le jour le 4 novembre 1830 : il était entièrement écrit par Balzac qui, pendant plus de deux ans, fournira

(1) E. Berthet, *Histoire des uns et des autres.*

régulièrement de la copie au journal. Jusque vers février 1831, tout le texte est de lui. Dans le même temps, Balzac continue sa collaboration à la *Mode*, surtout au *Voleur*. Ajoutez la *Revue de Paris*, pour laquelle — nous le verrons plus loin — il écrit de longues nouvelles. Afin de faire face à tant de travaux, il est obligé à des « efforts inouïs ». « Il n'y a pour moi de ressources que dans les journaux et j'ai à peine le temps de suffire à leurs exigences », écrit-il le 24 novembre à son cousin Sédillot.

L'unique rédacteur de la *Caricature* adopte d'ailleurs, aux yeux du public, diverses personnalités et signe de pseudonymes, dont quelques-uns ont été déjà utilisés à la *Silhouette* et à la *Mode* : comte Alex. de B., Henri B., Alfred Coudreux, Eugène Morisseau. De février à l'automne de 1831, sa collaboration est encore très fréquente. Balzac donne des fantaisies, des articles humoristiques, mais aussi des articles de satire politique qui s'harmonisent avec les lithographies et où Louis-Philippe, Grand-Poulot (le duc d'Orléans), Marmiton-Civet (Montalivet), Casimir Pompier (Casimir Périer), Soult, le préfet de police Gisquet, ne sont pas épargnés.

Parfois aussi, il raille les ridicules littéraires. Un article est infiniment curieux, c'est celui qui s'intitule *Litanies romantiques* (8 décembre 1830) et qui fait pour ainsi dire suite aux pages insérées dans la *Mode* du 20 novembre : *Des salons littéraires et des mots élogieux*. A l'automne de 1830, Balzac commence à fréquenter chez Nodier,

Depuis *Hernani*, ses opinions n'ont pas varié : il reste toujours rebelle au romantisme. Des romantiques, il raille le goût pour l'Espagne, l'Italie, l'Orient, la passion pour le bric-à-brac moyen-âgeux, le fantastique, les diableries, les fantômes, le vampirisme, oubliant que, jadis, au temps où Nodier publiait *Smarra ou les Démons de la nuit* et Victor Hugo *Han d'Islande*, il a lui-même écrit, sous l'influence de Maturin, le *Centenaire ou les deux Béringheld.*

Le voilà dans le salon de l'Arsenal. Il y vient un soir vêtu d'un habit bleu et d'un gilet de soie noire, et cette discordance dans la toilette frappe Delacroix. La plupart des habitués, il les a déjà rencontrés ailleurs : Hugo, Vigny, Rességuier, Saint-Valry, Lamartine, Soumet, Alfred de Musset, Latouche, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Stendhal, Sainte-Beuve, les Deschamps, Jules Lefèvre, et les peintres : les Devéria, Boulanger, les Johannot, Delacroix, etc... Néanmoins l'atmosphère de l'Arsenal est particulière; on s'y sent loin des salons de Mme Récamier ou de celui de Sophie Gay. Les romantiques y forment la majorité. Les poètes, célébrités déjà consacrées ou nouveaux venus obscurs, y disent leurs vers. L'enthousiasme naît spontanément et les épithètes louangeuses jaillissent en fusées. Balzac a vite saisi les travers des personnages et la drôlerie des situations. Rentré chez lui, pourvu d'un abondante moisson d'observations satiriques, il jette sur le papier ses deux articles avec un sens du comique qui fait songer au Molière des *Précieuses*

ridicules et des *Femmes savantes*. Il s'y moque des jeunes génies qui naissent brusquement et disparaissent avec une égale rapidité, de la poétesse adolescente qui récite ses vers les yeux au plafond, du poète sombre, mélancolique et démoniaque, de la phraséologie obscure et surtout du concert d'exclamations laudatives qui s'élève après chaque lecture. « Quand la lecture fut terminée, il se fit un grand soupir. Puis, chacun de nous, se réveillant de la stupeur où il paraissait plongé, dit son mot d'éloge avec un accent, un geste, une physionomie appropriés à son caractère. Ce furent les acclamations de tout un chœur de chrétiens à l'église, par un moment d'extase.

« — C'est biblique !...

« — C'est une pyramide chargée d'hiéroglyphes !...

« — C'est sombre et magnifique comme une nuit d'hiver !...

« — C'est une épopée !...

« — C'est une tour d'ivoire sculptée !...

« — C'est tout Platon dans une page coloriée !..

« — C'est Homère, le Dante, Milton et l'Arioste, traduits par une vignette du moyen âge !...

« — C'est une nielle de Florence !...

« — Ce sont les vitraux d'une cathédrale !... (1) »

Que l'on compare avec le récit que Mme Ancelot fera plus tard d'une lecture d'Hugo à l'Arse-

(1) *Les Litanies romantiques.*

nal : « Alors il se faisait un silence de quelques instants, puis on se levait, on s'approchait avec une émotion visible et on levait les bras au ciel. La foule écoutait. Un seul mot se faisait entendre, à la grande surprise de ceux qui n'étaient pas initiés, et ce mot, retentissant dans tous les coins du salon, c'était :

« — Cathédrale !

« Puis l'orateur retournait à sa place ; un autre se levait et s'écriait :

« — Ogive !

« Un troisième, après avoir regardé autour de lui, hasardait :

« — Pyramide d'Égypte ! »

Balzac, emporté par sa verve, exagère un peu, — mais rien qu'un peu.

CHAPITRE III

DANS LE MONDE DES VIVEURS DE 1830

« Hier, c'est une affaire à conclure; demain ce sera une délicieuse soirée où l'on entend Malibran; ce matin, c'est un déjeuner de garçon... » Ainsi écrivait Balzac à Mme Carraud dès avril 1830. Dans son existence, les années qui suivent ses premiers succès sont comme un brillant intermède entre sa jeunesse, attristée par le manque d'argent et la redoutable énigme de l'avenir, et la maturité accablée par un travail quasi surhumain. C'est l'époque où ce grand travailleur se laisse aller à la dissipation, même aux folies, l'époque des déjeuners et des dîners dans les cabarets du Boulevard, des nuits passées au bal de l'Opéra, des parties fines en compagnie des Aquilina, des Florine et des Coralie. D'instinct, par sa nature exubérante, Balzac se sentait porté vers une vie de plaisirs, les joyeux soupers, les amours légères des coulisses, toutes les jouissances matérielles que procure Paris. Que d'ardents désirs enflammaient tout son être et qu'il avait dû longtemps comprimer! Maintenant, il

est un de ces jeunes princes du Paris littéraire dont on cite les noms quand on les rencontre au théâtre, dans les cafés et les restaurants à la mode, et sa gloire naissante le place de pair avec ces célébrités boulevardières qui naguère l'intimidaient par leurs élégances, l'écrasaient de leur dandysme et de leurs coûteuses fantaisies.

Toute sa vie Balzac conservera une secrète admiration pour ces brillants figurants de la vie parisienne. Souvent, par la parole ou la plume, il les réduira à leurs justes mesures, les jugera avec sévérité ; mais toujours, dans son for intérieur, il envia leur esprit primesautier, leur désinvolture nonchalante ou hardie.

Sans doute son labeur le retient fréquemment à un bout de Paris, dans son logis silencieux de la rue Cassini. Certains soirs, rentré tôt, il s'enferme, « allume sa lampe inspiratrice ; et, se confiant au terrible démon du travail, il demande des mots au silence, des idées à la nuit... Bientôt la grande clameur de Paris s'apaise, les lueurs s'éteignent une à une dans la maison. Bientôt le silence règne dans toute son étendue. La vaste cité s'endort comme un géant fatigué (1)... » Et Balzac noircit des feuillets de son écriture, si régulière quand il commence un manuscrit, mais qui, peu à peu, dans le feu de la composition, se révolte contre cette contrainte, cette trop sage régularité, s'échevèle, sabre le papier de

(1) *Les Proscrits* ; Balzac y a « transposé » ses propres impressions.

traits brefs et nerveux. N'empêche qu'en cette année 1830, il devient le familier des « viveurs » de Tortoni, du café Riche et du café de Paris.

1830! C'est le beau temps du Boulevard, celui de sa jeunesse. Déjà il a achevé de détrôner le Palais-Royal, auquel la construction de la froide et ennuyeuse Galerie d'Orléans porte le dernier coup.

Déjà il prend la physionomie qu'il gardera pendant de longues années et perd de son aspect, — si caractéristique dans les premiers temps de la Restauration, — du mail provincial; il ne le garde plus guère qu'entre la Madeleine et la Chaussée d'Antin, au voisinage des rues Caumartin, Godot-de-Mauroy et de la Ferme-des-Mathurins, « rues millionnaires et silencieuses », là où s'élèvent encore, — le long de la rue Basse-du-Rempart, — les beaux hôtels construits au XVIII[e] siècle. Les grands ormes séculaires qui ombrageaient les allées latérales ont été en partie abattus en juillet 1830. En bordure du boulevard de Gand les jardins ont disparu.

« Ne cherchez plus les somptueux édifices, les hôtels élégants, les parterres à l'anglaise, les pavillons à la grecque, qui formaient autrefois le long de la route une si riche bordure. » Tout cela est remplacé par des magasins et des cafés « qui étalent le luxe de leurs comptoirs d'acajou, rehaussés de sphinx dorés, de leurs tables de marbre rare, de leurs cafetières d'argent, de leurs riches porcelaines. »

Toutefois la métamorphose n'est pas encore

absolue. Si, depuis M. de Chabrol, préfet de la Seine, règnent des trottoirs formés de larges dalles, l'allée centrale et les contre-allées sont toujours sans pavage et, en été, le vent y soulève un nuage de poussière. Dans les contre-allées, des éventaires de marchands en plein vent, des saltimbanques, des joueurs de gobelet, de violon, rappellent que ce fut là, naguère, promenade à demi champêtre. Malgré les bâtisses et bientôt, le soir, l'éclairage au gaz, quelques souvenirs de fraîcheur rustique restent épars dans l'air. « L'été est délicieux aux boulevards. Tout s'est revêtu de mousseline indienne et s'est parfumé à neuf. Quel jardin aussi beau, par une soirée de juillet, que les boulevards verts de feuilles, mouvants de population, gais et spirituels, de toutes les choses qui s'y murmurent, quand le gaz rayonne à travers les cristaux sur les visages pâles et reposés de femmes assises et heureuses! (1) »

Le court espace qui s'étend de la chaussée d'Antin à la rue Le Peletier est l'endroit le plus animé, le plus élégant, le plus brillant de Paris. Les théâtres ne sont point encore là, sauf l'Opéra, qui se trouve rue Le Peletier. Mais le café de Paris est à un coin de la rue Taitbout et Tortoni à l'autre, le café Hardy au coin de la rue Laffitte et le café Riche à celui de la rue Le Peletier. Sur la chaussée, des cavaliers circulent ou mettent pied à terre pour attacher leur monture à un

(1) *Nouveau tableau de Paris*, Léon Gozlan : *Les deux boulevards*, 1834.

arbre ; des tilburys à la caisse gros bleu ou noire, légers, très hauts et étincelants, filent, conduits par des « fashionables » auprès desquels est assis un « tigre » minuscule. Là passent et repassent, le matin en redingote, l'après-midi et le soir en habit — l'habit à la mode de 1830, noir le plus souvent, mais que certains portent encore bleu ou vert, avec un large collet de velours s'appliquant sur la cravate à triple tour et dégageant le gilet blanc ou de soie brochée, — là passent et repassent les « gloires » parisiennes, gloires souvent bien éphémères, mais qui semblent tirer de leur faible durée un plus vif éclat.

De ces célébrités boulevardières Balzac a fait connaissance dans les rédactions des journaux, chez la comtesse Merlin ou Sophie Gay. On le voit au café de Paris avec Nestor Roqueplan, au chapeau « un peu trop sur l'oreille », doué d'un tic qui lui fait à tout instant cligner d'une paupière, Roqueplan, rédacteur en chef du *Figaro*, décoré pour son attitude en juillet 1830 et dont les « mots » amusants et paradoxaux sont déjà fameux ; — Jules Janin, dont la minceur commence à s'épaissir, « qui mord tout le monde » et que les directeurs de journaux assaillent de demandes d'articles ; — Émile de Girardin ; — Étienne Arago ; — Lautour-Mézeray, grand, élancé, très recherché dans sa mise, une fleur de camélia à la boutonnière, mais dont l'élocution pénible et balbutiante n'est pas en harmonie avec l'assurance de sa mine ; — Eugène Sue ; — du Fougerais, qui succède à l'équipe de Girardin

à la *Mode*, écrivain et avocat amateur, mais surtout remarquable par un air martial, un ton sec et dur, une verve intarissable et l'originalité de ses saillies; — Malitourne, ancien lauréat de l'Institut, rédacteur à la *Quotidienne*, puis rédacteur en chef du *Messager des Chambres*, commensal et collaborateur du docteur Véron, « l'écrivain le plus spirituel et le moins écrivant de Paris, un caustique poltron » — Eugène Briffault, rédacteur tantôt des journaux royalistes, tantôt des gazettes libérales, et qui est passé de la *Gazette de France* au *Constitutionnel* avant de collaborer au *Corsaire* et au *Temps*; — Étienne Béquet.

Malitourne, Briffault et Béquet constituent un trio de buveurs émérites. Une grosse tête, une bouche lippue, des yeux à fleur de tête, petit, obèse, un aspect à la fois pantagruélique et monacal : tel est Briffault, habitué de tous les restaurants du boulevard et du Palais-Royal. Son triomphe, c'est de vider d'un seul coup, chez Corazza, une cloche à fromage remplie de Champagne. Pour écrire brillamment un article, il lui faut être en manches de chemise, devant une table de restaurant chargée de bouteilles vides. Étienne Béquet, rédacteur de talent au *Journal des Débats* et ancien condisciple de Balzac au collège de Vendôme, est un homme précocement vieilli par les excès. Bien qu'il n'ait que la trentaine, il ressemble, avec sa lèvre pendante, son teint rubicond et bourgeonné, à un patriarche Noé qui s'est trop souvent oublié dans ses vignes. Il partage avec Janin la critique théâ-

trale des *Débats*, mais va bientôt se faire évincer de cet emploi par son rival qui lui enlèvera en même temps sa maîtresse, une cantatrice. Il passe pour avoir écrit, dans un fort état d'ébriété, avant les journées de juillet, un article des *Débats* qui finissait par ces mots : « Malheureuse France! Malheureux Roi! »

Un soir, c'était avant 1830, on célébrait au *Figaro*, cité Bergère, la fête de Nestor Roqueplan. Au beau milieu de la nuit, Hippolyte Rolle, très éméché lui-même, présente à Roqueplan un invité complètement ivre, dont le corps est enfoui sous un canapé et dont on ne voit que les pieds et le bas des jambes, que Rolle tire à lui : c'est Étienne Béquet.

Une autre fois, dans un bal costumé où l'aîné des Devéria figurait un cavalier Louis XIII, le peintre Léon Cognet un paysan espagnol, Alfred de Wailly un bourreau rouge du Moyen-Age, Mlle Mars, déjà sur le retour, une Italienne, où Henry Monnier était déguisé en « un qui s'embête à mort », où le sculpteur caricaturiste Dantan se montra successivement en vendeur ambulant de statues, en vieux capucin mendiant, revêtu d'une robe déchirée et trouée, enfin en Turc de la Courtille, avec un torchon en guise de turban, une veste à paillettes d'or, un pantalon crotté portant, au bon endroit, la trace d'un coup de pied, — on vit tout à coup apparaître un gros Amour, replet, rebondi, rubicond, chauve, spirituel et hardi, portant ailes et carquois, des pantoufles et le ruban de la Légion d'honneur :

c'était encore Étienne Béquet. Et son déguisement resta fameux dans les annales romantiques.

Avec les uns et les autres, Balzac ne dépasse pas cette intimité de surface qui s'appelle la camaraderie. Un seul est alors son ami : Eugène Sue. Il l'avait connu par des compagnons de ses débuts, Raymond Brucker et surtout James Rousseau, journaliste au visage de chantre épanoui et qui appartenait à l'école de Béquet et de Briffault. Ami de ce dernier et aussi d'Étienne Arago, de Romieu, d'Alexandre Dumas, Rousseau l'est de tout joyeux compagnon, amateur de bons vins et ne regardant pas à offrir une, voire plusieurs consommations. Car le désordre de son existence, son inconduite ne lui ont pas permis de se tirer de la bohême et, le plus souvent, il loge le diable dans sa bourse. Une histoire, devenue légendaire, court sur lui dans les salles de rédaction. Une nuit, Rousseau et Romieu sortent d'un cabinet, après souper; Romieu est légèrement étourdi et Rousseau très ivre. C'est en hiver; après quelques pas, l'air vif produit son effet : Rousseau s'affaisse, ivre-mort. Romieu essaye de le soulever, mais lui-même chancelle. Alors il se résout à abandonner Rousseau à son malheureux sort. Il tire le pochard contre une maison, réveille à grand fracas un épicier, achète un lampion qu'il allume et pose sur le corps de son ami. Puis, après un dernier regard, il s'éloigne. Rousseau atteignit le petit jour, protégé

des heurts et des écrasements par la lueur de son lampion...

Vers sa vingtième année, alors qu'il faisait le désespoir de son père le docteur, Eugène Sue avait déjà Rousseau pour compagnon, et souvent pour instigateur de ses folies. Ce fut Rousseau qui lui conseilla d'effectuer, avec l'aide de quelques camarades, un prélèvement sur les bouteilles de vins vieux qui s'abritaient dans la cave du docteur et de remplacer ce qui manquait par un liquide teinté de caramel et de réglisse.

Balzac et Sue s'étaient déjà rencontrés, quand la collaboration de l'un et de l'autre à la *Mode*, où Sue publiait en 1830 ses *Scènes de la vie maritime*, acheva de nouer leur amitié. Balzac, à ce moment, admire beaucoup Eugène Sue. La lecture de *Kernok* lui fait découvrir la poésie de la mer et, dans ses *Lettres sur Paris*, il célèbre son ami avec enthousiasme, vante ses « ravissantes marines », le compare à Cooper et à Smolett. Sue, alors, est un jeune fashionable de vingt-six ans, connu surtout pour les farces auxquelles il s'est livré, soit à l'atelier du peintre Gudin, qu'il a traversé, soit en compagnie de Romieu et de Rousseau, pour l'aisance avec laquelle il dépense les quatre-vingt mille francs de rentes qu'il a héritées de son grand-père, ainsi que pour le luxe de ses gilets. Il affecte les airs d'un fanfaron de vices, cherche à imiter Byron et ses orgies, s'adonne par originalité à l'opium, pose pour le cynique, l'ennuyé, le désabusé et le pessimiste. Une lettre qu'il adresse à Balzac dans le

courant de 1831, et où il répond à diverses questions posées par son ami, renferme ces curieux passages :

« *L'Amour.* — J'entretiens une fille et je m'amuse, comme je vous l'avais dit, à me faire haïr et exécrer. Il faut qu'elle ait bien faim pour me supporter. J'ai avec cela une femme du monde dont je me soucie assez peu et qui me le rend bien; mais nous nous gardons par habitude. Somme toute, à nos âges, on voit trop bas et trop vrai pour compter beaucoup sur l'amour comme but, joie ou croyance.

« *La joie.* — Fort terne, fort triste, je m'ennuie à périr et sens un besoin d'isolement et de solitude qui m'effraie pour l'avenir. Je ne prends plus d'opium, car au lieu de rêves, il ne me procure plus que d'affreuses migraines. J'ai essayé de me griser, mais grâce à un régime de condition auquel je suis depuis longtemps, mon estomac ne supporte plus le vin. Ce qui me plaît le plus, c'est de chasser... »

C'est surtout en compagnie de Sue et de ses amis, les frères S....., que Balzac fréquente les « filles entretenues » et les « courtisanes ». Ces S....., fils d'un conseiller à la Cour royale de Paris créé baron en 1828, sont de joyeux viveurs de vingt-quatre et de vingt et un ans, dont l'un a pour maîtresse Adeline Wilmen, actrice du Vaudeville. Ils usent largement de tous les plaisirs, se hâtant de jouir d'une vie qui sera courte et l'abrégeant peut-être : l'aîné

mourra en 1835 à vingt-huit ans, et le cadet en 1837 à vingt-sept ans.

En 1830, la maîtresse de Sue était une bien curieuse personne : elle se faisait appeler Olympe Pélissier, mais se nommait en réalité Descuilliers. « Mauvaise courtisane célèbre par sa beauté », ainsi la qualifie Balzac dans les *Lettres à l'Étrangère*. C'était une femme entretenue à qui l'exercice discret d'une galanterie de bon ton avait valu une agréable fortune, vingt-cinq à trente mille francs de rentes. Elle habitait rue Neuve-de-Luxembourg (aujourd'hui rue Cambon) et devait, l'année suivante, s'installer rue de La Rochefoucauld, 23. Elle passait les étés au château de Ville-d'Avray, qu'avait fait jadis construire Thierry, le valet de chambre de Louis XVI, et qu'elle louait. Son salon, d'une tenue parfaite, était fréquenté à la fois par la haute aristocratie et par des écrivains et des artistes. Là venaient Lautour-Mézeray, le docteur Véron, Rossini, mais aussi le duc de Fitz-James, le duc de Duras, « le plus orgueilleux des hommes (1) », premier gentilhomme de la Chambre de Charles X. Balzac fut présenté chez Olympe Pélissier par Sue. Les contemporains la trouvaient « belle à miracle » et vantaient « ses yeux noirs doués d'une véritable fascination ». Horace Vernet, — dont elle avait été la maîtresse, — l'avait prise pour modèle de sa Judith dans le tableau *Judith et Holopherne* produit pour la première fois à Rome, en 1830,

(1) Maréchal de Castellane, *Journal*, II.

à une exposition de la Société des Amis des Arts, puis, à Paris, au Salon de 1831. Dans le tableau, — qui fut au Louvre, — elle apparaît comme une grande et belle femme, aux lignes sculpturales, au visage régulier, mais le dédain plisse sa lèvre et ses traits expriment la dureté.

Balzac, naturellement, tomba aussitôt amoureux d'elle. Les vingt-cinq mille francs de rentes le tentèrent-ils et songea-t-il à l'épouser afin de se mettre une fois pour toutes à l'abri des misères d'argent? Un soir, si l'on en croit Amédée Pichot, au cours d'une soirée qu'elle donnait et où Balzac était invité, le romancier se glissa en tapinois, sans être vu de l'assistance, sauf du seul Pichot, dans la chambre à coucher de la maîtresse de maison; là il se cacha derrière les rideaux des fenêtres et attendit le coucher de la belle Olympe afin de paraître au bon moment. Pichot vit le manège, mais ne s'en émut pas, croyant que Balzac était de connivence avec Olympe. On reconnaît là l'épisode de la *Peau de chagrin*, quand Raphaël de Valentin se dissimule dans la chambre de Fœdora. Balzac n'aurait rien inventé et la scène serait faite de ses propres souvenirs. L'anecdote est-elle authentique? Elle est racontée dans un article qu'Amédée Pichot écrivit sur la *Peau de chagrin* et qui était destiné au *Temps*; l'article ne « passa » pas, et Pichot en envoya le manuscrit à Balzac, qui ne protesta pas (1).

(1) Cet article a été publié par le vicomte de Lovenjoul

Olympe Pélissier ne se piquait pas de fidélité; elle trompait allègrement Eugène Sue; des brouilles s'ensuivaient; Balzac, une fois, les raccommoda. Eut-elle un caprice pour Balzac? Sans doute si Balzac lui demanda d'associer leurs deux vies, elle refusa : elle aimait l'argent et ne se souciait pas d'enchaîner son existence à celle d'un écrivain aux ressources mal établies. Plus tard, arrivée à la maturité, elle trouva que Rossini, riche, célèbre, joué dans l'Europe entière, lui convenait mieux et elle l'épousa.

Mais elle ne « dédaigna » pas le romancier, comme on l'a dit, et celui-ci n'en éprouva pas de « l'amertume ». Pourquoi Mme de Berny aurait-elle conçu tant de jalousie à l'égard d'Olympe? « Je ne pourrai aller chez toi aujourd'hui, mon bon chéri, écrivait-elle à Balzac, probablement en 1830 ou 1831; mais comme j'ai peur que tu n'exécutes le beau projet que tu avais conçu pour te débarrasser d'Olympe, je veux te dire à temps qu'en cela encore tu passes à côté du vrai, on ne doit tenir à une attention du cœur que de la part des gens que l'on aime; or Olympe, en sa qualité de femme, sentira bien vite qu'elle est plus honorée par toi que flétrie de ta querelle... Tiens, cher, tu as beau dire, et j'ai beau faire, toutes ces poursuites de femmes n'ont déjà que trop entaché notre amour, et une

dans *Une page perdue d'Honoré de Balzac*; le manuscrit est conservé dans la collection Lovenjoul; il semble que rien n'y ait choqué Balzac qui se contenta d'y ajouter une conclusion de sa main.

tache sur l'amour, c'est la goutte d'huile. Tu me défends d'être jalouse, c'est m'ordonner de te moins aimer... Je sais que j'ai ton cœur, ami, oui, je le sais, mais le souffle des femmes me le gâte. Je t'en vois entouré, et quand je te dis que je n'en souffre plus, je te mens... »

A la fois pour éblouir ses camarades du boulevard, faire figure dans les salons, y compris celui d'Olympe Pélissier, et rivaliser avec les écrivains dont il entend être le pair : le comte Alfred de Vigny, le vicomte Hugo, le vicomte Alfred de Musset, Balzac pendant l'hiver de 1830-1831 adopte la particule. Dès mars 1830 il faisait usage d'un cachet dont les armoiries compliquées étaient inspirées de celle des Balzac d'Entragues et se surmontaient d'une couronne de marquis; le 28 janvier 1831, dans une lettre au libraire Canel, il commence à signer : de Balzac. Les prétentions à la noblesse n'étaient pas, dans sa famille, particulières à Honoré Balzac; elles remontaient plus haut, à son père. Bernard-François Balzac, né dans l'humble chaumière d'un hameau albigeois et descendant d'une longue lignée de « laboureurs », avait la manie de se prétendre d'origine aristocratique et de se rattacher à l'illustre maison d'Entragues. Avant la Révolution, le père Balzac ne manquait jamais de faire figurer son nom dans les annuaires avec la noble particule. Lors du mariage de sa fille Laurence avec Armand de Montzaigle, en 1821, il commandait deux sortes de faire-part : les uns où il s'appelait bourgeoisement : « M. Balzac »,

adressés à tous ceux qui, trop bien informés, ne pouvaient s'en laisser conter; les autres où l'on lisait : « M. de Balzac », destinés sans doute aux relations de Villeparisis qui ignoraient l'origine rustique de l'ex-directeur des vivres.

Cet anoblissement soudain de Balzac déchaîna les commérages dans les rédactions et excita les quolibets. Par quel miracle Honoré Balzac était-il devenu tout à coup M. de Balzac? Le romancier, plus tard, lors du procès du *Lys dans la vallée*, essaya de protester contre les plaisanteries de « charitables loustics » et d'expliquer cette métamorphose : durant sa jeunesse pauvre, obligé de s'établir imprimeur, il s'était appelé Balzac tout court, imitant « quelques enfants de familles illustres qui ne mettent pas leurs titres en signant leurs lettres de commerce ». Prudemment d'ailleurs, il abandonna les d'Entragues. « Ce titre, disait-il, ne saurait m'appartenir ; je sais parfaitement que le dernier marquis était grand fauconnier sous Louis XV et qu'il n'a laissé qu'une fille mariée à M. de Saint-Priest. » La maladresse de Balzac avait été, en effet, dans la chaleur des conversations, de trop parler des d'Entragues « ses ancêtres ». Que ne s'était-il réclamé, par quelque vague et obscur cousinage, des Balzac, issus de familles nobles mais moins illustres que les d'Entragues, qui vivaient en France sous la Restauration et la Monarchie de juillet? De Marie-Auguste de Balzac, des Balzac de Colomiès, créé baron en 1822 par Louis XVIII, préfet, conseiller d'État et député sous la Restauration, ou

de Marie-Joseph-Amour de Balzac, natif de Rodez, qui remplissait alors les humbles fonctions de « maître élémentaire » au collège de Rodez? Mais peut-être, en un temps où le succès faisait s'épanouir démesurément son orgueil, les considérait-il comme de trop mince noblesse pour s'allier avec eux, même en imagination, ou mieux ignorait-il leur existence. Au surplus, il n'importe : Honoré de Balzac est le nom que l'auteur de la *Comédie humaine* a rendu illustre, et c'est ce nom qu'il doit porter désormais.

CHAPITRE IV

BALZAC PASSE AU ROMANTISME

Parmi les habitués du Café de Paris que connaissait Balzac, figurait un personnage à l'embonpoint déjà accusé, bien qu'il n'eût guère dépassé la trentaine : visage coloré et souriant, lèvre gourmande et sensuelle, œil avide, voix élevée, pointue, hardie; de l'impertinence et de l'onction, une affectation de légèreté et une pointe d'arrogance, l'air à la fois d'un abbé de jadis et d'un valet de comédie : c'était le docteur Véron, directeur de la *Revue de Paris*, qu'il avait fondée en 1829.

Véron demanda-t-il à Balzac de collaborer à sa revue? Balzac fit-il les premières avances? Plus tard, Victor Ratier affirmera que Balzac manifestait une vive répugnance à aller frapper à la *Revue de Paris* et que, sans lui, Ratier, il ne se serait jamais résolu à cette démarche. Toujours est-il que, dès octobre 1830, Balzac donne de la « copie » à la *Revue de Paris* et débute par une nouvelle : *L'Elixir de longue vie*. « Le directeur de la *Revue de Paris* publie des articles signés

Balzac, disait méchamment le *Corsaire*, cela ne lui donnera pas voiture. » Le 7 janvier 1831, après la publication, le mois précédent, d'*Une Passion dans le désert*, Véron réclamait de la copie à son collaborateur : « Eh bien ! mon cher Monsieur, lui écrivait-il, est-ce que vous nous abandonnez? J'attends, j'espère pour la semaine prochaine, un article de vous. Votre *Passion dans le désert* a complètement réussi. Scribe surtout en est enchanté. Il vous reproche seulement d'avoir donné un fusil à votre soldat. On aurait encore bien plus peur s'il n'en avait pas. »

Presque au même moment, Balzac entre à la *Revue des Deux Mondes*. En décembre, il donne à celle-ci, alors dirigée par Mauroy, et dont F. Buloz n'est encore que le secrétaire de rédaction, *le Petit souper*, *conte fantastique*, qui n'est autre que *les Deux rêves*, déjà publiés dans la *Mode*. Le 1er février 1831, François Buloz devient rédacteur en chef de la Revue (1) dont les bureaux sont situés, 6, rue des Beaux-Arts, et la collaboration de Balzac continue, bien que Buloz n'ait guère, à ce moment-là, bonne opinion de Balzac : « C'est un homme d'argent qui ne voit la littérature que sous cet aspect-là », a-t-il confié au jeune écrivain suisse, Charles Didier, à la fin d'août 1830 (2). C'est dans l'une ou l'autre des revues que paraissent les nouvelles composées

(1) Marie-Louise Pailleron, *La Vie littéraire sous Louis-Philippe*.

(2) Journal inédit de Charles Didier (Collection Lovenjoul).

par Balzac pendant l'automne et l'hiver 1830-1831. Dans la *Revue de Paris*, *Sarrasine*, *les Deux rencontres* et *le Doigt de Dieu*, qui entreront plus tard dans la composition de *la Femme de trente ans*, *le Réquisitionnaire*, *les Proscrits*. Dans la *Revue des Deux Mondes*, outre *le Petit souper*, *l'Enfant maudit*.

En février 1831 Balzac envoyait à Véron *la Belle Impéria*, le premier achevé des *Contes drolatiques*. On était au lendemain du pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché; Véron hésita à publier *la Belle Impéria*. « Cher et spirituel collaborateur, écrivait-il à Balzac, j'ai lu, relu *la Belle Impéria*, et ces orgies religieuses m'ont presque distrait des *rappels*, mais en vérité, il n'y a pas moyen. Le lendemain du pillage des églises, des descentes de croix, etc., etc., il serait de trop mauvais goût d'accuser à nouveau les prêtres, qui n'ont rien moins à craindre aujourd'hui que d'être jetés à l'eau, et puis nos abonnés sont restés prudes malgré la Révolution de juillet...

« Mais je n'y veux rien perdre. Je veux de votre obligeance, de votre dévouement à la revue, une nouvelle que je donnerai la semaine prochaine. Ainsi *il nous faut*, vous entendez, *il nous faut* de l'esprit, de l'intérêt, du style, de la poésie, il nous faut votre copie enfin, pour *lundi* ou *mardi*. J'y compte, n'est-ce pas? et vous ne m'abandonnerez pas. Vous êtes très demandé. Seulement, si c'est possible, soyez chaste, ne fût-ce que pour montrer toute la variété de votre talent. »

Peut-être fut-ce *le Réquisitionnaire* qui « passa » à la place de *la Belle Impéria*, laquelle fut quand même présentée aux lecteurs de la *Revue de Paris*, en juin, quand Véron eut quitté la direction.

En même temps qu'il travaille pour les deux revues, Balzac compose *la Comédie du Diable*, qui paraît en novembre 1830, partie dans la *Mode*, partie dans la *Caricature*, une nouvelle qu'il réserve inédite pour la publication en volume : *Jésus-Christ en Flandre*, écrite probablement en février 1831. Enfin, dès la fin de 1830, il commence *La Peau de chagrin*.

Des œuvres de cet hiver 1830-1831, les unes, comme *les Deux rencontres* et *le Doigt de Dieu*, se rattachent aux *Scènes de la vie privée*, bien qu'elles renferment moins d'observation réaliste et beaucoup plus d'un romanesque mélodramatique qui rappelle les œuvres de jeunesse du romancier, mais le reste a un accent nouveau, une coloration jusque-là à peu près inconnue chez Balzac. Un grand changement en effet s'accomplit dans son esprit entre l'automne de 1830 et le printemps de 1831.

A l'automne, Balzac, nous l'avons vu, répudie le romantisme. Dans la *Lettre sur Paris* du 9 janvier 1831, consacrée à l'actualité littéraire, il loue Stendhal, dont le *Rouge et Noir* vient de paraître en décembre 1830, « conception d'une sinistre et froide philosophie », Mérimée, Nodier, Janin, Auguste Barbier, Eugène Sue; mais quelle incompréhension persistante à l'égard des grands

poètes romantiques ! Il croit faire un compliment à Lamartine en le plaçant « bien au-dessus de Jean-Baptiste Rousseau », déclare que Musset « a donné de grandes espérances », mais que la *Confession d'un enfant du siècle* « manque d'audace dans l'exécution », et montre Vigny « inquiet de l'avenir ». Il est dédaigneux et acerbe envers Victor Hugo, auquel il reproche déjà ses changements politiques. Toutefois, il consent à reconnaître qu'il y a chez le poète « l'étoffe de quelque chef-d'œuvre » qui fera oublier « la chute triomphale » d'Hernani, et que ses odes sont « un peu meilleures que celles de Lamotte ».

Étrangement rebelle au grand lyrisme, aux sentiments qui l'inspirent, il ne voit là que matières à plaisanteries, comme aussi dans le goût de l'exotisme et de la couleur historique. Tout ce que le romantisme apporte de profondément nouveau dans la littérature et dans l'art : sens des différences entre les époques et entre les pays, variations des psychologies individuelles selon les civilisations, sens des « milieux », déterminisme historique et social, tout ce que précisément, lui, Balzac, introduira de puissamment original dans le roman, il ne le devine pas. Il ne sent pas la parenté secrète qui l'unit à la nouvelle école, que c'est être romantique que décrire minutieusement la boutique de M. Guillaume, marchand-drapier à l'enseigne du « Chat-qui-pelote », comme la rue du Tourniquet Saint-Jean et la chambre de Caroline Crochard. Des grandes œuvres déjà écloses du romantisme, il

ne saisit que les faiblesses, les petits côtés, les enfantillages, ce qui est clinquant et ornement plaqué.

Or, dans le moment même où il s'en prend encore aux romantiques, Balzac, inconsciemment peut-être, fait siennes certaines de leurs tendances, celles-là mêmes qu'il raille cruellement. Lui qui plaisante sur « la couleur historique » et la « manie gothique », écrit les *Proscrits* et cette mélodramatique histoire de *l'Enfant maudit*, où sont décrites avec un souci d'antiquaire la demeure de Joseph Tirechair, sergent de Paris, et la chambre de la comtesse d'Hérouville; lui qui se moque du satanisme, du fantastique et du surnaturel, devient l'auteur de *l'Elixir de longue vie* et s'apprête à composer *la Peau de chagrin*.

Quelle est la cause de cette soudaine volte-face? La fermentation des esprits, le bouillonnement des idées produits par la Révolution de 1830? Dans tous les domaines régnaient le trouble, l'agitation; partout un chaos, un tumulte, un orage : ce sont les mots mêmes dont se servent les contemporains pour caractériser l'effervescence du moment. « Aucune nouveauté n'était jugée impossible. On eût dit une immense chaudière où les idées de toutes sortes, les chimères, les sophismes, les croyances, les passions, étaient jetées pêle-mêle. » Beau frisson fébrile des premières années de Louis-Philippe, avec quel lyrisme Philarète Chasles en évoquera plus tard le souvenir! « Quel temps! C'était une belle épo-

que éperdue... Elle avait l'ardeur, la sève et l'élan. Partout singularités et phénomènes... Exubérance, excès!... » Dans cette effervescence, le romantisme avait puisé une seconde force. La jeunesse croyait revivre une nouvelle Renaissance. « Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs, l'air grisait; on était fou de lyrisme et d'art (1). »

Balzac, si prompt à accueillir les influences extérieures, se laissa, comme tant d'autres, envahir par cette exaltation; et, véhément, impétueux, outrancier, le romantisme d'après juillet 1830 eut raison de sa résistance, bouscula certains de ses préjugés, un vieux fond de conceptions demeurées en lui depuis les années d'adolescence.. Un exemple : Balzac, nourri de voltairianisme en son jeune temps, n'était guère, sauf quand se manifestait l'action de Thomassy, sensible à l'inspiration religieuse. Mais la Révolution de 1830 donne une vive impulsion au mouvement démocratique-chrétien; Lamennais et ses amis fondent l'*Avenir* en octobre. Balzac le lit; alors, lui, toujours épris de Rousseau dont il s'est imprégné à vingt ans, est séduit, conquis par l'allure révolutionnaire qu'y revêt le sentiment religieux, et le voilà aussitôt qui, dans *Jésus-Christ en Flandre*, com-

(1) Thureau-Dangin, *Histoire de la Monarchie de Juillet*; Philarète Chasles, *Mémoires*, II; Th. Gautier, *Histoire du Romantisme*.

pose une sorte de parabole, et dans *l'Église* brosse une « vision fantastique » où les idées de l'*Avenir* — dont il accentue peut-être le côté « rousseauiste » — reçoivent vie avec une admirable vigueur, une richesse éclatante de coloration.

N'oublions pas, au reste, en essayant d'expliquer l'évolution romantique de Balzac, de remarquer qu'une de ses premières œuvres « nouvelle manière » est la *Comédie du Diable*. Qu'est-ce que la *Comédie du Diable*? Une fantaisie burlesque, d'un comique un peu lourd et appuyé, mais par endroits d'une amusante drôlerie. Le Diable, qui s'ennuie, offre un grand banquet aux hôtes de l'enfer; au cours du festin, l'idée lui vient de faire bâtir un théâtre, et il consulte là-dessus les damnés les plus compétents en la matière. Le théâtre est construit; on donne la « première » qui comporte une succession variée de spectacles, et l'on finit par la mise à la scène d'une « assemblée parlementaire ». Tout cela rempli de grosses cocasseries, d'allusions satiriques à une foule de personnages et d'événements contemporains. Mais n'est-ce pas aussi une parodie, une caricature poussée jusqu'à l'extravagance, des « diableries » de la littérature romantique? Balzac possédait un don naturel, très vif, d'imitation, de pastiche; sa faculté d'invention littéraire était d'une étonnante plasticité, et il lui arrivait cette chose curieuse, de commencer par vouloir faire une plaisanterie, mais, en cours d'exécution, de se prendre au sérieux. Ne peut-on admettre

que son évolution vers les formes littéraires romantiques ne prenne son origine, tout au moins pour une part, dans une telle disposition?

Enfin, il faut rappeler l'apparition en France des œuvres d'Hoffmann. Dans le courant de 1829, la *Revue de Paris*, le *Mercure du XIX^e^ siècle*, la *Mode*, publiaient les traductions de contes d'Hoffmann. A la fin de l'année, Loeve-Veimars commençait de faire paraître par fascicules une adaptation des *Contes fantastiques* et des *Contes nocturnes* qui se continuait en 1830. De nombreux comptes-rendus parurent. Le traducteur vantait son auteur dans les salons qu'il fréquentait. Le succès fut immense : Hoffmann devint célèbre en quelques mois. Balzac ne l'ignorait pas. Dès octobre 1830, il citait le nom d'Hoffmann dans le prospectus de la *Caricature*; il le citera dans la préface de *la Peau de chagrin*. En août 1831, à propos de ce dernier roman, il écrira à Charles de Bernard : « Je ne me suis vraiment pas inspiré d'Hoffmann, que je n'ai connu qu'après avoir *pensé* mon ouvrage ». Manière d'aveu, avec quelques restrictions.

L'influence d'Hoffmann sur la littérature du temps fut énorme; elle contribua à accuser momentanément une des tendances du romantisme : le goût du fantastique. Sur Balzac, elle fut considérable. Ainsi Hoffmann fut comme un trait d'union qui le rapprocha du romantisme. Qui ne découvre son influence dans l'*Elixir de longue vie*, dans *Sarrasine*? Plus tard, Balzac

d'ailleurs reconnaîtra avoir emprunté à Hoffmann la donnée de la première de ces nouvelles. Qui ne la découvrira encore dans *Adieu*, qui fait des emprunts à *Agrafia* et au *Vœu*, dans *la Peau de chagrin*, dans *l'Auberge rouge*, dans *le Chef-d'œuvre inconnu*, qui offre des points de ressemblance avec *la Cour d'Artus* ? Personne, au surplus, ne devait s'y méprendre; lorsque parurent *la Peau de chagrin* et les *Contes philosophiques*, tous les comptes-rendus renfermèrent une allusion à Hoffmann : on y voyait des « à la manière d'Hoffmann ».

Dans *la Peau de chagrin*, c'est l'anecdote centrale beaucoup plus que l'atmosphère générale du roman qui est hoffmannesque. A la fin de 1830, au moment où Balzac s'attaque à cette nouvelle œuvre, il traverse une de ces périodes de dépression qui font comme de noires taches d'ombre dans sa carrière, si éclatante d'enthousiasme et de robuste confiance. Sans doute sa collaboration aux journaux l'a déçu; émiettement de son temps et de son activité, médiocrité de la besogne, désaccords avec les dirigeants, maigres profits. A la *Caricature* il y a parfois de légers froissements entre lui et Philipon. L'insipide travail lui est un fardeau. A coups de plume, chaque nuit, il dispute à l'adversité des gains insuffisants pour assurer son existence. « Les jours se consument dans une seule pensée : du pain et de l'honneur. Il y a bien des secrets dans la misère, et il faut un cœur très profond pour tout y ensevelir en silence. » Telles sont les amères pensées

que, le 4 janvier 1831, il confie à une amie qui est peut-être Mme de Berny (1).

Ah! des ailes, des ailes pour s'évader de cette existence d'esclave qui doit sans cesse tourner sa roue! Un coup du sort qui lui donnerait fortune et liberté! Le théâtre? Oui, certes, le théâtre assure des gains décuples de ceux que procurent articles et livres. Et comme au temps de *Cromwell*, du *Corsaire* et du *Nègre*, voilà Balzac griffonnant nerveusement des titres de pièces et bâtissant en quelques traits de plume des scénarios. Cette fois, c'est sur un élégant album de forme oblongue, à dos de chagrin, au papier presque luxueux, de couleurs différentes, un de ces albums sur lesquels les artistes exécutent leurs croquis, qu'il jette ses projets. A la première page, ce titre calligraphié : *Sujets*, *fragments*, *pensées*. Jusqu'à la fin de sa carrière, mais surtout de 1830 à 1838 environ, à portée de la main, il aura cet album, sorte de memorandum, compagnon dont il ne se sépare jamais. Recueil précieux, document inestimable pour suivre la vie intérieure, effervescente et tumultueuse de Balzac durant ces années; manuscrit étrange, souvent illisible, où se mêlent dessins à la plume, programmes de travaux, adresses d'amis, projets, mots entendus, anecdotes, citations d'auteurs, pensées qui tantôt ont la concision expressive de celles de Pascal,

(1) L'original de cette lettre n'existe pas dans la collection Lovenjoul, qui renferme seulement une analyse extraite du catalogue de la vente d'autographes de M. P. Cap..., 26 février 1852.

et tantôt sont des gaudrioles, des réflexions de vaudevillistes ou de chroniqueurs pour petits journaux boulevardiers, pensées où Pascal voisine avec Nestor Roqueplan ou Eugène Briffault, quelquefois gribouillage informe disparaissant sous les ratures.

Donc, sur son album, Balzac note des titres de pièces, des titres en foule : *l'Artiste*, *les Républicains*, *l'École des hommes*, *l'Homme et la vie*, comédie en cinq actes. Voici une « trilogie glorieuse » : *Le Prince*, *les Courtisans*, *la Conspiration*, et des « sujets secondaires » : *La Faillite*, *l'Héritier présomptif*, cinq actes, *la Morte*, *l'Enfant naturel*, *la Vieillesse de Don Juan*, *les Forçats évadés*. Les quatre derniers titres correspondent à des sujets qui ne satisfont pas Balzac, car il ajoute en regard : « mauvais ». Cependant il « creuse » un peu le sujet de *la Vieillesse de Don Juan* ou *l'Amour à Venise*, trois actes, et trace rapidement sur des feuilles de papier des bribes d'indications relatives à cette pièce.

Un sujet retient son attention, c'est *l'Artiste* et, à la date du 6 décembre 1830, il écrit ces lignes : « Conception primitive de la comédie *l'Artiste* à faire en cinq actes et en vers. Un homme de génie en butte à des esprits médiocres, aimant avec idolâtrie une femme qui ne le comprend pas. — Tout cela pris comiquement. *Le Tasse* de Gœthe est tragique. — Y chercher des analogies. Le grand modèle est Don Quichotte (l'homme de génie) aux prises avec quelque Sancho Pança. »

En même temps, il écrit les premières scènes de *Richard cœur d'éponge*, une comédie que, dans la suite de sa carrière, il reprendra plusieurs fois, et où il veut peindre la société française au lendemain de la Révolution, l'atmosphère de conspirations du Directoire et du Consulat.

Remarquez combien, malgré son glissement vers le romantisme, Balzac garde un vieux fond de « classique », de « classique » de la fin du XVIII[e] siècle, de l'Empire ou des premières années de la Restauration. C'est en vers qu'il veut, lui, si rebelle à la prosodie, composer une comédie comme *l'Artiste*! Une autre comédie qu'il ébauche à peine, *les Trois manières*, où il met en scène les acteurs Lekain et Garrick, doit encore être en vers. A la même époque, l'Antiquité, — celle de ses souvenirs de collège, — le hante, comme en 1822-1823, alors qu'il essayait de tourner les vers de sa tragédie d'*Alceste*, et il établit une liste des personnages de *Catilina*, *parodie*, personnages qui s'appellent Magnus Staubeus, tailleur de Rome (1), Germanus Rothschild, prêteur à la petite ide, Prosperus Merimeo, Gaulois, etc... Il trace le début de la première scène, et l'on voit Catilina dans sa mansarde de la rue de la Lune (via Lunae) allumant un cigare et s'écriant : « Sacré nom des Dieux ! » Ou bien il griffonne les premières répliques d'une comédie dont les noms des héros semblent empruntés à une pièce de Collin d'Harleville ou

(1) Le tailleur parisien à la mode était alors Staub.

de Picard : Charles Barmon, duc d'Erfort, Julie de Verfeuil, sa femme, Vincent, son oncle, Champagne, valet de Charles, etc. (1).

Balzac abandonnait vite ces rapides esquisses qu'il avait peine à continuer, car il y avait désaccord entre son génie et de telles tentatives, et il se remettait à la *Peau de chagrin*.

Dans sa lettre du 4 janvier 1831, il n'en parlait pas avec éloge et la définissait : « une véritable niaiserie en fait de littérature ». Si elle vaut quelque chose, c'est parce qu'il essaye « d'y transporter quelques situations de cette vie cruelle par laquelle les hommes de génie ont passé avant d'arriver à la célébrité ». Mais, par la suite, l'optimisme de Balzac reprend le dessus; il n'examine plus son sujet d'un esprit attristé et désabusé, mais il le voit à travers le prisme de son imagination enflammée : aussitôt il se teinte de mille nuances, grandit, s'étend. Bientôt Balzac ne rêve rien de moins que donner dans une vaste fresque, où la réalité se mêlerait au symbole, vibrante de couleur et de vie, une synthèse de son époque. « La *Peau de chagrin* devait formuler le siècle actuel, notre vie, notre égoïsme », écrira-t-il dans quelques mois à la marquise de Castries.

Peut-être ce grand dessein est-il né sous l'influence de *Faust*, dont les imaginations romantiques sont alors imprégnées. En 1828, Gérard de Nerval en a donné une adaptation qui efface

(1) Collection Lovenjoul.

la pâle transposition de Sainte-Aulaire, parue dès 1823 dans les *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* de Ladvocat, et la consciencieuse traduction de Stapfer. *Faust* commence à envahir le théâtre ; en 1828, il inspire deux drames joués aux Nouveautés et à la Porte-Saint-Martin; un autre en 1829, représenté à la Gaîté; et trois *Faust* en musique voient le jour en 1830-1831. Enfin Delacroix a exposé au Salon de 1827 son *Méphistophélès apparaissant à Faust*, et en 1828 son *Faust et Méphistophélès*. Balzac a lu le chef-d'œuvre de Goethe. N'y fait-il pas allusion dans *l'Elixir de longue vie* et dans les *Proscrits*?

Ce symbolisme, au surplus, ne doit pas nuire à ce qui est peinture de la société contemporaine et Balzac fait défiler toute une série de figures de son temps : H. Monnier exécutant une « charge », G. Planche, David d'Angers, Latouche, Delacroix; des savants, des médecins, Broussais, Récamier, Magendie sous les noms de Brisset, Caméristus, Maugredie. De chapitre en chapitre, un personnage circule, de dessin encore imprécis, mais qui s'impose déjà malgré le flou de sa silhouette : ardeur méridionale, ambition et audace sans frein, absence de scrupules, une expérience de vieux roué malgré sa jeunesse, un tempérament de joueur. De rares traits physiques : une verve aimable qui le rend séduisant, la voix gasconne. C'est Rastignac, qui apparaît pour la première fois dans la galerie des types balzaciens. Qu'est-il? Le nom, Balzac l'a souvent entendu prononcé par Mme d'Abrantès; quand celle-ci écrira ses

Mémoires, elle citera à différentes reprises « MM. de Rastignac » parmi les brillants habitués des salons du Directoire et du Consulat. Où Balzac en a-t-il observé le ou les modèles ? Très probablement parmi ses amis du boulevard ; il a sans doute emprunté un trait à Roqueplan, un autre à Étienne Arago, etc... (1) Mme Ancelot dépeint ainsi Étienne Arago : « C'était un homme d'esprit, d'agréables manières, qui possédait au suprême degré cette verve gasconne et cet entrain méridional qui mènent si loin sur le chemin de la fortune... » N'est-ce pas ainsi qu'apparaît le Rastignac de la *Peau de chagrin*?

Cette nouvelle orientation du roman oblige Balzac à des remaniements. Au début de janvier, il croyait toucher à l'achèvement, et le 17, il signait le traité conclu avec un nouvel éditeur, Charles Gosselin, 9, rue Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui rue Bonaparte). L'auteur devait, pour la première édition de la *Peau de chagrin*, fixée à sept cent cinquante exemplaires, toucher 1125 francs payables en trois mois. Le 29 janvier, il annonçait lui-même son œuvre dans une *Lettre sur Paris*. Dès février, une partie du manuscrit

(1) C'est seulement plus tard, quand Balzac donnera toute son ampleur au type de Rastignac, qu'il pourra songer à emprunter des traits à Thiers. Les Chapt de Rastignac, auxquels appartenaient « MM. de Rastignac » dont parle Mme d'Abrantès, étaient d'origine périgourdine ; cette famille comptait encore des représentants en 1830, notamment le marquis de Rastignac, ancien officier, pair de France, et son frère, le général de Rastignac, gentilhomme de la Chambre de Charles X.

est envoyée à la composition; mais Balzac s'aperçoit de tout ce qui manque encore à son roman pour réaliser ses vastes — trop vastes — conceptions. Alors il le reprend et, pendant des semaines et des semaines, s'acharne contre l'œuvre rebelle. Gosselin réclame de la copie; Balzac, pour s'isoler, va passer quelques jours à Saint-Cyr, chez les Carraud. Le 7 mars, il espère terminer dans la soirée la première partie, « celle qui lui donne le plus de soucis, et le reste ira tout seul ».

Et toujours pas d'argent! Pour s'en procurer, l'écrivain est obligé de conclure une bien mauvaise affaire. Le 15 mars, il cède aux libraires Boulland et Canel, moyennant quatre cents francs et une collection complète du *Moniteur*, la première édition — 1500 exemplaires — d'un nouvel ouvrage, la *Monographie de la vertu*. « M. de Balzac, lit-on dans le traité, demande un an pour livrer son manuscrit. » Rien encore n'est écrit, sauf peut-être quelques phrases d'où Balzac a tiré l'épigraphe de l'*Elixir de longue vie*.

Pour terminer enfin cette terrible *Peau de chagrin* il se décide à prendre, 26, rue Dauphine, la diligence à destination de Nemours et de la Bouleaunière. D'ailleurs, Mme de Berny, jalouse d'Olympe Pélissier, l'y réclame peut-être. Il s'y trouve dès le 23 mars; de temps en temps il envoie à Gosselin une liasse de feuillets de copie. Vers la fin d'avril il revient à Paris; c'est le moment où va paraître l'*Enquête sur la politique de deux ministères*. Mais le 6 mai il repart pour

la Bouleaunière, ayant toujours la *Peau de chagrin* « sur le dos ». Au moment où il va quitter la rue Cassini, arrive une lettre de Victor Ratier, ex-rédacteur en chef de la *Silhouette*, qui renferme une proposition séduisante...

Balzac a toujours aimé les confidents; cette nature expansive a besoin d'un auditeur bénévole en présence duquel il peut s'épancher, laisser en toute liberté vagabonder son esprit et galoper son imagination. Dans sa première jeunesse, ç'a été Lepoitevin de l'Égreville, Thomassy, un peu Philarète Chasles; maintenant le rôle est tenu par Victor Ratier, journaliste professionnel, critique dramatique dans plusieurs journaux, doué d'expérience, très au courant des questions de métier; moins brillant que les Roqueplan et les Sue, il est quand même assez répandu et familier des foyers de théâtres. Depuis le milieu de 1830, il habite rue Notre-Dame-des-Champs; quelques pas seulement le séparent du logis de Balzac. Les deux écrivains voisinent, et Balzac invite souvent Ratier à dîner. Le menu, que prépare Flore, la servante de Balzac, est invariable : un consommé, un bifteck, une salade et un verre d'eau. Balzac consulte Ratier sur le choix de ses sujets, sur la manière de les traiter, sur les dénouements à leur donner, lui soumet ses manuscrits, écoute les conseils de ce routier des rédactions. Les séances de travail se poursuivent souvent pendant une journée et une partie de la nuit, et pour se tenir l'esprit vif et éveillé, Balzac et son hôte absorbent force tasses de café.

Donc, Ratier, sachant que Balzac songe à écrire drames et comédies, lui offre sa collaboration. Balzac a des sujets plein la tête, mais, peu familier avec le théâtre, il ignore la façon de les traiter; en revanche, si Ratier connaît tous les artifices scéniques, indolent de nature, « un véritable Indien sur sa natte », remettant tout au lendemain et se contentant de bâiller sur ses projets, passant sa vie « à partir et n'arrivant jamais », il rechigne à inventer des scénarios. Qu'ils s'associent, et ils monteront une fabrique de pièces de théâtre...

De la Bouleaunière, Balzac envoie son acceptation. Enthousiaste, l'imagination en feu, il se voit déjà à la tête d'une « raison sociale », qui enfonce Scribe. Et que Ratier ne se montre pas paresseux, sinon il lui donne un rival : « un honnête jeune homme, pauvre et malheureux, ayant soif et faim. » Cet honnête jeune homme, c'est peut-être Jules Sandeau, qui habite alors avec sa maîtresse, la jeune Mme Dudevant, un petit logement au haut d'une maison du quai Saint-Michel...

Balzac reste environ trois semaines à la Bouleaunière. Le 24 mai, à cinq heures du matin, il débarque à Paris, et la *Peau de chagrin* n'est pas finie! En juin, quelle dispersion d'activité : ses ambitions politiques, puis les autres travaux qu'il mène de front avec son roman : les *Contes drolatiques*, l'*Auberge rouge* qu'il a promis à la *Revue de Paris*, et que Charles Rabou, le nouveau rédacteur en chef, lui réclame; enfin les obliga-

tions mondaines. Olympe Pélissier lui écrit en ce mois : « Bonjour, mon bon Balzac, venez déjeuner dimanche au château de Ville-d'Avray, à Ville-d'Avray, chez moi. Lautour, Véron, etc., y viennent. » Et il trouve le temps d'aller aux « mercredis » de Gérard. Un soir il y entend Paganini. « Quel conte fantastique! » confie-t-il à Berthoud.

A la fin de juillet, Balzac donne lecture de la *Peau de chagrin* à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier. En ce temps-là, c'était la consécration officielle d'un talent. Peut-être y eut-il une seconde lecture chez Sophie Gay. Après six mois d'un pénible labeur, Balzac savourait de nouvelles heures de triomphe. Après une période où souvent il s'était courbé sous le désespoir, il se sentait une fois de plus un grand favori du sort.

Dans les premiers jours d'août *La Peau de chagrin, roman philosophique*, par M. de Balzac, paraissait. Le romantisme était en période de recrudescence. Le livre plut par sa donnée fantastique, par le pittoresque coloré de son style, par les allures byroniennes de Raphaël de Valentin. Il ne manquait même pas la « scène de l'orgie », indispensable à toute fête romantique, et qui va rester pendant de longues années un thème inépuisable pour les littérateurs et les peintres.

Le roman fut enlevé rapidement chez les libraires. Dès le 7 août, impossible de le trouver dans les cabinets de lecture. « Mon excellent Seigneur, écrit ce jour-là Philipon à Balzac,

vous croirez facilement qu'on ne peut se procurer *la Peau de chagrin*. Grandville, pour la lire, a été obligé de tout quitter, car le libraire envoyait toutes les demi-heures pour demander s'il l'avait fini. » A Tours, les libraires ont peine à satisfaire aux demandes de leur clientèle (1).

En 1834, Sainte-Beuve, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, reprochera à Balzac son « coup de trompette du commencement, aux environs de la mise en vente de la *Peau de chagrin* ». De fait nombre de journaux parlèrent du roman.

La *Caricature* publia une notice, aux allures de réclame, très louangeuse puisqu'elle était de l'auteur lui-même.

« Vous entendez un grand bruit ; on entre, on sort, on se heurte, on crie, on hurle, on joue, on s'enivre, on est fou, on est fat, on est mort, on est crispé, on est tout balafré de coups, de baisers, de morsures de volupté, de feu et de fer. Voilà toute la *Peau de chagrin* », lisait-on dans l'*Artiste* du 7 août, qui, en septembre, donnera une lithographie de Gavarni inspirée par une scène du roman. Et cela était signé J. J., c'est-à-dire Jules Janin.

Le jeune Charles de Bernard, qui ne connaissait pas encore Balzac, écrivit un éloge du roman dans son journal de Besançon, la *Gazette de Franche-Comté*. Balzac crut que le *Correspon-*

(1) Lettre de M. de Margonne à Balzac, 10 août 1831 (Coll. Lovenjoul).

dant (1) avait inséré un compte-rendu et il écrivit aussitôt à Montalembert, alors jeune homme de vingt et un ans et tout nouveau pair de France : « L'un de mes amis m'a dit avoir lu un article sur la *Peau de chagrin*, dans le *Correspondant*. Je l'ai sur-le-champ attribué à l'influence de la bienveillante estime que vous m'avez accordée...

« Le but de profonde moralité caché dans mon livre échappe à beaucoup de critiques malveillants, qui ne voient que la forme, et j'avoue que je suis vivement touché lorsque quelque critique veut bien dégager mes intentions de leur sauvage enveloppe. Tous nos maîtres ont mis la moelle dans un os, à l'exemple de la nature.

« J'ose espérer que l'*Avenir* parlera d'un livre où le principe *Dieu* ressort si vivement de l'ensemble d'une composition sceptique en apparence... »

Montalembert, le 23 août, répondit à Balzac : « Je suis infiniment flatté de votre souvenir... Je vous avouerai avec la franchise de mon âge et de mon caractère que, ne connaissant votre ouvrage que d'après les journaux, j'avais été affligé de l'effet qu'il produit généralement, et que ma morale ascétique en avait été assez effarouchée pour que je me fusse presque félicité de

(1) Le *Correspondant* avait pour rédacteurs le comte de Carné, Cazalès, etc. ; Lamennais, Montalembert, Lacordaire, l'abbé Gerbet, l'avaient quitté pour l'*Avenir*, dont le premier numéro parut le 17 octobre 1830. Nous avons feuilleté les numéros d'août du *Correspondant* et nous n'avons pas découvert d'article sur la *Peau de chagrin*.

ce que je croyais être un oubli bien naturel. Vos explications d'aujourd'hui me rassurent.

« Vous attachez, je crois, un prix beaucoup trop grand à mon suffrage, et même à celui de l'*Avenir*, peu influent dans le monde littéraire. Mais, puisque vous le désirez, je vous le promets sincère et impartial. Nous examinerons votre ouvrage avec la religieuse conscience que nous mettons dans tout, et ce ne sera pas ma faute si le but moral en est trop profondément *caché* pour que des yeux catholiques le découvrent... »

La *Quotidienne*, journal légitimiste, accorda à la *Peau de chagrin* un très long article de trois colonnes qui occupait presque toute la quatrième page du journal. Il était signé : J. M., c'est-à-dire qu'il était de Jean-Toussaint Merle. Un personnage bien curieux du journalisme de ce temps-là que Merle, languedocien transplanté à Paris, gardant un souvenir de l'accent de Montpellier, auteur dramatique, vaudevilliste surtout — il avait écrit le *Ci-devant jeune homme* — directeur de la Porte-Saint-Martin pendant quatre ans, critique dramatique et littéraire, écrivain royaliste, enfin mari, complaisant d'ailleurs, de Mme Dorval, la grande actrice romantique. Il passait, quoiqu'il s'en défendît, pour être l'auteur du mot fameux du comte d'Artois à sa rentrée en France : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » Épicurien, friand de bonne chère, un peu bohême, mais doué d'une physionomie fine, narquoise et pétillante d'esprit, vêtu avec la correction d'un lord anglais, habit bleu à

boutons d'or, gilet jaune et pantalon gris perle, il gardait en ses manières quelque chose de l'ancien régime, dans les dernières années duquel il était né. Balzac l'avait rencontré à la *Mode* où il envoyait de petits articles anonymes, et le voyait souvent chez la princesse Bagration, où les deux écrivains émerveillaient l'assistance par leurs discussions politiques : Balzac affichait alors des opinions libérales, et Merle défendait la légitimité.

Ils s'asseyaient aussi, en compagnie d'Eugène Briffault et de Rossini, à la même table somptueuse, quand ils étaient invités par le riche banquier Aguado, marquis de Las Marimas, alors un des rois de Paris et de la finance cosmopolite. En ce temps-là, la rue de la Grange-Batelière, faisant un coude à angle droit, aboutissait au boulevard, là où débouche maintenant la rue Drouot. On apercevait à droite un magnifique hôtel, construit au XVIII[e] siècle pour le fermier général Daugny; par la suite, il avait abrité le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de la cour d'Autriche, puis, au début de la Révolution, le Ministère de la Guerre; enfin il avait été maison de danse et maison de jeu. Installé dans cette splendide demeure (1), Aguado, qui jouait au Mécène et venait d'acheter le *Messager des Chambres*, un journal du soir dont les rédacteurs en chef avait été Malitourne, puis Romieu, trai-

(1) Cet hôtel est aujourd'hui occupé par la mairie du 9[e] arrondissement.

tait fastueusement gens de lettres et journalistes : déjeuners, dîners, soupers, où chacun se laissait aller à sa verve, racontait ce qui lui passait par la tête, et où les « charges » alternaient avec les anecdotes gauloises. Peut-être certains souvenirs des festins de l'hôtel Aguado, transposés par Balzac, se retrouvent-ils dans « l'orgie » de la *Peau de chagrin*.

Dans son article, Merle faisait alterner le blâme et l'encens. « Dans ce livre, écrivait-il, je n'ai trouvé qu'un paradoxe désolant habillé d'une riche poésie, et de tous les prestiges d'une imagination parfaitement belle, où la morale est fouettée avec moquerie, où l'auteur se joue des croyances les mieux reçues et piétine à pied plat sur les convenances. » Mais l'encens l'emportait sur le blâme : « Gardez-vous de vous-même en lisant le livre de Balzac, car Balzac est entraînant, Balzac a sur sa palette les couleurs les plus suaves et les plus riants mensonges... Son livre est un petit miracle de l'art, une œuvre étincelante de rhétorique prestigieuse... »

Un article du *Temps*, signé Cs., qui en remplaçait un autre d'Amédé Pichot, d'abord accepté, puis jugé trop favorable, reprochait à l'auteur de décrire « une débauche de grisettes à la façon de Tacite contemplant les orgies de Caprée ». En revanche, Émile Deschamps, dans la *Revue des Deux Mondes*, décernait à Balzac un brevet d'originalité. « Ce n'est ni Rabelais, ni Voltaire, ni Hoffmann, c'est M. de Balzac. » L'article du *Messager des Chambres* fut le plus vibrant; l'au-

teur voyait dans la *Peau de 'chagrin* une expression de « notre civilisation d'aujourd'hui et d'hier, toute parée, toute folle d'ennui et de luxe, avec son dégoût, son désespoir, ses bons mots, ses velléités de science et de religion, ses créations qui avortent, ses vertus qui ne sont pas écloses, son éclat phosphorique, semblable à la lueur émanée des endroits infects... »

Balzac avait envoyé un exemplaire à Eugène Sue, qui lui répondit par cette curieuse lettre : « Mille tendresses et bonjour, mon ami, et merci de votre aimable souvenir... Je vous dirai qu'autant que je puis me le rappeler, mon idée était de faire Raphaël, résigné, content au lieu d'être désespéré de mourir, puisqu'il avait usé de tout. Ma raison était qu'un homme aussi fort, aussi puissant d'intelligence, devait savoir prendre le bon côté des choses, surtout des choses irrévocables et ne pas se débattre dans une fatalité qu'il devait avoir prévue, etc., etc...

« Maintenant que je réfléchis à cette pensée, elle me paraît assez bête, puisque pour la mettre en œuvre il faudrait refaire toute la fin de votre livre, qui est fort belle et complète comme elle est — et puis encore le châtiment qu'il s'inflige à lui-même par l'abus des jouissances deviendrait illusoire, et puis aussi, à mon avis, en fait d'œuvre d'art, le premier jet, tout défectueux qu'il nous paraisse, est toujours préférable à une soudure. Votre livre est jugé, placé, et placé haut. Une correction, fût-elle bonne, ne changera sa destinée ni en mieux, ni en pis. Laissez donc

votre dénouement tel quel; je viens de le relire encore une fois, il est logique avec l'idée même du livre. Ne changez rien... »

La Peau de chagrin devenait un grand succès de vente. Dès le milieu d'août l'ouvrage était épuisé. Balzac suggéra à Gosselin l'idée d'une seconde édition, suivie de plusieurs nouvelles déjà parues dans les revues ou inédites. Le 22 août, auteur et éditeur signaient le traité relatif aux *Romans et Contes philosophiques*, — tel était le titre donné au nouvel ouvrage : pour 1200 exemplaires, Gosselin devait verser 4000 francs en huit mois. Par le même traité, Balzac cédait au libraire l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas, roman philosophique*, à écrire entièrement, et les *Contes drolatiques*. Pour les *Contes drolatiques* il devait toucher 1250 francs pour les 1000 exemplaires de la première édition et ensuite 1 franc 50 par exemplaire. Six jours plus tard, le 28 août, autre traité avec Mame concernant la réimpression des deux volumes déjà parus de *Scènes de la vie privée*, et la publication de deux nouveaux volumes, tomes III et IV. Pour ces deux derniers volumes, l'auteur doit recevoir 2 francs 50 et pour les deux autres 2 francs par exemplaire, soit en tout 3750 francs.

Les droits perçus par l'écrivain augmentaient, et il commençait à imposer ses conditions aux libraires. Fait nouveau important dans l'existence de Balzac qui, jusque-là, n'avait jamais gagné de quoi suffire à ses dépenses, et avait dû, pour

subsister, grossir ses lourdes dettes de menus emprunts à divers.

Estima-t-il qu'il pourrait se montrer encore plus exigeant s'il possédait une installation domestique aussi brillante que celle d'Eugène Sue, de Jules Janin, ou de Lautour-Mézeray? « Dans un grenier, disait-il naguère à sa sœur Laure, on ne me donnera rien de mes œuvres. » Et puis, il enviait l'élégance et le luxe de ses camarades du Boulevard. On ne les voyait qu'en coupé, tout au moins en tilbury. Émile de Girardin possédait deux chevaux; Véron, à la *Revue de Paris*, également deux chevaux qui lui servaient pour visiter le matin les gens de lettres, « comme les agents de change visitent les banquiers ». Sue, qui se désolait de porter un nom aussi roturier, ne parlait que d'attelages. Masson de Puitneuf, caissier du *Figaro*, et Boutmy, le collaborateur et le factotum d'Émile de Girardin, ne venaient à leur bureau qu'en tilbury. Quant aux demeures de ces fashionables, elles étaient à la hauteur de leurs équipages et de leurs raffinements vestimentaires. Lautour-Mézeray recevait ses visiteurs dans son riche cabinet à l'orientale, étendu sur un divan, enveloppé dans une robe de chambre éclatante et fumant un chibouk. Sue vivait dans un appartement fastueux, rue de la Ferme-des-Mathurins, luxueusement garni de meubles Renaissance et Louis XV, de bibelots exotiques. Jules Janin, lui aussi, possédait un tilbury, qu'il conduisait fort mal d'ailleurs, à cause de sa myopie. Il venait de s'installer en compa-

gnie de sa belle maîtresse, la marquise de la Carte, fille du sculpteur Bosio, 8, rue de Tournon, dans un splendide appartement tout brillant de dorures; cet appartement se trouvait dans l'hôtel construit au début du XVIII[e] siècle pour Chartraire de Saint-Aignan, marquis de Ragny, conseiller au Parlement de Dijon; on y voyait, détail extraordinaire pour l'époque, une baignoire de marbre, et le loyer, prétendait-on, s'élevait au chiffre fabuleux de 8000 francs.

Au surplus, Balzac portait, inné en lui, le goût du luxe. Dès août, il se lance dans des dépenses somptuaires et commande chez son tailleur, Buisson, de ces robes de chambre blanches qui deviendront fameuses, presque légendaires : le 29 août, une robe de chambre de basin blanc; le 15 septembre, une autre robe blanche; chacune, à la vérité, ne coûte que 35 francs. En même temps, trouvant son appartement de la rue Cassini trop exigu, il en prend un autre, dans la même maison, toujours au deuxième étage, ou fait agrandir celui qu'il occupe déjà par l'adjonction de nouvelles pièces. Pour l'ancien, il payait 400 francs de loyer annuel; pour le nouveau, qui comporte cinq pièces, deux chambres de domestiques, une remise et une écurie situées dans le bâtiment de la loge du portier, il payera 750 francs. Le 20 septembre, il signe le bail. Le lendemain il adjoint un domestique à sa servante Flore et aussitôt fait exécuter chez Buisson une livrée pour ce serviteur : une redingote bleue, un gilet américain

vert avec manches rouges, un pantalon *idem*, deux pantalons de coutil à mille raies, deux vestes, le tout du prix de 225 francs. Enfin, il achète à son ami Auguste Sanegon un tilbury pour la somme de 1100 francs, et se procure un cheval. Désormais, il se sent l'égal de Véron, de Roqueplan et de Sue.

Vers la fin de septembre, les *Romans et Contes philosophiques* paraissent : ils comprennent la *Peau de chagrin* et douze contes. Tous, sauf *El Verdugo* et *Étude de femme* — publiés d'ailleurs dans la *Mode* dès le début de 1830 — *le Réquisitionnaire*, et, dans une certaine mesure, *les Deux rêves*, révélaient les diverses influences confusément subies par Balzac en ces derniers mois : romantisme en général, et en particulier, *Faust* de Gœthe, Byron, Hoffmann, Lamennais et le groupe de *l'Avenir*, littérature moyen-âgeuse du temps.

L'ouvrage était précédé d'une préface de Philarète Chasles, signée seulement P... Chasles, dans cette introduction écrite sous l'inspiration directe de Balzac, révélait ce que le romancier avait voulu réaliser. Les *Romans et Contes philosophiques*, et plus spécialement la *Peau de chagrin*, étaient en quelque sorte le premier panneau d'une série de fresques où l'auteur se proposait de peindre la société et la civilisation contemporaines considérées comme décadentes et agonisantes par l'excès de la pensée et des égoïsmes individuels, de traduire ce magnifique et pittoresque spectacle « d'une société rendant le der-

nier soupir dans des rideaux de pourpre, d'argent et de soie ». Il dirait « le désordre et le ravage portés par l'intelligence dans l'homme considéré comme individu et comme être social », les « éclatants dehors dont cette société valétudinaire s'enorgueillit », « le jeu cupide des ressorts sociaux cachés sous de si beaux dehors », la « criminalité secrète », le « marasme et l'ennui de son époque ». Tout cela, illuminé de « lueurs phosphoriques », prendrait un aspect de « féerie » et de « magie ».

« On le (Balzac) verra changer les couleurs de sa palette et, de nuance en nuance, d'existence en existence, de mode en mode, parcourir tous les degrés de l'échelle sociale et montrer tour à tour le paysan, le mendiant, le pâtre, le bourgeois, le ministre, attaqués de la même maladie destructive. Il ne reculera pas même devant le roi et le prêtre, ces deux derniers échelons de notre hiérarchie croulante; le roi, que notre progrès de civilisation a tellement ébranlé sur son trône qu'il n'a plus de confiance à sa couronne; le prêtre dont la pensée renferme le dernier, le plus large développement de l'intelligence humaine et qui n'est plus qu'un spectre lorsqu'il cesse d'avoir foi en lui...

« Dans l'*Histoire de la succession du marquis de Carabas*, dernière œuvre qui complétera la donnée de ce recueil, il montre la société politique en proie à la même impuissance, au même néant qui dévorent Raphaël dans la *Peau de chagrin.* »

C'était la pensée même de Balzac que Chasles

traduisait. A Gérard, en lui envoyant la *Peau de chagrin*, Balzac disait : « Le système général de mon œuvre commence à se démasquer. » Et à Montalembert, il écrivait (août 1831) en employant à peu près les mêmes termes que Chasles : « La *Peau de chagrin* est la formule de la vie humaine, abstraction faite des individualités, et, comme le disait M. Ballanche, tout y est mythe et figure. Elle est donc le point de départ de mon ouvrage. Après viendront se grouper de nuance en nuance, les individualités, les existences particulières, depuis la plus humble jusqu'à celle du roi, jusqu'à celle du prêtre, derniers termes de notre société. Dans ces tableaux je suivrais les effets de la *Pensée* dans la *Vie*. Puis, un autre ouvrage intitulé : *Histoire de la succession du marquis de Carabas*, formulera la *vie des nations*, les phases de leurs gouvernements, et, sous une forme meilleure, démontrera que les politiques tournent dans le même cercle et sont évidemment stationnaires, que le repos est dans le gouvernement *fort* et hiérarchique. »

Une *Comédie humaine* ultra-romantique, fille de Byron et de Gœthe, où tout serait symbole et mythe, voilà ce dont rêvait Balzac en 1831. Si, longtemps, il était resté réfractaire au romantisme, la victoire de celui-ci, pour s'être fait attendre, n'était que plus éclatante. En cet été de 1831, Balzac semble pris d'un vertige romantique qui à la fois trouble et exalte sa puissance créatrice. Qu'eût été son œuvre si les influences qui flottaient éparses et confuses dans l'atmos-

phère littéraire du temps l'eussent emporté? Mais bientôt Balzac va se rendre maître de cette fièvre qui s'est insinuée dans ses veines, maîtriser, discipliner ces flammes qui embrasent son cerveau. Au reste, d'autres influences, celle de la science et des savants, celle aussi des grands classiques, vont se manifester, et de ce ténébreux chaos d'apocalypse se dégagera l'originale et grandiose conception de la *Comédie humaine*, telle qu'il l'a exécutée, chef-d'œuvre en même temps de réalisme et d'imagination.

CHAPITRE V

AMBITIONS POLITIQUES

Paris n'est maintenant qu'une sentine impure...
Un taudis regorgeant de faquins sans courage,
D'effrontés coureurs de salons
Qui vont de porte en porte et d'étage en étage
Gueusant quelque bout de galon...

Ainsi Auguste Barbier dépeint, avec quelque exagération, l'avidité effrénée des « héros du boulevard de Gand » au lendemain des « Trois Glorieuses ». Que d'exemples de « jeunes gens intelligents, hardis, décidés, habiles chiens de chasse, ardents oiseaux de proie », arrivant en quelques jours à des postes enviés ! Thiers nommé successivement conseiller d'État, secrétaire général aux finances, sous-secrétaire d'État; Nestor Roqueplan décoré; Victor Bohain, préfet de la Charente, Auguste Romieu, sous-préfet de Quimperlé. La Révolution de juillet déchaînait les « arrivismes ». Aux yeux de tous ceux qui, jusque-là, avaient dû contenir leur appétit de places et d'honneurs elle ouvrait des horizons illimités. Elle montrait surtout la politique comme une carrière

brillante, ouverte à tous, capable d'assurer tous les avantages et de satisfaire les plus vastes ambitions.

Une intense fièvre politique s'empare de la jeunesse. Dès septembre 1830, elle gagne Balzac. Ce mois-là, il commence ses *Lettres sur Paris* au *Voleur* où il traite surtout de politique. Tout en attaquant le gouvernement de Juillet et ses ministres, en les accusant d'irrésolution et de pusillanimité, l'auteur révèle ses secrets désirs : jouer un rôle au parlement et ainsi contribuer à renouveler un personnel qu'il estime vieilli. Avec quelle ardeur, il blâme le ministère d'avoir conservé l'ancienne Chambre et de s'être borné à réclamer des invalidations, avec quelle âpreté il dénonce les « ambitions quadragénaires » et la « gérontocratie » ! Place aux jeunes ! tel est son cri de guerre. « La prépondérance des jeunes gens est une des nécessités de l'époque... Nous devons rejeter les restes de l'Empire et de la Restauration, comme nous avons chassé la branche aînée. » (*Lettre sur Paris*, 26 septembre 1830.)

Quelles sont alors les conceptions politiques de Balzac? Elles apparaissent quelque peu confuses et contradictoires. Au vieux fond de libéralisme bourgeois hérité de sa famille, est venue s'ajouter l'influence de Thomassy et de ses conceptions : utilité d'une aristocratie, d'une monarchie que légitime une longue tradition, un rôle bienfaisant à travers les siècles et qu'appuie le consentement de la partie éclairée du pays. Balzac, entre ces deux tendances, hésite. Sa

doctrine est vacillante, sans directives fermes.

A aucun moment il ne témoigne de sympathie envers les « gens de la légitimité », la monarchie de Charles X, qu'il compare à « une femme de mauvaise vie, corrompue et corruptrice », et il prodigue les sarcasmes aux « carlistes ». « Ce sont des niais, martyrs de leurs opinions... L'imbécillité constatée du dauphin, la vieillesse superstitieuse de Charles X, l'état maladif dans lequel se trouve la duchesse d'Angoulême, ont peut-être porté des coups mortels aux plus sincères partisans de la branche aînée. » Il dénonce les intrigues des carlistes, s'étonne de la liberté qu'on leur laisse et de leur maintien dans les administrations, se moque de leurs complots qu'il ridiculise (1).

Tantôt il semble incliner vers un libéralisme avancé, célèbre avec enthousiasme les « vainqueurs de Juillet » et évoque « le type incorruptible des soldats républicains de 1794 ». Il affiche des opinions d'un radicalisme anti-chrétien : « La charité chrétienne répare fort peu et ne prévient rien du tout. Mais attaquez l'oisiveté riche et immorale : voilà la vraie cause de ces plaies sociales (2)... » L'aristocratie n'est pas épargnée : « S'il y a dans le monde un être plus exigeant qu'une fille d'Opéra, c'est l'aristocratie ; accueillie, elle envahit ; repoussée, elle est perfidement hos-

(1) *Lettres sur Paris* ; *la Caricature* : *Un Complot carliste*, 5 mai 1831.

(2) *Feuilleton des journaux politiques.*

tile. » Et Balzac défend la liberté de la presse : « Suspendre la liberté de la presse, n'est-ce pas suspendre la liberté individuelle? Ainsi, dans quelques jours, peut-être, la partie aristocratique serait à la veille de reconquérir, en France, tous ses avantages (1). »

Dans le courant de mars 1831, Balzac soutint ces opinions en présence de M. de Berny, qui s'indigna, et la discussion prit un tour véhément. Quelques jours plus tard, M. de Berny adressait à Balzac cette lettre, où se traduit toute son hostilité : « Monsieur, vous avez arraché jeudi dernier à ma brutale franchise des expressions dures en tête-à-tête et impolies devant des tiers. Je désavoue l'impolitesse et vous fais même des excuses.

« Habile, ainsi que vous m'avez fait l'honneur de me le dire, à deviner les autres et à ne pas vous laisser deviner, vous avez pu vous apercevoir qu'il y a longtemps que l'amour de la paix intérieure m'a souvent imposé de la contrainte avec vous. Vous m'avez mal deviné si vous pouvez croire que je veuille imposer mon opinion. Mais ce que j'ai l'honneur de vous dire très poliment aujourd'hui, c'est qu'un homme de soixante ans et plus, qui a vu les excès des démagogues, qui en a été victime, ainsi que tous les siens, sans que cela ait diminué son amour pour le pays et la liberté, ne pouvait, de sang-froid, entendre préconiser certaines doctrines, surtout en présence de ses enfants.

(1) *Lettres sur Paris*, 8 et 29 mars 1831.

« Soyons, Monsieur, modérés et restons chacun en notre maison ; nous éviterons des rencontres qui n'auraient rien d'agréable l'un pour l'autre... »

Tantôt, au contraire, Balzac penche vers les théories de Thomassy. Il demande « une chambre des pairs extraordinairement puissante qui représente la propriété, etc., avec toutes les garanties possibles d'hérédité et des privilèges dont la nature doit être discutée... Si les gens riches, les fortunes héréditaires de la chambre haute, corrompus par leurs mœurs, engendrent des abus, ils sont inséparables de l'existence de toute société; il faut les accepter avec les avantages qu'ils donnent. »

En somme, voici à peu près la « doctrine » moyenne de Balzac en 1830-1831, à égale distance des « exagérés du libéralisme » et des « gens de la légitimité » : une monarchie constitutionnelle héréditaire; deux chambres, une chambre des pairs et une chambre élective représentant « tous les intérêts de la masse intermédiaire, qui sépare les hautes positions sociales du peuple »; la plus grande liberté à cette classe moyenne et aisée « où est la puissance véritable des États » et qui « ne peut jamais être licencieuse ». On doit s'efforcer d'aider, d'éclairer la classe pauvre, de donner les moyens aux capacités qui s'y trouvent de se produire, mais, pour « assurer la tranquillité des hautes classes », on doit contenir cette classe pauvre et la laisser « sous le joug le plus puissant ». Le génie gou-

vernemental consiste à opérer « une fusion des hommes et des choses, et voilà ce qui a fait de Napoléon et de Louis XVIII deux hommes de talent ».

Ajoutons qu'au point de vue extérieur, Balzac est du parti « du mouvement » et professe un nationalisme guerrier. Il rêve de voir les armées françaises déclarant la guerre aux rois, marchant à la conquête de l'Europe et y être « les apôtres du nouvel Évangile politique qui doit changer les destinées du monde ». La France, « missionnaire de gloire et de liberté », doit se charger « d'émanciper les peuples », secourir la Belgique et la Pologne, délivrer l'Italie, « briser les honteux traités de 1815 pour établir partout des monarchies représentatives » (*Lettres sur Paris*).

Telles sont les idées qui forment la substance de l'*Enquête sur la politique de deux ministères*. Le 13 mars 1831, le ministère Casimir Périer arrivait au pouvoir; dès ce moment, il était question de dissoudre la Chambre héritée de la Restauration et de procéder à de nouvelles élections. Balzac méditait de poser sa candidature. Était-ce une candidature vraiment sérieuse? Balzac, à ce moment-là, ne manquait pas de faire sonner bien haut que, d'après la nouvelle loi électorale votée sous le ministère Laffitte, il était « électeur et éligible ». Était-ce la vérité? La nouvelle loi avait bien diminué le cens d'éligibilité et le cens électoral, mais le premier restait cependant fixé à 500 francs et le second à 200 francs; celui-ci était abaissé à 100 francs

pour les officiers en retraite et les membres de l'Institut. Or, en 1831, Balzac ne payait nullement des impôts atteignant de tels chiffres. En 1832, il n'était imposé, au titre de la cote mobilière, que pour 31 fr. 55, somme que, d'ailleurs, il n'arrivait à verser que par petits acomptes (1). Désirait-il seulement que l'on parlât de lui, organiser une « réclame » dont ses livres eussent profité? A moins qu'un projet, — dont nous parlerons plus loin, — élaboré en grand secret entre lui, sa mère et sa sœur Laure, ne lui eût permis, à bref délai, de remplir les conditions imposées de cens...

Quoi qu'il en soit, l'*Enquête* devait être comme sa profession de foi. Bien qu'en pleine fièvre créatrice de la *Peau de chagrin*, il écrivit en hâte cet opuscule d'une cinquantaine de pages qui paraissait chez Levavasseur vers la fin d'avril. La brochure fit grande sensation dans le monde des journalistes. *Le Voleur* l'annonce et révèle que les *Lettres sur Paris* sont dues à la plume de Balzac. « Cette production qui intéressera tous nos lecteurs, ajoute la note, et dans laquelle l'auteur juge, avec un haut talent, la conduite du Gouvernement, a déjà fait la plus grande sensation. Nous aurons l'occasion de parler de cet ouvrage dont le succès doit ouvrir à notre collaborateur l'entrée de plus d'un collège électoral, car il révèle tout un avenir politique. » « M. de Balzac marche sur les brisées de M. de

(1) Collection Lovenjoul.

Chateaubriand, note d'autre part Arsène Houssaye dans ses *Confessions*; il publie une brochure intitulée : *Enquête sur la politique de deux ministères*. Voilà qui déconcerte tous les lecteurs de M. de Balzac; s'il fait un pas de plus vers ces questions stériles, la politique le dévorera. Et quelle politique? M. de Balzac ne dira son secret que le jour où il sera ministre. On lui a demandé le jour. Il a répondu : « Le jour où la France se souviendra de Richelieu. »

Mais où Balzac se présenterait-il comme candidat? Déjà il avait tâté le terrain. Au temps de son imprimerie, un jeune typographe avait travaillé dans ses ateliers; c'était un ancien boursier du collège de Douai, lauréat en 1822 de la Société d'Émulation de Cambrai; il se nommait Samuel-Henry Berthoud, fils d'un imprimeur de Cambrai. Son apprentissage parisien terminé, Berthoud repartait pour Cambrai, et, tout en étant chargé de la partie littéraire du *Journal de l'Arrondissement de Cambrai*, prenait la direction de l'imprimerie paternelle; en 1828, il fondait la *Gazette de Cambrai*. Ce jeune homme de vingt-sept ans, à la barbe romantique bien taillée, s'ennuyait dans sa ville natale; de son séjour à Paris, il avait gardé la nostalgie de la capitale, de ses théâtres et de ses plaisirs; il rêvait de devenir homme de lettres et de vivre dans l'atmosphère du Boulevard. Resté en rapport avec Balzac, il lui envoya quelques articles que son ami fit insérer dans la *Silhouette*. Il souhaitait collaborer à d'autres journaux, se faire recom-

mander chez les libraires, débuter sous les auspices de Balzac que sans doute il harcelait. Dès ses premières velléités politiques, Balzac, de son côté, songea à tirer parti de Berthoud. Pourquoi ne pas se présenter à Cambrai, où il aurait l'appui d'un journal local? Et dès mars, il se dépêche d'expédier à Berthoud, à titre de propagande, des exemplaires de ses œuvres. Berthoud se charge de les faire connaître, ainsi que l'auteur, et le 19 mars il annonce dans son journal : « Dans sa séance de jeudi dernier, la Société d'Émulation a reçu et fait déposer dans ses archives les *Scènes de la vie privée* et la *Physiologie du mariage*, que M. de Balzac, l'un des plus célèbres écrivains de notre époque, lui a fait offrir par l'entremise de M. le Secrétaire perpétuel. La lecture d'un fragment des *Scènes de la vie privée* (l'*Usurier*) a produit la plus vive sensation.

« M. de Balzac n'est point seulement un écrivain célèbre, il est plus encore peut-être un publiciste profond. Il ne faut citer à l'appui de cette assertion que les *Lettres sur Paris* publiées dans le *Voleur* et dans lesquelles on remarque un jugement si sûr, une précision si lucide...

« En outre, M. de Balzac s'occupe d'une publication de politique populaire qui doit contribuer puissamment à répandre, parmi les classes pauvres, l'instruction et mieux encore : les idées saines. »

En même temps, si Cambrai lui manque, Balzac frappe à d'autres portes. Le 20 avril, la session parlementaire est close et une dissolution

devient imminente. Aussitôt Balzac d'écrire au général de Pommereul pour lui faire part de son désir de se porter candidat à Fougères et lui demander de le patronner; il annonce l'envoi de quarante exemplaires de l'*Enquête* que le général voudra bien distribuer. La réponse du général de Pommereul est peu encourageante : dans sa brochure, Balzac se rallie au parti du « mouvement », et cela n'est guère dans l'esprit du pays. « La très grande majorité des libéraux repousse la guerre, précisément parce que l'autre parti la veut, espère en elle. Ils se cramponnent à la Charte, à la légalité, au ministère qui manœuvre pour l'éviter. Il faut considérer que nos départements sont dans une situation particulièrement dangereuse; le clergé et les carlistes sont audacieux; ils correspondent et s'agitent beaucoup. Des réunions ont lieu sur plusieurs points. Il est certain qu'au moment d'une déclaration de guerre, il y aurait de leur part un effort simultané qui produirait peut-être une explosion générale dans l'Ouest,... tandis qu'au contraire, le jour où la paix ne sera plus douteuse, toute leur énergie tombera avec leurs espérances, le parti s'affaissera comme une omelette soufflée, et alors le gouvernement pourra tout ce qu'il voudra. » D'ailleurs, à Fougères, on ne veut que des gens du pays; « l'élection de M. de la Riboisière est tellement assurée qu'il n'a pas cru nécessaire de passer à Fougères pour y travailler la matière électorale... Il sera élu à une immense majorité... »

Des démarches, pour l'Indre-et-Loire, sont

encore faites par Balzac, auprès d'un autre de ses amis, Me Faucheux, avocat à Tours. Dès le 1er mai, Faucheux répond, et sa lettre est singulièrement réfrigérante : « Votre brochure vous fera connaître, mais elle a le tort de ne pas conclure, et dans le temps où nous sommes il faut se dessiner franchement sous la bannière d'un parti. Après vous avoir lu, je crains qu'on ne se demande encore à quelle fraction de la Chambre dernière vous eussiez appartenu, si vous eussiez été député...

« Vous voulez vous porter à Tours, non dans l'espoir d'y être élu, mais d'y être candidat. Mais encore faudrait-il qu'il y eût une candidature à prendre, et c'est précisément ce qui manque. César Bacot, député sortant, sera réélu par l'unanimité des constitutionnels de toutes les nuances... Il n'y a au collège de candidats que parmi les opinions rivales les plus opposées, or vous ne voulez pas être le candidat des carlistes. Je pense que vous ne voudriez pas non plus d'une candidature factice... »

Seul Berthoud montre de l'enthousiasme. Il convie Balzac à venir à Cambrai afin de prendre contact avec ses compatriotes. Balzac a décliné l'invitation, se disant malade, en réalité réfugié à la Bouleaunière pour se donner tout entier à la *Peau de chagrin*. « Hâtez-vous donc d'abord de vous guérir, lui écrit alors Berthoud, puis de venir à Cambrai. Nous ferons aller, comme vous dites, la grosse caisse, et la Société d'Émulation servira d'instrument... »

D'ailleurs Balzac chauffe son dévouement, se déclare son « tout dévoué frère et ami », l'encourage, le conseille, promet de recommander à la *Revue de Paris* sa nouvelle : *le Prestige*. Le 24 mai, à son retour de la Bouleaunière, son premier soin est de voir Berthoud, de passage à Paris. La dissolution de la Chambre est prononcée le 31 mai, les élections auront lieu le 5 juillet. Balzac, dans le courant de juin, annonce à Berthoud qu'il se décide à se présenter à Cambrai et qu'il compte sur lui.

En dépit de tous ces préparatifs, Balzac ne fut pas candidat. Berthoud, regrettant son abstention, l'attribuait à son « insouciance d'artiste ». N'était-ce pas plutôt parce que Balzac ne remplissait pas les conditions de « cens d'éligibilité » ? L'événement, préparé en grand mystère, sur lequel il comptait pour résoudre la difficulté, tardait sans doute à se produire... Berthoud et la *Gazette de Cambrai* soutinrent la candidature de M. Amédée Lallier-Frémicourt, négociant, qui fut élu à Cambrai-Ville par 136 voix (1).

(1) Archives nationales, Élections, 1815-1856, F^{1c} Nord 6.

CHAPITRE VI

INTRIGUES SENTIMENTALES

Depuis l'automne de 1829, les relations entre Balzac et Mme d'Abrantès s'étaient, semble-t-il, refroidies. Dans les mois qui précèdent la publication de la *Peau de chagrin*, elles paraissent surtout d'ordre professionnel.

La situation pécuniaire de Mme d'Abrantès, dépensière et désordonnée, s'était beaucoup aggravée. Aussi, afin d'accroître des ressources qui fondaient entre ses mains comme neige au soleil, s'était-elle décidée à tâter du métier d'écrivain. Depuis longtemps, elle avait l'habitude, chaque soir, avant de se coucher, de griffonner des notes sur ce qu'elle avait vu, fait ou entendu pendant la journée. Ainsi elle avait accumulé quantité de documents auxquels elle avait ajouté lettres ou coupures de journaux. Balzac, sans aucun doute, avait eu connaissance de ces « dossiers » dont la lecture l'avait passionné. Là, revivaient le Consulat, l'Empire avec leurs généraux dont certains traits réapparaîtront plus tard en des personnages

créés par lui : le général d'Aigremont, le général de Montriveau, le général de Montcornet, surtout peut-être le Directoire avec ses « incroyables », prédécesseurs des dandys, les Orsay, les Périgord, les La Feuillade, les Montbreton, les Montaigu, les L'Aigle, le vieux duc de Lauraguais et Montrond, société à la fois aristocratique et mêlée, d'une grande liberté de mœurs, affectant le cynisme du langage. Que de souvenirs du Directoire — sur lequel Sophie Gay et Mme Hamelin lui fournissaient aussi nombre d'anecdotes — passeront des notes de Mme d'Abrantès dans l'œuvre de Balzac! Marsay, Maxime de Trailles, ne sont-ils pas des « roués » du Directoire transportés dans le cadre de la Restauration ou de la Monarchie de Juillet?

Balzac conseilla à la duchesse de rédiger ses Mémoires d'après ces dossiers. Sans doute — pour les premiers chapitres tout au moins — il aida, plume en main, son amie; en tous cas il lui prodigua les conseils. Les premiers volumes des *Mémoires* composés, ainsi qu'un roman, *l'Amirante de Castille*, il s'occupa de trouver un éditeur. Mame, à ce moment-là, se montrait fort bien disposé pour Balzac; ce fut à lui qu'il songea tout d'abord, mais l'affaire n'ayant pas abouti, il se rabattit sur Ladvocat, le libraire du Palais-Royal. Annoncés par Balzac lui-même dans sa *Lettre sur Paris* du 18 janvier, les deux premiers tomes des *Mémoires* de la duchesse paraissaient en juin 1831; les deux autres devaient suivre en octobre. Douée de facilité, et dans tout le feu de

son nouveau métier, la duchesse entreprit incontinent d'écrire un article sur *Catherine II* et chargea Balzac de le faire accepter d'avance à la *Revue de Paris*, que dirigeait maintenant Charles Rabou, un jeune écrivain de vingt-sept ans. Rabou accepta d'enthousiasme, les yeux fermés. En juillet, Mme d'Abrantès lut son article à Balzac. Durant tout un mois, elle se montre d'ailleurs fort empressée auprès du romancier; tantôt Balzac, prisonnier de ses travaux, décline ses invitations, tantôt accepte et la remercie de ses « bonnes gracieusetés » en lui envoyant « mille douceurs et tendresses ». Aussitôt le manuscrit de *Catherine II* remis, Rabou le fait composer; mais il ne paraît pas tout de suite. Nerveuse, la duchesse s'impatiente. Probablement dans le courant d'août, elle écrit à Balzac une de ces lettres orageuses, désordonnées, décousues, dont elle est coutumière : « Est-ce donc l'usage de la *Revue de Paris* de ne pas envoyer le numéro de l'article? Ou bien *Catherine* est-elle toujours à Pétersbourg?...

« Vous êtes piqué de ma défense, proclamée par moi, que vous n'avez pas travaillé à ces *Mémoires*. Comment vouliez-vous que je fisse? J'ai dû agir ainsi. Le succès de cet ouvrage a été grand. Juste ou non, c'est un fait... Voulez-vous que je me laisse ôter le peu de mérite qu'il peut y avoir dans cette pauvre œuvre? Vous me répondez, l'autre jour, un mot amer à une plainte franche d'amitié! Vous me dites une parole aigrie d'une femme qui m'injuria sans savoir si je ne

pourrais pas rendre œil pour œil, dent pour dent. Cela m'a affligée. Et puis, vos manières aigres-douces... Mon cher enfant, je suis pour vous une vraie sœur. Croyez-moi, ne prenez pas ce chemin. Il est mauvais. Je m'occupe de vous *sérieusement*. Je veux vous assurer un sort qui sera heureux si je réussis, ce que j'espère, et voilà que vous me répondez par de mauvais procédés... »

Une lettre ou une visite de Balzac calma Mme d'Abrantès : *Catherine II* allait paraître dans la *Revue de Paris*. Tout était à merveille, la duchesse était enchantée. Et peut-être fut-ce la reconnaissance qui, un beau soir d'août, la jeta de nouveau dans les bras de Balzac.

Celui-ci, appelé par une lettre de la duchesse, avait passé la soirée dans son petit pavillon de la Grande-Rue de Montreuil, à Versailles. « Élevé jadis pour servir d'asile aux passagères amours de quelque grand seigneur, ce pavillon avait de très vastes dépendances, et les jardins s'étendaient également à droite et à gauche pour l'éloigner par une même longueur de murs, soit des premières maisons de Montreuil, soit des chaumières construites aux environs de la barrière. Ainsi, sans être trop isolés, les maîtres de cette propriété jouissaient, à deux pas d'une ville, de tous les plaisirs de la solitude. Par une étrange contradiction, la façade et la porte d'entrée de la maison donnaient immédiatement sur la rue ; mais peut-être autrefois le chemin était-il peu fréquenté. Cette hypothèse paraît vraisemblable

si l'on vient à songer qu'il aboutit au délicieux pavillon construit par Louis XV pour Mlle de Romans (1)... »

C'était une belle et chaude soirée d'été. La duchesse était mélancolique ; elle songeait à sa vie passée, aux jours enfuis, à toutes les splendeurs évanouies de son existence. Balzac se tenait auprès d'elle, accoudé à la fenêtre... Une atmosphère de rêverie et de sentimentalité les enveloppait. Peut-être ce soir-là avaient-ils commencé à relire ensemble quelque épreuve des *Mémoires* ou de *Catherine II*, mais ils ne lurent pas plus avant... Il était tard quand Balzac quitta la duchesse. A pied, il se dirigea vers la grille de Versailles ; alors cette partie de la ville n'était guère construite, rien que des jardins et des vergers. Tout était silencieux et désert. Enfin, dans les ténèbres de l'avenue de Paris, il voit poindre au loin deux lueurs : ce sont les lanternes d'un « coucou ». Il hèle le cocher, qui consent à le conduire à Sèvres, mais refuse de le mener plus loin. Et Balzac repart à pied dans la direction d'Auteuil ; derechef il entend le roulement d'un autre « coucou », qui le jette sur la place Louis XV d'où il s'en retourne à pied rue Cassini. Le surlendemain lettre éplorée de la duchesse ; il y « règne une mélancolie échappée d'une âme qui n'aurait pas connu le bonheur », un désespoir tout romantique. On prie le desti-

(1) *Les deux rencontres* (*La Femme de trente ans*), première version, *Revue de Paris*, janvier 1831.

nataire de revenir le plus tôt qu'il pourra. Aussitôt Balzac de répondre par une lettre un peu embrouillée où il parle de « trésor de tendresse », évoque « cette soirée qu'il garde en son cœur comme un cher souvenir ». « J'irai vous voir lundi, et je viendrai de bonne heure ; mais il faut encore que ma sœur ne le sache pas, et je ne puis vous dire la raison que de vive voix ; il y aurait des explications si longues que vingt pages ne suffiraient pas... »

En somme Balzac paraît assez embarrassé de sa bonne fortune ; il craint un retour de jalousie de Mme de Berny, et surtout une nouvelle liaison avec la duchesse est gênante pour mener à bien certain projet dont s'occupe alors Mme Surville...

Au temps où les Balzac habitaient Villeparisis, la famille entretenait des relations d'amitié avec M. Mallet de Trumilly. Or, M. de Trumilly avait un cousin, M. Antoine-Élisabeth, baron Mallet de Trumilly, que connaissaient également les Balzac. Fils d'un conseiller au Parlement de Paris, président à la Chambre des Comptes, ce dernier avait embrassé la carrière des armes et se trouvait lieutenant en second dans l'artillerie au début de la Révolution. D'après une tradition de famille, servant dans le même régiment que Bonaparte, il aurait interpellé un peu vivement son camarade qui entrait toujours dans les salles le chapeau sur la tête : « Bonaparte, découvrez-vous donc ! Pourquoi êtes-vous toujours couvert, puisque nous sommes tête nue ? » Dès 1792, M. de

Trumilly émigrait et s'engageait dans l'armée de Condé, servant successivement, en 1792 comme capitaine dans la Légion de Mirabeau, en 1793 dans les canonniers nobles, en 1794 comme capitaine d'artillerie dans les troupes du Stathouder de Hollande, de 1795 à 1801 au régiment de Hohenlohe. Le 10 mars 1815, revenu d'émigration, il était réadmis dans l'artillerie avec le grade de chef de bataillon, suivait Louis XVIII à Gand, et, au retour, passait dans le régiment d'artillerie à pied de la Garde Royale. En 1817, le roi le créait baron ; trois ans plus tard il était nommé lieutenant-colonel au 4e d'artillerie à pied. Bientôt d'ailleurs, les suites d'une blessure reçue au combat de Biberach, en 1796, un mauvais état de santé, le rendaient, à cinquante-cinq ans, impropre au service ; mis en réforme en 1825, il était retraité en 1827. Veuf en premières noces d'Alexandra-Anne Tarteron de Montiers, qui lui avait donné trois filles, il s'était remarié en 1817 avec Mlle Fergeau, fille d'un médecin de Senlis. Ce mariage lui apportait des « espérances fondées de voir augmenter un jour sa fortune ».

Mme Balzac la mère, Mme Surville avaient gardé des relations avec le baron de Trumilly, qui habitait Paris, 8, rue de Sèvres, et l'idée leur était venue de fiancer Honoré avec la seconde de ses filles, Éléonore. Elle n'apporterait pas au romancier la fortune, mais une dot suffisamment ronde et des « espérances ». La famille paraissait dans une très large aisance et possédait un domaine aux environs de Senlis, sur les bords de

la Nonette (1). Et peut-être Balzac comptait-il sur cette union pour se rendre éligible... Au mois d'août 1831, les négociations entamées depuis un certain temps déjà allaient leur train; l'avenir littéraire de Balzac paraissait assuré, et l'on pouvait fort décemment poser sa candidature à la main de Mlle Éléonore de Trumilly.

La jeune fille, qui possédait un charmant talent de peintre amateur, était-elle jolie? Où Balzac la rencontrait-il? S'était-il épris d'elle et à quel moment? Tout cela est entouré de mystère. L'idée d'un mariage n'était pas pour déplaire à Balzac. Alors, à trente-deux ans, il n'était pas encore endurci à subir le terrible esclavage du travail qu'il acceptera plus tard presque comme une habitude. Malgré ses succès constants depuis 1829, il souhaitait une vie moins pénible, plus riante, plus libre.

Voilà les raisons pour lesquelles il ne désirait pas que son aventure avec la duchesse d'Abrantès s'ébruitât. Il devait déjà faire accepter son projet de mariage de Mme de Berny, ce qui peut-être n'était pas si difficile. Vers 1824-1825, la *Dilecta* n'envisageait-elle pas pour lui un mariage avec l'une de ses propres filles? Une union avec une jeune fille ignorante de l'amour n'éveillait pas en elle de douloureuse jalousie.

(1) Archives administratives du Ministère de la guerre, dossier du lieutenant-colonel Mallet de Trumilly; Jacques du Biez, *le Secret de Balzac, Supplément du Figaro*, 6 avril et 14 décembre 1912, 5 avril 1913.

Mille fois cela plutôt que savoir son amant aux bras d'une maîtresse expérimentée et connaissant par elle de nouvelles ardeurs passionnées. Mais Balzac avait en outre à se débarrasser d'Olympe Pélissier, dont les insistances devenaient gênantes et qui lui reprochait sa négligence. Au début d'octobre, elle lui écrira : « Le temps est affreux ; de la pluie et une leçon, que de bons motifs pour rester à Paris ! Malgré tout je regrette de ne pas être libre demain, mon bon ami. Mais je compte sur votre *amour* pour moi. Je vous attendrai à dîner mercredi, vendredi et dimanche prochain à Ville-d'Avray. Nous verrons, à présent que vous avez carrosse, si vous serez moins aimable ou moins amoureux. »

Fallait-il encore compliquer les choses ? Néanmoins il cherchait à se montrer aimable avec la duchesse. « A Versailles, lui écrivait-il, nous irons partout où vous voudrez, et je vais vous satisfaire en vous avouant que je connais rien de ce qui est à Versailles, Trianon, Marly, etc... » Sans doute les deux amants firent des promenades dans ces lieux alors solitaires, abandonnés et mélancoliques, où survivaient les souvenirs des splendeurs monarchiques qui remontaient à guère plus de quarante ans. Dans le parc de Versailles, « les ombrages avaient rompu le ban des symétries, pour retrouver l'énergie et toute la libre grâce d'une croissance naturelle. Dans les extrémités de ses canaux de fonte, d'où les Apollons et les Neptunes à longue chevelure lancent des fusées d'eau écumante, vous auriez

vu fleurir des cressons bleus... Les jeunes filles venaient cueillir les giroflées jaunes entre les marbres disjoints des grands escaliers de la terrasse (1). »

Mais, durant ces tendres et rêveuses promenades, Balzac restait inquiet; son imagination sans cesse s'enfuyait vers un « ailleurs » qu'il ne laissait pas soupçonner à sa compagne. Avec cette puissante impulsivité qui le poussait soudain à prendre en amitié un inconnu de la veille, à adopter ses façons de penser, qui lui suggérait tant de revirements et le portait à se passionner pour une idée, une théorie jusque-là dédaignée par lui, peut-être s'était-il tout à coup pris d'amour pour la jeune fille à laquelle on souhaitait le fiancer? Bref, il ne tenait guère à prolonger ses tête-à-tête avec Mme d'Abrantès.

Dans la seconde quinzaine de septembre, il va passer huit jours en Touraine, à Saché, chez ses amis Margonne. Déjà au mois d'août, Balzac se proposait de séjourner quelque temps au château de Saché; un voyage de M. de Margonne avait retardé son arrivée. Dans les derniers jours de septembre, peut-être dans les tout premiers d'octobre, Balzac était de retour à Paris (2).

Pendant son absence une lettre lui était parvenue rue Cassini. Envoyée en Touraine, elle était arrivée après son départ, et on la lui avait réex-

(1) H. de Latouche, *La Vallée aux Loups — Vocation.*

(2) M. de Margonne à Balzac, 10 août 1831; Balzac à la duchesse d'Abrantès, 5 octobre (Collection Lovenjoul).

pédiée à Paris. Cette lettre, à l'écriture irrégulière, avec quelques fautes d'orthographe, émanait d'une correspondante inconnue qui ne dévoilait pas son identité. Depuis la publication de la *Peau de chagrin* et des *Romans et Contes philosophiques*, Balzac commençait à recevoir de nombreuses lettres d'admiratrices, où la sympathie s'exprimait en termes hyperboliques, lettres écrites le plus souvent par des « toquées », des « incomprises » ou des bas-bleus désireuses de correspondre avec un écrivain déjà célèbre, de lui conter les émois et les peines de leur cœur, ou de préparer discrètement l'envoi de quelque manuscrit à recommander aux éditeurs. Mais celle-ci, par son contenu et son ton, tranchait sur la banalité ou l'excentricité de la plupart des autres. Sans doute l'amour-propre de Balzac y était agréablement flatté et y sentait-on la « grande dame ».

Aussitôt Balzac saisit la plume pour répondre et prendre la peine de passer en revue toutes ses œuvres, depuis la *Physiologie du mariage*, d'en expliquer l'objet et les tendances. C'est tout juste s'il ne se laisse pas aller aux confidences sentimentales. A ce signe, reconnaissons que Balzac est déjà amoureux de son inconnue. Ses premières lettres à Mme de Berny comme à Mme d'Abrantès sont des confidences, et il en est presque de même avec Mme de Castries. Car l'inconnue n'était autre que la marquise de Castries, née Maillé.

Le même jour, autre lettre de Balzac à Mme

d'Abrantès pour lui annoncer son retour et la féliciter au sujet du second article sur *Catherine II* que vient de publier la *Revue de Paris*. Mais combien réservée, froide et prudente ! « Aussitôt que je serai libre d'un bout de travail, j'irai vous voir. A bientôt donc. »

Claire-Clémence-Henriette-Claudine, marquise de Castries, était alors une femme de trente-cinq ans. Une miniature du temps nous la montre, la coiffure disposée à la mode des années 1830, en un édifice compliqué de boucles et de torsades très apprêtées, jolie, la physionomie souriante, mais banale. « Le profil plus romain que grec, les cheveux rouges sur un front très élevé et très blanc », ainsi l'a vue Philarète Chasles. A vingt ans, dans toute la splendeur de sa fraîcheur et de sa beauté, quand elle faisait son entrée dans un salon, « sa robe nacarat tombant sur ses épaules dignes d'un Titien, elle effaçait littéralement l'éclat des bougies ». Sa naissance et son mariage lui valaient de porter deux des plus illustres noms de l'aristocratie française et d'être apparentée aux plus grandes familles.

Les Maillé de la Tour-Landry, originaires de Touraine, se rattachaient à la plus ancienne noblesse féodale et pouvaient suivre leur filiation depuis Hilduin de Maillé, qui vivait au XI^e^ siècle. Au XVIII^e^ siècle, ils appartenaient à la grande noblesse de Cour. Le grand-père de la marquise, Charles de Maillé, baron d'Entrammes, était lieutenant général, gentilhomme de la Chambre du comte d'Artois, duc héréditaire par brevet

depuis 1784. Son père, Charles-François-Armand de Maillé, était lui aussi gentilhomme de la Chambre du comte d'Artois, maréchal de camp et pair de France depuis 1814, duc-pair héréditaire depuis 1820. Deux Maillé étaient morts sur l'échafaud pendant la Révolution. Par sa mère. Henriette-Victoire de Fitz-James, la marquise descendait des Stuarts. Cette héritière d'une longue lignée de rois et de barons féodaux avait passé sa jeunesse dans une atmosphère pénétrée à la fois d'ultra-royalisme et de raffinement intellectuel. Devenu veuf, son père, « de commerce agréable, honnête homme, très poli », dit le maréchal de Castellane, s'était remarié. Sa seconde femme, née Le Bascle d'Argenteuil, avait fait de son hôtel, 101, rue de Lille, le rendez-vous de l'élite de la Cour. « La duchesse de Maillé est une des personnes les plus agréables de Paris; elle a de l'esprit, des connaissances, des manières distinguées, note le jeune polonais A. Kozmian; c'est une des maîtresses de maison les plus agréables que je connaisse (1). » Son salon était à la fois mondain et intellectuel, et Vigny y fréquentait. Le comte Molé y notait « un mélange bizarre de frivolité et de sérieux, d'esprit et de sottise ».

L'oncle maternel de la marquise était le duc Édouard de Fitz-James, arrière-petit-fils du maréchal de Berwick. Le duc, pair de France depuis

(1) A. Kozmian, *Le Carnet d'un mondain sous la Restauration* (Revue de Paris, 15 janvier 1900).

1814, a alors cinquante-cinq ans. Ancien émigré, ancien officier de l'armée de Condé, il est de ces royalistes audacieux qui ont contribué à la première Restauration en organisant dans les rues de Paris, sous les yeux des Alliés, des manifestations en faveur des Bourbons. Par la suite, il a toujours affirmé avec fougue ses principes monarchistes. Adversaire de Decazes, il a même encouru, au début de 1818, — passagèrement, il est vrai, — la disgrâce de Louis XVIII pour avoir fait imprimer un discours non prononcé à la Chambre des Pairs et très violent contre le ministère Richelieu-Decazes. A cette époque, le ministre de la police soutient qu'il a été, comme Chateaubriand, mêlé à la conspiration ultra-royaliste dite « du bord de l'eau ». Plus tard, en 1827, on le voit dans la contre-opposition de droite qui combat Villèle; puis, adversaire de Martignac, il vote pour le cabinet Polignac. Depuis la chute de Charles X, il est un des plus ardents parmi les « carlistes » et va bientôt témoigner de la véhémence de ses convictions en donnant à la fin de 1831, après le vote de la loi supprimant l'hérédité de la pairie, sa démission de pair.

« Il avait, dit Molé, une sorte d'éloquence bouillonnante et emportée qui lui fournissait parfois de beaux mouvements. » « M. le duc de Fitz-James, ajoute Cormenin, dans son *Livre des orateurs*, a été le dernier des chevaliers-orateurs. Sa stature était haute et sa physionomie mobile et spirituelle... Il avait des expressions familiè-

res qu'il jetait avec bonheur... Son discours était tissu de mots fins, et quelquefois il était hardi et coloré. Il y avait plus de travail qu'il n'en voulait faire paraître dans ce constraste de tons divers... Cet orateur était quelquefois simple jusqu'à la trivialité et métaphorique jusqu'à l'enflure ; c'est qu'il avait plus de naturel que d'instruction, et plus d'esprit que de goût. M. le duc de Fitz-James avait, comme les gentilshommes à grand ramage, les préjugés de sa naissance, de son éducation, de sa famille, de ses précédents, indépendamment du préjugé de ses affections. Il aimait cependant la liberté... »

A vingt ans, en 1816, Mlle de Maillé avait épousé le marquis de Castries, qui en avait vingt-neuf. Pour être d'une noblesse moins ancienne que les Maillé, les La Croix de Castries n'en appartenaient pas moins eux aussi à la haute aristocratie. Leur origine remontait au XV^e^ siècle, à Guillaume de la Croix, président de la Cour des Aides de Montpellier. Dès le XVI^e^ siècle ils deviennent d'épée, et au XVII^e^ fournissent des officiers généraux qui se distinguent dans les guerres de Louis XIV. Au XVIII^e^ siècle, ils atteignent les hautes dignités. Charles-Eugène-Gabriel de la Croix, marquis de Castries, est à Fontenoy, à Raucoux, à Lawfeld ; il épouse une petite-nièce du cardinal de Fleury, devient ministre de la Marine en 1780 et maréchal de France en 1783. Le père du jeune marquis est duc à brevet en 1784, lieutenant-général et duc-pair à la Restauration.

Avec les années, le désaccord s'était mis entre

les époux. Étourdie et coquette, avec quelque chose d'échevelé et de pimpant, la marquise rencontra vers 1827 ou 1828 un jeune secrétaire de l'ambassade d'Autriche. Il se nommait Victor de Metternich; il avait vingt-quatre ans et était le fils du fameux prince de Metternich. Le jeune prince et la marquise se plurent, se le dirent, et ce fut bientôt une liaison connue de tout le Paris des salons. Liaison courte et tragique, attristée d'abord par un accident. Dans une chasse où elle accompagnait le prince Victor de Metternich, la marquise s'accrochait à une branche d'arbre, tombait de cheval et se blessait assez gravement. Bientôt d'ailleurs le prince, atteint de phtisie, mourait le 30 novembre 1828 (1), laissant un fils à la marquise, Roger, qui recevra plus tard de l'empereur d'Autriche le titre de baron d'Aldenburg. La naissance de cet enfant adultérin rendait aux deux époux la vie commune impossible; ils se séparaient. Le marquis, dit-on, avait proposé à sa femme de reconnaître l'enfant, mais Mme de Castries avait refusé. Depuis ce moment la marquise vivait un peu en marge de son monde, où le retentissement de son aventure avait fait scandale.

Comment avait-elle été amenée à écrire à Balzac? Et le connaissait-elle autrement que par ses livres? Sans aucun doute. Les Maillé possédaient le château de Lormois, à Longpont, non

(1) Ferdinand Strobl von Ravelsberg, *Metternich und seine Zeit*.

loin de Monthléry. Près de là, à Villiers-sur-Orge, Sophie Gay habitait l'été un pavillon où elle recevait ses amis; durant l'été de 1831, Émile de Girardin et Delphine Gay y avaient passé leurs premières semaines de mariage. La seconde duchessse de Maillé avait invité Delphine Gay, avant qu'elle épousât Girardin, à réciter de ses vers à Lormois. Des relations devaient exister entre le château et le pavillon. Quoi d'impossible à ce que Mme de Castries, durant ses séjours à Lormois, eût entendu parler de Balzac et l'eût même rencontré? D'autre part, Balzac et le duc de Fitz-James, oncle de Mme de Castries, fréquentaient l'un et l'autre chez Olympe Pélissier; très probablement, dans des conversations avec sa nièce, le duc avait fait allusion au romancier dont la réputation grandissait chaque jour.

Ainsi la marquise, que les suites de son accident obligeaient à passer des journées étendue sur un sofa, s'était-elle décidée, par curiosité, désœuvrement, désir de se distraire, à adresser à l'écrivain une lettre où elle exprimait son admiration. En ce moment même les opinions de Balzac évoluaient; le royaliste constitutionnel et libéral de la veille, le partisan « du mouvement », devenait légitimiste. Quelles causes mystérieuses avaient déterminé ce changement? La correspondance avec Mme de Castries était de date trop récente pour provoquer cette volte-face; d'ailleurs Balzac ignorait alors l'identité de la marquise. Les rencontres avec le duc de Fitz-James dans le salon d'Olympe Pélissier? Il se peut que

le duc, par ses manières, eût conquis Balzac; mais cela suffisait-il?

Mme de Berny incriminait la duchesse d'Abrantès. « Tes opinions n'ont commencé à prendre un autre port que depuis les longues et interminables conversations de la duchesse d'Abr[antès], écrivait-elle à Balzac en 1832. Le Met[ternich] y assistait probablement toujours, lui ou son ombre. » Sans doute, en politique comme dans ses créations littéraires, Balzac procède par bond; tout chez lui naît dans un éclair. Et il est sincère. Balzac est toujours sincère, parce que d'un seul mouvement, d'un seul élan, toutes ses facultés, pensée, imagination, sensibilité, s'orientent, glissent soudain, avec un ensemble parfait, vers une unique direction. Dans un même moment — nous disons : dans un même moment — il ne se dédouble pas, il n'y a pas deux courants en lui; c'est un fleuve qui se précipite et roule d'une seule nappe. Mais cependant ses « métamorphoses » ont une origine. Laquelle ici? Mais très probablement son amour pour Éléonore de Trumilly et le projet de mariage avec celle-ci. Le colonel de Trumilly était un ancien officier de Condé, un royaliste convaincu; sa famille, son entourage partageaient ses opinions. A fréquenter la demeure du vieil émigré, Balzac s'était rapidement imprégné de légitimisme; son imagination s'était enflammée, et le désir de plaire à Mlle de Trumilly avait fait le reste. Cette tendance vers le légitimisme ne se traduit tout d'a-

bord que par un redoublement de violences dans les articles satiriques de la *Caricature*, où Balzac s'attaque à Louis-Philippe, aux princes et aux ministres. Mais bientôt il va affirmer ouvertement ses nouvelles convictions. Alors, le libraire Urbain Canel publiait d'élégants petits volumes du format in-32 sous couverture verte ou blanche, renfermant des articles et des poésies en l'honneur de la cause royaliste. Balzac accepte dès octobre 1831 de collaborer à un de ces recueils : *l'Émeraude, morceaux choisis de littérature moderne, par divers*, qui doit paraître dans les derniers jours de l'année. Ces « divers » ne sont rien moins, en dehors de Balzac, que Victor Hugo, Émile Deschamps, H. de Latouche, J. de Rességuier, J. Janin, Alfred de Vigny, Alex. Soumet, Lamartine, Chateaubriand, Lamennais.

Balzac vient de s'engager pour *l'Émeraude* avec Canel, quand, vers la fin d'octobre, il quitte Paris pour se rendre de nouveau à Saché.

« Saché est un débris de château sur l'Indre, dans l'une des plus délicieuses vallées de Touraine. Le propriétaire, homme de cinquante-cinq ans, m'a fait jadis sauter sur ses genoux. Il a une femme, intolérante et dévote, bossue, peu spirituelle. Je vais là pour lui, puis, j'y suis libre. On m'accepte dans le pays comme un enfant ; je n'y ai aucune valeur et je suis heureux d'être là, comme un moine dans un monastère... »

Ainsi, dans une *Lettre à l'Étrangère*, Balzac décrira Saché et ses habitants. Mme de Margonne, née de Savary, en lui avait jamais été

sympathique; près de dix ans avant, en 1822, il la qualifiait de « petite magote de la Chine et d'extrait conjugal ».

Saché, important domaine de près de cinq cents hectares, composé d'un parc, de futaies, treilles, vignes et terres, avait été acquis, entre 1771 et 1781, par Jean-Baptiste Butet, écuyer, seigneur de Saché et Valesne, membre de l'Assemblée de la noblesse de Touraine en 1789, et grand-père de Mme de Margonne (1). Le manoir, reste d'un château plus important, remontait à trois cents ans. Il s'élevait au haut de la côte peu accusée, qui se renfle à environ trois cents mètres de l'Indre et sur laquelle est construit le village de Saché. Vieux village, où les maisons du XV^e^ et du XVI^e^ siècle ne sont pas rares. On y voyait, — et on y voit encore, — une antique ferme à grand bâtiment trapu flanqué d'une grosse tour ronde; au-dessus de l'arcade cintrée de son portail, on lisait la date d'édification déjà bien effacée : 1510. Ici et là, des logis vénérables à étages en encorbellement et en colombage, à perrons usés pendant des siècles par des générations depuis longtemps disparues, des demeures moins anciennes bâties avec cette pierre blanche qui donne aspect presque bourgeois aux maisonnettes rustiques de Touraine.

Deux hauts corps de bâtiments, disposés en équerre, percés de larges baies pourvues de

(1) Renseignements communiqués par M. L. de Grandmaison et transmis par M. Marcel Bouteron.

petits carreaux, à la mode d'autrefois : tel était l'aspect général du château, entouré de dépendances aussi anciennes que lui. Un mur d'enceinte, assez bas en certaines de ses parties, le séparait du village. Juste en face du manoir, un grand portail s'ouvrait, flanqué de deux gros pilastres de pierre qui finissaient en pyramides. Le long de ce mur d'enceinte on apercevait de grosses tours; une près du portail, du côté du village, — bien endommagée aujourd'hui, — et une autre plus loin, vers la campagne. En arrière du château, et après un espace vide, un grand parc s'étendait, formant rideau épais d'arbres.

L'automne déjà avait touché la vallée de l'Indre et ses verdures. Les prairies, où sinue la rivière, étaient encore d'un beau vert éblouissant, mais les vignes qui s'inclinent sur les pentes avaient pris des tons de bronze clair; dans les champs les cerisiers flambaient, pareils à des bouquets de pourpre, et l'or tremblait à chaque feuille des peupliers. Les belles masses feuillues du parc de Saché se coloraient de toutes les nuances du chrome.

Les environs de Saché étaient semés de pittoresques manoirs qui remontaient les uns au XV^e^ siècle, les autres à la Renaissance. Les Margonne voisinaient avec leurs propriétaires : le marquis de Biencourt, maître du beau château d'Azay-le-Rideau, distant de cinq kilomètres; avec les châtelains de Valesne, qui n'était guère qu'à quinze cents mètres, vers la route de

Thilouze ; avec ceux de la Chevrière, qui se dressait sur la hauteur, de l'autre côté de l'Indre ; avec M. Gouin, le riche banquier de Tours qui passait la belle saison au manoir de Méré, à Pont-de-Ruan. Méré, disait-on, avait été au XV^e^ siècle la propriété de Tristan l'Hermite. On se conviait à des réceptions, on dînait les uns chez les autres. Et Balzac était invité en même temps que ses hôtes.

Un soir, à Méré, après le dîner, une brillante société était réunie ; parmi les dames se trouvait la baronne Caroline Deurbroucq, devenue veuve quelques mois avant, en juin 1831.

Son mari — sans doute entre elle et lui existait-il une grosse différence d'âge — appartenait à une famille de Nantes, les Deurbroucq, hollandaise d'origine. Vers la fin du XVII^e^ siècle nombre de Hollandais étaient venus se fixer à Nantes, où ils formaient une colonie importante ; armateurs, négociants, ils s'enrichissaient rapidement. Tel était le cas des Deurbroucq. Au XVIII^e^ siècle, ils comptaient parmi les notables de Nantes. En 1782, l'un d'eux, négociant et juge consul, qualifié d' « écuyer, conseiller secrétaire du Roi, maison et couronne de France », mourait, laissant un magifique hôtel, quai de l'île Gloriette, élevé pour lui à grands frais sur pilotis et dont la construction avait coûté, prétendait-on, cinq cent mille livres.

Un de ses fils, Peter-Jean, qui avait exercé de 1791 à 1793 le commandement de la garde nationale de Nantes, se retirait, après fortune considé-

rablement accrue, dans les années qui suivaient la Révolution, en Anjou, au château de Jarzé (commune de Baugé), qu'il avait acquis en 1792, probablement à titre de bien national. Comblé d'honneurs par l'Empire, il était président du Conseil général du Maine-et-Loire en 1806, créé baron en 1808, chancelier de la 12e cohorte de la Légion d'honneur, capitaine de louveterie, colonel de la Garde d'honneur, officier de la Légion d'honneur. Il était mort en 1831, âgé de soixante-treize ans (1).

La baronne Deurbroucq et les autres dames pressent de questions Balzac sur l'œuvre qu'il écrit à Saché. Depuis son arrivée, l'écrivain s'est montré le plus souvent silencieux, morose, presque de mauvaise humeur. Mais ce soir-là, stimulé peut-être par les excellents vins dégustés au dîner et par la présence d'un aimable auditoire, il donne quelques détails; puis, sa verve s'échauffe, il raconte de mémoire quelques passages; enfin, tout à fait lancé, il devient acteur de son œuvre, fait parler ses personnages et mime leurs gestes.

Après la soirée, tandis que les Margonne et Balzac reviennent à Saché en voiture, M. de Margonne fait compliment à son hôte :

« Mon cher, vous avez été pétillant d'esprit. C'était un vrai régal de vous voir et de vous entendre. Eh bien! nous, qui vous aimons tant,

(1) Fr.-Yves Bernard, *Souvenirs d'un nonagénaire*; Révérend, *Armorial du premier Empire*.

pourquoi ne nous donnez-vous pas, de temps à autre, cette satisfaction?... »

Le lendemain matin, Balzac ne paraît pas au déjeuner, et M. de Margonne commence à se reprocher ses propos de la veille au soir. Tout le jour Balzac boude; au dîner, il semble embarrassé et la conversation est pénible. Mais, pendant la soirée, tout à coup il se met à dire : « Eh bien! puisque hier soir le narré de l'œuvre que j'écris a semblé vous intéresser, si vous voulez, je vais vous en donner la suite, d'autant plus facilement que j'ai là le texte. » Et tirant de sa poche un manuscrit, il se met à lire.

Tous les soirs suivants, que les châtelains soient seuls ou qu'ils aient des invités — parmi eux la baronne Caroline Deurbroucq — il continue ainsi, s'animant par moment, se levant, s'agitant, arpentant le grand salon de Saché, son manuscrit en main.

Afin de faciliter sa lecture, on a renforcé l'éclairage de la pièce et fait disposer des candélabres espacés sur plusieurs tables. Balzac, emporté par son récit et sa mimique, va de lampe en lampe, de candélabre en candélabre...

A Saché, Balzac travaille à la fois au premier volume des *Contes drolatiques* et à sa part dans un recueil de contes et de scènes dialoguées, les *Contes bruns*, qu'il doit publier en collaboration avec Philarète Chasles et Charles Rabou, chez Canel. A ce moment-là auteurs et éditeurs comptaient que l'œuvre commune formerait deux volumes. Balzac devait fournir une suite de récits

intitulés *Conversation entre onze heures et minuit*, deux récits très dramatiques : *le Grand d'Espagne* et *la Grande Bretèche*. Dès le 26 octobre, Balzac étant encore à Paris, Rabou lui réclamait sa « copie » ; Chasles avait donné la sienne ; celle de Rabou était prête. Mais on attendait Balzac.

Celui-ci part pour la Touraine, expédie de minces fragments de son manuscrit, puis cesse tout envoi. Nouvelle réclamation de Rabou. D'ailleurs lui et Chasles n'aiment guère le début de *Conversation entre onze heures et minuit*. Cela commence par des considérations sur le salon de Gérard (Balzac ne cite pas le nom du peintre, mais on devine qu'il s'agit de lui) ; le préambule paraît long et ennuyeux. Mais lisons plutôt la lettre fantaisiste de Rabou où celui-ci donne en outre quelques nouvelles du monde littéraire :

« Mon très cher, j'étais sur le point de vous écrire à cette fin de vous savonner d'importance, attendu le peu d'exactitude que vous aviez mise dans vos envois et renvois... Nous avons déjà une feuille en page. Vous voyez que cela va rondement depuis bientôt un mois.

« Permettez, quel nom de Dieu de préambule sur la vertu et le déculottage de la pensée vous avez mis en tête de votre conversation ! Parole de citoyen français, je n'y ai rien compris, et Chasles non plus. N'était l'immensité du remaniement et l'immensité de la licence, de couper à un homme trois pages, j'aurais fait sauter toute cette métaphysique. Chasles a trouvé que le commencement, ayant quelque chose d'un peu

embêtant, ne devait pas commencer le volume. On mettra donc *la Femme sans paupière* en tête et vous ensuite. Ceci vous apprendra, mon bougre, à être conteur comme la nature vous a fait et non embêteur comme elle a fait Victor Cousin.

« Or sus, écoutez une histoire. La *Revue des Deux Mondes* se tortille comme un serpent; ils ont mis Buloz, l'homme de la régénération, à la porte, et il y a toute apparence que la coterie romantique va s'installer là.

« Il paraît qu'on a offert à Janin cinquante centimes de plus par feuille, car il s'est engagé là pour plusieurs articles et se fait indéfiniment prier pour donner quelque chose à Pichot (1).

« Il a eu l'imprudence de lui écrire que la *Revue de Paris* avait été mal pour lui. La *Revue de Paris*, ce serait moi, qui ne lui aurais plus demandé d'articles; il m'en doit deux commandés depuis six mois. Bref, vous supposez bien tout ce que peut dire Janin, en voulant se brouiller avec la Revue et voulant gagner vingt francs de plus par deux feuilles à un autre endroit.

« Ceci, en définitive, ne vous regarde pas et je ne vous en embêterais point si, de cancans en cancans, on n'était arrivé à savoir quelque

(1) Ch. Rabou avait succédé au docteur Véron à la *Revue de Paris*, mais sa direction fut gênée par les actionnaires de la revue qui voulaient réaliser des économies, surtout sur les frais de rédaction. A l'automne de 1831, Rabou céda la place à Amédée Pichot.

chose d'intéressant. Il paraîtrait que Pichot a la certitude, par des confidences de gens de l'endroit, que Janin est venu surtout à la Revue à cause d'un nommé Balzac qui le fatigue ici de sa renommée. Il paraît aussi qu'il a travaillé dans le sens (*passage illisible*) qu'on vous y déteste cordialement. C'est une manière d'émeute. Or, voici ce que je propose. Nous avons dans la place une intelligence, Chasles. Bien. Il faut serrer les rangs, tonnerre de Dieu, se tenir comme les doigts du pied qui sont bien plus serrés que ceux de la main et démolir *Barnave* (1). Je suis furieux contre lui après tous les bons procédés que j'ai eus pour lui. Venir conter que j'ai été inconvenant avec Sa Grandesse! Le mâtin me le paiera. Je sais aussi des cancans qu'il a faits sur Chasles, que je vais lui dire et qui resserreront l'alliance. Marchons, marchons, qu'un sang impur... Petit salop, fais un livre et tu verras... »

En même temps qu'il achevait ses récits pour les *Contes bruns*, Balzac écrivait une fantaisie, le *Dôme des Invalides*, pour le volume de 1832 des *Annales Romantiques* que publiait Canel.

Dans les premiers jours de décembre, Balzac est revenu à Paris; il rapporte presque tout le manuscrit du premier volume des *Contes drolatiques*; le *Péché véniel* n'est pas terminé. « Il manque un feuillet, écrit Balzac à Ch. Gosselin, mais je compte le faire sur épreuves. Voici trois mois

(1) Roman de J. Janin paru en septembre 1831.

que je cherche ces trois pages de la fin. » Quant à Canel, il a reçu le « morceau », pour l'*Émeraude*. Cela s'appelle *le Départ* et retrace l'embarquement de Charles X à Cherbourg. C'est du plus pur « légitimisme » et Balzac y a cherché des « effets » à la Chateaubriand. Cette fois il ne s'agit plus de célébrer « les vainqueurs de Juillet », mais de glorifier le « drapeau blanc ». « Un roi, proclame Balzac, c'est la patrie incarnée ; un roi héréditaire est le sceau de la propriété, le contrat vivant qui lie entre eux tous ceux qui possèdent contre ceux qui ne possèdent pas. Un roi est la clef de la voûte sociale ; un roi, vraiment roi, est la force, le principe, la pensée de l'État, et les rois sont les conditions essentielles de la vie de cette vieille Europe... »

Dès ce moment Balzac commence à jeter sur son album : *Sujets*, *fragments*, *pensées*, des notes comme celles-ci : « Il n'y a pas deux citoyens égaux, et les républicains veulent que l'impossibilité devienne la loi de l'Etat parce que leur État est impossible. — Il ne saurait y avoir dans l'État qu'un seul pouvoir... La vraie politique rationnelle est un pouvoir borné par des institutions. — L'objet du gouvernement est le maintien d'une société. — Les républicains font du peuple un instrument, les royalistes en font l'État. — Des libertés, soit, mais la liberté, non. — On ne fonde pas des empires par des délibérations, mais par de lentes agrégations que l'esprit de discussion empêche. La France ne fera pas une seule conquête avec le régime de l'anarchie, elle emploie

toutes ses forces à ne pas se dissoudre. — Un roi légitime croit bien plus qu'un Sénat de républicains à la souveraineté du peuple, et les gouvernements dits absolus sont bien plus pour lui que les gouvernements à assemblée. Un roi craint les représentations de son peuple et se trouve forcé de le bien gouverner. L'Assemblée fait le mal sans responsabilité. »

Pour une part, le désir d'être agréé par la famille de Trumilly lui inspire de telles opinions. Cependant, en cette fin de 1831, le projet d'union rencontre des obstacles. A nombre d'indices on devine qu'alors la vie intime de Balzac est troublée par des événements, des sentiments restés secrets. Certes la jeune Éléonore ne règne pas dans son cœur en souveraine absolue. Que d'intrigues amoureuses s'enchevêtrent dans l'existence de Balzac! Que de rivales! Mme de Berny, Mme d'Abrantès, Olympe Pélissier. Celles-là, c'est presque le passé. Mais voici que bientôt, dans la solitude de son cabinet, rue Cassini, après une soirée de labeur, il commencera à rêver à Mme de Castries, et aussi à la baronne Deurbroucq. Pourtant il souffre moralement à la pensée que ce mariage ne se réalisera peut-être pas. Il a peine à fixer son esprit; il n'avance guère dans ce qu'il entreprend. Son esprit est malade; il voit des ennemis partout, souhaite l'isolement. « Je ne suis à Paris pour personne », écrit-il à Gosselin. Et il souffre matériellement, car, une fois de plus, il est sans argent. Jamais le métier d'écrivain, qui lui procure tout juste et par

intermittence de quoi vivre, ne lui permettra d'acquitter ses dettes. Ah! gagner de l'argent en quelques traits de plume, comme Girardin, Bohain ou Véron, être un de ces rois de Paris dont on médit, mais devant qui on s'incline!

L'imagination de Balzac échafaude une combinaison qui, pense-t-il, vaut celles de ces génies d'affaires. En ce temps-là ouvrages historiques aussi bien que romans se publient généralement en plusieurs volumes, deux, trois, quatre, selon le format; et les prix flottent entre six et quinze francs, ce qui ne met pas de tels livres à la portée de tous. Il y a bien les cabinets de lecture, mais pour ceux qui désirent se constituer une bibliothèque? Une société d'édition qui grouperait un nombre important d'abonnés et qui, par exemple, pour 124 francs par an — soit 31 francs par trimestre — pour une somme moindre même si cela est possible, leur fournirait huit volumes par mois, aurait les plus grandes chances de réussir. Sans doute, elle devrait céder ses livres à des prix bien au-dessous de ceux de la librairie ordinaire, mais elle se rattraperait par l'importance des nouveaux débouchés ouverts. Et voilà la *Société d'abonnement général* créée dans l'esprit de Balzac. Il en parle à Émile de Girardin, avec qui il est alors en excellents termes. Les actionnaires seraient Balzac, Girardin, O'Donnel, beau-frère de celui-ci, Hector de Varaigne, Auguste Borget, jeune peintre de vingt-deux ans, originaire d'Issoudun, que Balzac connaît par les Carraud et qui a des moyens d'argent, Surville,

Aubert, le marchand d'estampes du passage Véro-Dodat, etc. La direction serait confiée à Balzac, l'administration à Victor Ratier, la caisse à Alexandre de Berny (1). Mais Girardin, après s'être fait exposer l'entreprise, se montre sceptique. Premier germe d'une brouille entre Balzac et lui, qui, plus tard, éclatera...

C'est le cœur ulcéré par le refus de Girardin que, vers la mi-décembre, Balzac part pour Angoulême, où, depuis le 30 juillet 1831, le commandant Carraud est inspecteur de la Poudrerie.

Soupçonnée d'attachement aux Bourbons, l'École de Saint-Cyr avait été, dans les mois qui suivirent la Révolution de Juillet, mal vue du nouveau régime. Un instant on avait même pu croire à sa suppression. Les Carraud se montraient fort inquiets, et Balzac conseillait au commandant de se tourner vers l'École Polytechnique. La tempête s'était apaisée, mais on dispersait en partie l'ancien personnel. D'ailleurs Carraud, alors que tant d'intrigants s'agitaient, manquait d'entregent. Enfin le commandant avait reçu avis de sa nouvelle affectation à Angoulême. Désespoir de Mme Carraud, affligée de quitter Saint-Cyr qu'elle trouvait cependant si triste — « cette noire prison de Saint-Cyr » — et de se voir exilée à cent lieues de Paris, loin de son atmosphère intellectuelle, menacée d'enlisement sous « la croûte provinciale ».

La Poudrerie se trouvait à environ une lieue

(1) Collection Lovenjoul.

de la ville, dans un joli cadre, au bord de la Charente, au milieu de bois solitaires et silencieux. Le ménage Carraud, qui n'avait encore qu'un fils, Yvan, était logé dans un bâtiment de belle apparence, à un seul étage. « Je suis bien logée, écrivait Mme Carraud ; deux belles chambres à la disposition de mes amis, un bon petit billard, un boudoir qui serait tolérable, à Paris même; puis, un vaste jardin qui produit avec profusion les plus belles pêches de France; des bois charmants, et tout près, la Charente, délicieuse en cet endroit, et par-dessus tout, bon cheval, voiture de ville et de campagne... » Au début peu de relations : « pas une sympathie, pas même une antipathie ». Mme Carraud souffre de cet isolement; aussi soupire-t-elle après l'arrivée d'Honoré, qu'elle presse de venir dès le mois d'août; mais Honoré promet, puis, sous divers prétextes, recule toujours sa venue. « Vous me trouverez toujours, lui écrit-elle, quand vous aurez besoin d'un épanchement... Si quelque mécompte vient troubler votre joie, si quelque déception froisse votre cœur, vous m'évoquerez alors et vous verrez comme je saurai répondre à cet appel. »

De grands « mécomptes », les « déceptions » étaient venus, et Honoré avait pris la diligence d'Angoulême...

Le séjour de Balzac à Angoulême est d'ailleurs court : une semaine environ, à peine le temps de se détendre les nerfs. Nous le voyons dans le salon ou dans le billard de la Poudrerie. Il vient

de quitter sa chambre, où il passe de longues heures enfermé, courbé sur sa besogne, travail littéraire ou calculs pour la Société d'abonnement général. Mme Carraud trouve qu'il se surmène, mais n'ose le déranger. Par les grandes fenêtres pénètre le jour d'hiver plus doux, plus coloré que là-bas, sous le ciel parisien. Son noir regard illuminé d'or et perdu en quelque lointain de rêve, Balzac expose à ses amis son projet de Société. Encore un effort dans la mise au point et ce sera la fortune. Il y croit; il veut y croire. La fortune, entraînant son cortège de félicités et de réussites de toutes sortes!... Les soirées, avec leurs parties de reversi, leurs confidences au coin du feu, apportent plus de détente. Un visiteur vient, en voisin; c'est M. Grand-Besançon, commissaire des Poudres, attaché à la Poudrerie. C'est un homme à l'air important, digne et grave; tout à fait la physionomie que ce farceur d'Henry Monnier prête, dans ses dessins, à ses hauts fonctionnaires. Mais quel charmant causeur! Jadis M. Grand-Besançon a voyagé dans l'Inde, en Extrême-Orient; il a visité Java, qui semble alors un pays quasi fabuleux. Il narre des anecdotes, parle de bayadères, de colibris, de lotus, évoque Bombay, Ceylan, Java, sa végétation, les Javanaises aux dents norcies par l'arec et le bétel... Et c'est pendant ces soirées que naît en Balzac l'idée du *Voyage de Paris à Java*.

CHAPITRE VII

BALZAC DEVIENT « CARLISTE »

Parti le 25 décembre d'Angoulême, Balzac passe à Tours les 26, 27 et 28, puis il reprend la diligence pour Paris. Ses amies parisiennes s'empressent auprès de lui. Sophie Gay, tout en lui décernant le titre de « roi de la nouvelle », l'invite à venir passer en famille — c'est-à-dire avec ses deux filles et ses deux gendres, le comte O'Donnel et Émile de Girardin — la soirée du 1er janvier 1832 ; Olympe Pélissier, le lendemain, lui envoie ses « mille vœux de bonheur » et l'invite à dîner avec Rossini pour le lundi suivant.

Mais, dans les jours qui suivent, une atmosphère de discorde enveloppe Balzac. Ses relations avec Amédée Pichot n'ont jamais été très cordiales. Naguère, en 1830, quand il rédigeait le *Feuilleton des journaux politiques*, il avait jugé avec sévérité une *Histoire du prince Charles-Édouard* publiée par son confrère. Et, de son côté, Pichot confiait à Paul Lacroix qu'il ne publiait, à la *Revue de Paris*, la « copie » de l'auteur de la *Peau de chagrin* que parce que le

public « voulait du Balzac ». « C'est une mode qui passera », ajoutait-il. Des coupures dans *Maître Cornélius*, lorsque la nouvelle paraît dans la revue, aggravent la mésintelligence. Balzac, malgré les explications et les excuses de Pichot, proclame en tous lieux que le directeur de la *Revue de Paris* a « massacré » *Cornélius*. En outre, il se plaint d'être moins payé que Janin, Nodier, Chasles, etc... Si bien que, dès janvier, Balzac et Pichot sont en grand froid.

Autre désaccord avec Rabou et Chasles à propos des droits d'auteur relatifs aux *Contes bruns*. Pour le premier volume les collaborateurs ont eu à se partager quinze cents francs; pour le second, Canel ne veut payer que douze cents francs. Mais voilà Balzac qui, là-dessus, réclame la part du lion : quatre sixièmes pour lui et deux sixièmes seulement pour Chasles et Rabou. Mécontentement de Rabou, qui n'admet pas cette répartition.

Les *Contes bruns* paraissent dans les premiers jours de février. L'aspect de la page de titre est piquant. On y lit : *Contes bruns par une...* et, au-dessous, une vignette dessinée par Tony Johannot représentant, à l'envers, une tête aux yeux dilatés par l'épouvante et la chevelure dressée. Balzac est en tête du volume avec *Une Conversation entre onze heures et minuit*, où les scènes militaires alternent avec des anecdotes dramatiques ou gaillardes, et le termine avec le *Grand d'Espagne*. Cela rappelle les meilleures pages des *Scènes de la vie privée*, de certains *Contes philosophiques* : des récits vifs où s'affirme un

art merveilleux de conteur, où les détails nets et vigoureux accourent et se pressent vers un dénouement saisissant. C'est un genre où seul Mérimée peut rivaliser avec Balzac; encore est-il plus sec, moins puissant, moins suggestif.

Les *Contes bruns* venaient de paraître, quand le 9 février le *Figaro* insère un article où Balzac est vivement attaqué. « Dix contes composent (le volume); deux auteurs y ont mis leur talent et l'originalité de leur style, un troisième se les est appropriés : c'est l'usage...

« Dix contes dont le premier, intitulé *Conversation,* ne vaut absolument rien, et dont le dernier est connu comme la borne des rues, peuvent hardiment se détacher; c'est la seule tache de ce beau recueil... »

L'auteur révèle les noms de Rabou et de Chasles, qu'il couvre de compliments, et il achève : « Au moment de terminer cet article, nous apprenons que la seconde édition des *Contes bruns* est sous presse, et que le troisième collaborateur de MM. Rabou et Chasles est M. de Balzac. Cela ne nous surprend pas. »

Dans la *Revue des Deux Mondes,* le 15 mars, Gustave Planche, probablement, car l'article n'est pas signé, se montre aussi désagréable pour Balzac : « A vrai dire, le talent de l'auteur de *Sarrasine* sent l'opium, le punch et le café; rarement son imagination ressemble à la poésie. Il ne soupçonne pas les plus simples secrets du style, mais il sait son métier... »

Aussitôt après la publication de l'article du

Figaro, Rabou écrivait à Balzac : « Mon cher Balzac, vous avez lu, sans doute, au *Figaro*, un article très féroce... Dimanche il m'était revenu, ainsi qu'à Chasles, au moins de cinq côtés et par des voies différentes, que vous n'étiez pas fâché quand on vous disait que les *Contes bruns* étaient de vous seul. Cela était de la générosité de sacrifice que nous n'avons pas voulu accepter... J'ai pris, Chasles présent, le parti d'écrire à l'homme qui devait faire l'article, je l'ai prévenu des bruits qui m'étaient revenus et je l'ai prié, pour que justice fût faite à tout le monde, de vouloir bien accepter la liste de nos contes respectifs. Quant aux duretés littéraires à l'aide desquelles il a cru devoir établir la vérité de notre société, vous comprenez bien que nous en sommes fâchés et que nous y sommes étrangers.

« Si vous aviez pris un peu moins de soin de vous séparer de nous en donnant votre adresse dans la *Conversation*, et en laissant dans la dernière ligne la critique du conte, quel qu'il fût, qui devait suivre, nous aurions pris soin de prévenir jusqu'aux inimitiés possibles et personnelles qui pouvaient se mettre en travers de vos contes, mais vous avez voulu être seul, même quand vous composiez le livre ; nous avons donc pu croire que vous consentiez à l'être à plus forte raison le livre écrit, et nous avons laissé la Providence arranger l'affaire, tous droits de chacun réservés... »

Entre, d'une part, des médiocres comme Chasles et Rabou, ou naguère Latouche, et, d'autre part,

Balzac, de tels heurts n'étaient-ils pas inévitables? Un moment, une sorte d'amitié superficielle pouvait s'établir entre eux. Ainsi Philarète Chasles était un des plus anciens camarades de lettres de Balzac et le connaissait déjà aux temps lointains où, encore incertain de son avenir, le romancier collaborait avec Lepoitevin de l'Égreville et Raisson. Encore en 1831, Balzac n'avait que mots aimables pour lui ; il l'appelait « l'élégant Chasles » et « un des meilleurs écrivains de notre époque » ; de son côté, Chasles avait composé la préface, si flatteuse, *des Romans et Contes philosophiques*. Mais bientôt la personnalité débordante, exubérante de Balzac, ses exigences, ses affirmations de supériorité, ses prétentions à la noblesse, son étalage de luxe, les choquaient. Ils ne voulaient pas abdiquer devant celui qu'ils s'entêtaient à considérer comme un égal. Ils ne manquaient pas de rappeler les débuts lents, pénibles, de leur camarade, sa difficulté, non seulement à « percer », mais à acquérir sa maîtrise. Et puis, ils enviaient le talent — ils ne voulaient pas dire le génie — de leur ami, sa gloire, de mois en mois plus rayonnante, qui menaçait d'éclipser leur propre notoriété. Le conflit se dessinait, et vite, ils détestaient leur ex-camarade. Avec quelle jalousie, quelle perfidie cruelle s'exhalent, dans les *Mémoires* de Chasles, sa rancune, sa haine contre Balzac !

« J'ai des travaux à tuer un homme en campagne. Il serait cependant bien utile que nous

eussions un point de réunion pour soutenir la lutte contre l'autre troupe de comédiens (la *Revue des Deux Mondes*, en concurrence avec la *Revue de Paris*) et que nous ne restions pas inactifs », ainsi écrivait Balzac à Ch. Rabou en janvier 1832. Et à sa sœur, Mme Surville, en février ou mars : « Je suis à travailler et hébété de sujets et de demandes. »

D'abord Balzac a en tête le projet de la fameuse Société d'abonnement général, dont les devis ne sont pas favorables. Pour que l'affaire soit réalisable commercialement, il faut donner quatre-vingt-six volumes pour quatre-vingts francs par an. Et Balzac d'écrire à Mme Carraud afin de savoir à quelles conditions telle papeterie des environs d'Angoulême peut fournir le papier. « Tout cela, dit-il, me fait travailler nuit et jour. J'ai pendant un mois à ne pas quitter ma table, où je jette ma vie comme un alchimiste son or dans un creuset. »

Puis le labeur de création littéraire. En dépit de tant de soucis, le génie de Balzac ne fait que grandir et s'affirmer. Tout en écrivant des nouvelles d'un genre qui lui est familier : *La Grande Bretèche*, *le Message*, *Mme Firmiani*, en brodant la trame fantaisiste de quelque conte drolatique pour lequel il relit maints vieux auteurs, en griffonnant un article — ils deviennent de plus en plus rares ces articles — pour la *Caricature*, il s'attaque à une œuvre de plus vaste envergure. A l'automne de 1831, il s'était, à la sollicitation des Carraud, occupé de placer un manuscrit,

une traduction de l'allemand, *Eric XIV, roi de Suède, et sa famille*, œuvre d'un compagnon d'armes du commandant Carraud, le lieutenant Dupac. Cet ancien officier, pendant les guerres de l'Empire, avait été laissé pour mort sur le champ de bataille; plus tard, ce « disparu », rentré en France, avait eu peine à faire reconnaître son identité. L'imagination de Balzac s'empare de cette donnée, bien mince en soi; il l'élargit, fait cristalliser tout autour mille faits, en dégage le pathétique et le tragique. Et ainsi prend naissance *la Transaction* (devenue en 1844 le *Colonel Chabert*). Ce n'est encore qu'une grande nouvelle, mais, par la richesse de l'action, le dramatique naissant, de page en page, de situations nouvelles, c'est déjà presque un de ces romans où, plus tard, Balzac fera tenir toute une société, toute une époque. *La Transaction* parut dans *l'Artiste, journal de la Littérature et des Beaux-Arts*, 4, rue du Coq-Saint-Honoré, fondé l'année passée par Ricourt et où Balzac avait déjà publié *le Chef-d'œuvre inconnu*. C'était un élégant périodique, d'allures très romantiques, portant, sur la couverture, une vignette de Tony Johannot.

Quelle tête solide faut-il à Balzac pour concevoir de tels sujets, alors que mille choses l'occupent et l'accaparent! Des projets de mariage se dessinent toujours à l'horizon de sa vie. « Quant à la femme, écrit-il au début de janvier à Mme Carraud, il s'en présente quelques-unes, mais je ne me lierai qu'à bon escient. Et si je suis riche, comptez que j'aurai le moins de valets possible,

que je vivrai pachaliquement dans une terre et que je ne serai que quatre mois à Paris. »

En dépit de ces unions éventuelles, l'intrigue avec Mme de Castries se développe. Vers la fin de février, Balzac connaît l'identité de sa correspondante ; la marquise invite Balzac à la venir voir. « J'accepte, répond-il, au risque de perdre beaucoup à être connu personnellement, votre offre gracieuse. » En mars, répondant à une nouvelle invitation, Balzac s'exprime en un mélange de byronisme et de marivaudage : « Maintenant, il y a de la modestie à ne plus vous revoir. Je vous supplie à mains jointes de ne pas vous offenser de cette phrase vraie et sincère ; votre amitié serait mal récompensée par la mienne dont vous ne voudriez peut-être pas et qui ne peut offrir que des ennuis ou des malheurs. Un commerce d'indifférence finirait par vous ennuyer tôt ou tard... Si douce que soit la compassion d'une femme, elle offense encore plus que la moquerie. Quand l'âme et l'imagination se réunissent, elles vont trop loin ; or, aujourd'hui je puis conserver de vous un souvenir plein de charmes... »

Entreprises commerciales, travaux littéraires, journalisme politique, correspondance, amours, tout cela cependant laisse quelques loisirs à Balzac. Il continue d'aller dans le monde, assiste à peu près régulièrement aux « mercredis » de Gérard et va chez les Girardin. Un soir de septembre 1831, Fontaney rencontre Balzac chez Gérard : « Gros garçon, note-t-il dans son *Jour-*

nal. Œil vif, gilet blanc, tournure d'herboriste, mise de boucher, air de doreur, ensemble prestigieux. » C'est là que se révèle le Balzac causeur, d'un « brio irrésistible », brillant conteur d'anecdotes, étonnant improvisateur, étourdissant d'une verve grasse, puissante, frôlant parfois la trivialité, inépuisable de fantaisie, d'une fantaisie tout près de la bouffonnerie et du burlesque. Ailleurs, dans le grand monde, il se sent gêné, guindé, se surveille trop, et parfois on le juge ennuyeux. Chez Gérard et les Girardin, il se laisse aller, gesticule, mime un dialogue avec des intonations de comédien, se lève, va, vient, tisonne le feu, se rasseoit, éclate de rire, touche à tout, à l'histoire, à la politique, à la littérature, aux arts, aux sciences, à l'élégance, à la philosophie, aux religions, improvise des théories sur tout, lance des paradoxes et dit mille folies. Chacun fait silence pour l'écouter et la conversation devient un soliloque. Son teint se colore, son œil devient d'un « lumineux particulier », sa voix, pleine, sonore, cuivrée, prend cent inflexions...

Chez Gérard, c'est généralement vers minuit ou une heure du matin, quand le cercle est réduit à quelques intimes, quand les chants italiens des Grisi et des Vigano ont pris fin, que Balzac tire ce feu d'artifice, « ce bouquet à la Ruggieri », comme disent les habitués. Quelques jeunes artistes, retirés dans un coin, dessinent ou exécutent un lavis, et, pour l'écouter, laissent la sépia se sécher « dans leurs pinceaux oisifs ». D'intrépides joueurs de whist sont encore au

tapis vert, autour de Mme Gérard. Ancelot, Patin, A. de Beauchesne, quelques autres, les entourent et jettent de temps en temps une appréciation sur le jeu. Le grand lévrier de Gérard, à la robe gris azuré, joue sur les fleurs du tapis. Humboldt, qui part toujours l'un des derniers, est adossé au chambranle d'une porte d'où il n'a pas bougé de la soirée, et lui, l'éternel bavard qui parle toujours sur le même ton et sans le moindre geste, s'arrête et se tait...

Vers deux heures, Balzac part, entraînant deux ou trois familiers, souvent Delacroix et Eusèbe de Salle, à la fois médecin et écrivain, avec qui il continue la conversation commencée. Dans la rue Saint-Germain-des-Prés, éclairée de réverbères à l'huile qui rougeoient, il s'immobilise, sa voix s'élève; on se remet en route. Ses interlocuteurs l'accompagnent jusqu'aux environs du Luxembourg, ou bien c'est Balzac qui, tout en continuant de discourir, descend jusqu'au quai Voltaire, où demeure Delacroix, traverse parfois le Pont Royal aux côtés d'Eusèbe de Salle, qui habite rue Duphot.

Les Girardin, qui, en ces premiers mois de 1832, n'ont pas encore de domicile à eux dans la capitale, sont tantôt à Villiers-sur-Orge, tantôt à Paris, chez Sophie Gay, rue de Choiseul. Le 12 janvier, Balzac passe la soirée chez Sophie Gay et s'y rencontre avec le marquis de Custine, Jacques Coste, Alfred de Musset et A. Fontaney, le futur gendre de Mme Dorval. Il improvise, « avec un étrange et incroyable aplomb, des

contes fantastiques et drolatiques qui ont beaucoup amusé ces dames. Delphine l'aidait et lui donnait des idées ». Quelques jours plus tard, encore chez Sophie Gay, Balzac lit un conte drolatique, puis tire de sa poche les épreuves d'un « conte brun » et en entreprend la lecture. Certains auditeurs, dont Fontaney, trouvent qu'il exagère. « Après son départ son succès a été moins grand qu'en sa présence (1). »

Balzac, Delphine et Émile de Girardin échangent des lettres familières et cordiales, telle celle-ci que Delphine écrit le 13 avril, en pleine épidémie de choléra : « Puisque nous voilà tous en quarantaine, dites-nous comment vous êtes. Nous vous invoquons dans nos tristesses, comme on invoque un médecin dans ses souffrances. Écrivez-nous donc et consolez-nous de ne pas vous voir en nous rassurant sur votre santé. Mille amitiés de la part d'Émile. » Et quand elle est à Paris, Mme de Girardin ne manque pas d'inviter son grand ami. Le 10 mai, c'est pour rencontrer « une admiratrice passionnée de son dernier livre » et se livrer à « une bouillotte fantastique ». Le 31 mai, il est convié pour l'anniversaire du mariage Gay-Girardin. « Venez, nous ne pouvons nous passer de vous. Si vous avez quelque chose à lire, apportez-le, sinon, vous nous raconterez vos voyages, et vous savez comme nous écoutons. »

Chez les Girardin, entre Delphine et sa sœur,

(1) A. Fontaney, *Journal intime*, publié par René Jazinski.

Mme O'Donnel, plus encore que chez Gérard, Balzac est lui-même; « il obéit à une sorte d'ivresse intérieure et peint en traits rapides, avec une intensité de comique et un talent bouffe incomparable les fantaisies bizarres qui dansent dans la chambre noire de son cerveau ». Il imite les accents italiens ou allemands, s'essaie maladroitement aux calembours, s'égaie de ces « scies » populaires que Paris invente chaque saison et qui vite disparaissent...

Un autre endroit où Balzac se sent à son aise et où même il lui arrive de dépasser la mesure, c'est chez « Mme Dudevant » et « M. Sand ». Mme Dudevant est alors une jeune et jolie femme de vingt-huit ans, petite, brune, aux grands yeux noirs et voluptueux, au profil d'andalouse, qui se vêt d'une longue redingote-guérite en gros drap gris, porte bottes et pantalon à sous-pied et ressemble ainsi à un étudiant de première année. Un jeune homme de vingt ans, « d'une taille moyenne, d'une tournure parfaite, pleine d'élégance, les cheveux châtains, fins, soyeux, un front élevé qui trahit déjà les fatigues de l'âme », tel est « M. Sand », le « petit Sandeau, aimable et léger, comme le colibri des savanes parfumées ».

Par son ami, le peintre Auguste Borget, qui appartenait à l'une des familles les plus estimées d'Issoudun, Balzac avait fait connaissance avec plusieurs autres jeunes berrichons : un étudiant en médecine, Émile Regnault, « jeune homme svelte, élancé, à l'œil vif, pétillant de finesse et d'esprit, à la chevelure noire, abondante, au

visage rose d'un ovale parfait », Jules Sandeau, étudiant en droit, peut-être Félix Pyat, débutant encore obscur, qui passait pour avoir écrit dans *Barnave*, le roman signé de Jules Janin, le chapitre intitulé « Les deux filles de Séjan » ; et ainsi Balzac avait pu rencontrer Mme Dudevant, amie intime de Regnault et maîtresse de Sandeau.

Mme Dudevant, qui publiait en 1831, sous le pseudonyme de Jules Sand, son premier roman, *Rose et Blanche ou La Comédienne et la Religieuse*, écrit avec Sandeau, était alors, au *Figaro*, la collaboratrice intime de Latouche, une manière de secrétaire auprès de lui. A la première entrevue, la jeune femme, déjà émerveillée du talent de Balzac, le trouva « plein de rondeur, naïf et bon enfant au possible, content de lui-même ».

Dès 1831, Balzac fréquente chez le ménage Dudevant-Sandeau, installé, quai Saint-Michel, tout en haut de la « maison qui fait le coin de la place, en face de la Morgue » : trois petites pièces donnant sur un balcon d'où l'on aperçoit une grande étendue du cours de la Seine, Notre-Dame, la tour Saint-Jacques, la Sainte-Chapelle. Alors, comme le ménage n'a pas beaucoup d'argent, Balzac lui prête les numéros de la *Revue de Paris* où ses nouvelles paraissent et un exemplaire de la *Peau de chagrin*. Et très souvent, malgré sa corpulence commençante, il escalade les étages, arrive, de bonne humeur, riant, soufflant, hors d'haleine, un manuscrit ou un paquet d'épreuves sous le bras. Il trouve là Mme Dudevant, Sandeau et quelques-uns de

leurs amis, Regnault, Charles Duvernet, « jeune homme aux rêveries mélancoliques, au caractère sombre comme un jour d'orage », Alphonse Fleury dit le Gaulois, un géant « aux pattes immenses, à la barbe effrayante ». Comme le mobilier est sommaire, on s'assoit sur les tables, voire par terre. Balzac jette un regard vers les paperasses étalées sur la table de George Sand, qui ne l'entretient jamais de ses projets littéraires. « Il n'y crut guère, ou ne songea pas à examiner si j'étais capable de quelque chose, note George Sand dans *Histoire de ma vie*. Je ne lui demandai pas de conseils, il m'eût dit qu'il les gardait pour lui-même, et cela autant par ingénuité de modestie que par ingénuité d'égoïsme; car il avait sa manière d'être modeste sous l'apparence de la présomption. » Puis aussitôt, il se met à parler avec abondance de l'œuvre à laquelle il travaille. Pour la forme, il demande l'avis de l'auditoire, mais n'écoute pas les réponses. « Il parlait de lui, de lui seul. Une seule fois, il s'oublia pour nous parler de Rabelais. »

A son tour, le « ménage » va rue Cassini, d'abord dans la première installation, puis dans la seconde, lie connaissance avec les familiers du maître de céans, notamment avec Emmanuel Arago. Un jour Balzac convie Mme Dudevant et Sandeau à venir prendre des glaces, un autre jour à dîner. Toujours bizarres les menus de Balzac ; par exemple du bœuf bouilli, du melon et du champagne frappé. Une fois, un soir d'été, après le repas, Balzac endosse une belle robe de

chambre toute neuve que vient de lui livrer Buisson et la fait admirer à ses amis. Et c'est dans cette tenue qu'il entend les reconduire jusqu'à la grille du Luxembourg. George Sand fait observer qu'il est tard, le quartier désert et qu'il risque de se faire assassiner. « Du tout, réplique Balzac, si je rencontre des voleurs ils me prendront pour un fou, et ils auront peur de moi, ou pour un prince, et ils me respecteront. » Balzac fait comme il l'a dit : il tient à la main un flambeau portant une bougie allumée et parle de quatre chevaux arabes, qu'il souhaite avoir, comme s'il les possédait déjà.

Qui enrage de ces relations amicales? C'est Latouche, maintenant ennemi acharné de Balzac et qui parle de lui avec « une aversion effrayante ». Balzac, lui, regrette leur brouille et s'exprime sans animosité sur le compte de son ancien ami. George Sand tente une réconciliation que le ressentiment de Latouche, encore trop vif, rend impossible. « Gare à vous, dit Balzac à George Sand, vous verrez qu'un beau matin, sans vous en douter, sans savoir pourquoi, vous trouverez en lui un ennemi mortel. » Au premier mot prononcé par la jeune femme sur ce sujet délicat, Latouche « saute au plafond ». « Vous l'avez donc vu, crie-t-il, vous le voyez donc? Il ne me manquait plus que ça! » Par la suite il se calma, bouda, revint et finit par passer à George Sand « son Balzac ».

Enfin Balzac trouve même le temps d'être un

dandy. Il ne porte pas encore sa fameuse canne, mais il multiplie les commandes chez son tailleur Buisson, tant pour les vêtements de sortie que pour ceux d'intérieur. En janvier 1832, un pantalon de casimir noir habillé, un gilet de piqué blanc, une robe de chambre en mérinos solitaire, avec cordon de soie, de 85 francs; en février, un habit noir première qualité de 120 francs, un pantalon bleu première qualité de 50 francs, un gilet de cachemire blanc renforcé de 25 francs, un gilet de casimir bleu à boutons granit or mat; en mars, une robe de chambre noire, un pantalon de flanelle anglaise rouge, le tout coûtant 117 francs; en mai, une redingote bronze vert Louviers de 120 francs et deux gilets de piqué blanc; en juin, trois pantalons d'été (1).

Alors, M. de Balzac, pour se rendre dans l'intérieur de Paris ou dans les environs, a un cabriolet et un tilbury à deux chevaux, Smogler et Briton. Que de soucis donnent à leur propriétaire ces deux animaux! Ils lui ont coûté si cher qu'il hésite par temps d'hiver à se rendre à Saint-Cyr, auprès de son ami, le capitaine Périolas, et quand, en février, il se décide à ce déplacement, il s'enquiert, avant de partir, d'une écurie pour abriter le cheval, « à cause du prix de ce susdit lapin ». Un nombreux personnel est à son service : une cuisinière, Rose, et deux domestiques, Paradis et Leclerc, pour lesquels de nouvelles

(1) Collection Lovenjoul.

livrées sont exécutées chez Buisson. Quelles belles tenues doivent avoir les deux gaillards avec leurs redingotes ou leurs habits bleus, leurs culottes de panne bleue, de velours noir ou de velours blanc à côtes, leurs chapeaux à cocardes ! Quel air d'aristocratic leur donnent les boutons de leurs livrées que Lecomte, graveur en taille-douce, 307, rue Saint-Denis, a timbrés aux armes des Balzac d'Entragues, fantaisie qui a coûté à Balzac quatre-vingt-huit francs !

Quant à l'appartement de la rue Cassini, il devient une vraie bonbonnière. « Des murs tendus de soie et brodés de dentelles », voilà ce qu'y voit George Sand. Tapis partout, et partout des tentures.

Presque chaque soir, M. de Balzac, tandis que son valet de chambre s'empresse auprès de lui, passe son gilet de cachemire blanc et son habit noir, car s'il ne se rend pas dans le monde, il va au théâtre. En commun avec des amis, il a loge aux Italiens et à l'Opéra. Les Italiens donnent alors leurs représentations à la salle Favart, construite à la fin du XVIII^e^ siècle, sur les terrains de l'hôtel Choiseul. On y joue trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, mais seulement pendant six mois de l'année, du 1^er^ octobre au 1^er^ avril. On vient là pour se rencontrer, causer, et les visites de loge à loge sont fréquentes.

L'Opéra, alors dirigé par le docteur Véron, se trouve rue Le Peletier, dans la salle construite par Debret, qui a dû utiliser en partie les matériaux

provenant de l'ancienne salle de la rue Richelieu. La façade est rue Le Peletier, mais on accède à l'administration et aux coulisses par le passage de l'Opéra. C'est là le chemin favori des familiers ; là, passent, enveloppées dans leur cachemire éblouissant comme un plumage d'oiseau exotique, les étoiles du chant et de la danse ; là, trottinent les « rats » encore obscurs ; là, les soirs de bals, se donnent de discrets rendez-vous... A droite et à gauche du parterre, deux rangs de loges de rez-de-chaussée ; au-dessus quatre étages de loges ; les premières loges sont décorées de bas-reliefs dorés sur un fond blanc ; enfin un balcon et des avant-scènes occupés surtout par les jeunes gens à la mode.

A l'Opéra, Balzac est un abonné de la fameuse loge infernale, ou plutôt d'une des loges infernales, car, tout au moins à certains moments, il semble qu'il y en eût deux : une avant-scène, « une simple baignoire », dit Arsène Houssaye, tendue de soie et ornée d'un miroir, et une première ou une seconde loge. Les habitués des deux loges appartenaient au même monde des viveurs élégants du Boulevard, riches ou dépensant comme s'ils l'étaient. On y vit, à différentes époques, outre Balzac, le marquis du Hallay, Conrad de Lagrange, le marquis de la Valette, Lautour-Mézeray, le comte Germain, que les danseuses appelaient « mon cousin germain », le docteur Véron, Charles de Boigne, journaliste à ses heures et naguère collaborateur de la *Silhouette*, neveu du général de Boigne, mari de

la célèbre Mme de Boigne, née d'Osmond; Duranton, qui se suicida, dit-on, à la fois pour des pertes au jeu et l'amour méconnu qu'il avait voué à Mme de Girardin; Nestor Roqueplan, qui devait plus tard être directeur de l'Opéra; James Fazy, génevois à la fois démocrate et dandy qui deviendra, dans sa ville natale, chef du gouvernement radical; Chégaray, un brillant magistrat qui fit, sous la monarchie de Juillet, une carrière prodigieuse de rapidité; procureur du roi à Montbrison en 1830 et âgé de vingt-huit ans, il était, en 1834, avocat général près la cour de Paris, et en 1835, procureur général à Orléans. Sans doute servit-il de modèle à Balzac pour ses types de magistrats ambitieux.

Dans la loge infernale, on cherche à se distinguer à tous prix. C'est là que Lautour-Mézeray arbore tout d'abord un camélia blanc à sa boutonnière. Un autre habitué invente une manière d'applaudir particulière; on écarte d'un demi-mètre ses mains gantées et on les rapproche sans produire aucun bruit : applaudissement muet et qui ne s'entend pas, mais se voit de loin et ne risque pas d'être confondu avec ceux de la foule. Mais tous les usages de la loge ne sont pas de bon goût; pendant les actes on ouvre et ferme les portes avec fracas, on parle à haute voix, on critique danseuses ou chanteuses, on renverse les sièges. Souvent des : chut! s'élèvent dans la salle, et parfois même le commissaire de police doit intervenir. Au reste, la loge est « infernale » bien plus par le bruit qu'on y fait que par l'es-

prit. Le jeune Arsène Houssaye y passe une soirée, attendant toujours que l'esprit jaillisse, « mais pas un mot à mettre sous la dent, je veux dire sous la plume ». Et pourtant c'est un titre que d'être de la loge infernale! Que ne raconte-t-on pas sur cette loge! On affirme que ces messieurs se sont fait fabriquer, par l'ingénieur Chevalier, des lorgnettes qui grossissent trente-deux fois les objets et pour lesquelles les maillots des danseuses n'ont pas de secrets.

Pendant les entr'actes, les fashionables de la loge se répandent au foyer. Le foyer de l'Opéra! Il est alors dans toute sa gloire, comme le Boulevard. Regardez la belle aquarelle d'Eugène Lami. Dans la salle ornée de pilastres corinthiens, sous la lumière qui tombe du lustre, voici Nestor Roqueplan, Halévy, Auber, Alfred de Musset, le comte de Belmont, le comte de Montguyon, Fanny Essler, le docteur Véron, Lautour-Mézeray, etc.

« Ce foyer, écrit Frédéric Soulié en 1834, est presque une lanterne magique où les principaux personnages de notre époque posent *de vivo*, comme disaient les vieux maîtres flamands. Voulez-vous savoir si M. Thiers est juste aussi petit qu'on le dit, M. d'Argout est là qui vous prêtera son nez pour le mesurer. Vous a-t-il pris en idée de croire que M. Sue est un gros marin brusque et malpropre et M. de Balzac un frêle et pâle cavalier à la tournure suave et pensive? Écartez le ventre de Balzac et vous apercevrez la saillante parure de M. Sue. »

Souvent aussi, pendant ces mêmes entr'actes, la loge infernale est « égayée par la visite de quelques hautes coquines ». Là, passe tout le demi-monde du règne de Louis-Philippe, celles qu'on appelait la Joconde, la Madone, la Colombe, Mogador, Andréa, Salade-à-la-Russe et la plus fameuse, Esther Guimond. Reine de la galanterie de ce temps, sans beauté, charme, ni grâce, elle avait acquis une célébrité par une sorte d'esprit canaille, la crudité de ses ripostes et en général de son langage. On la rencontrait jusque dans les soupers diplomatiques. Avant elle, les « courtisanes » ne se risquaient guère en pleine lumière; on ne les voyait ni à l'Opéra, ni à la Comédie-Française, et elles se dissimulaient dans les baignoires des petits théâtres. Esther est une des premières qui osa se montrer en grand équipage aux courses du Jockey-Club et prendre place dans les tribunes réservées, et cela choqua beaucoup les femmes du monde. L'une d'elles lui dépêcha un ambassadeur qui la pria de se retirer. Esther Guimond prit la chose fort mal et refusa de s'éloigner. Au retour des courses, elle commanda au cocher de la victoria où elle trônait avec deux amies, de se faufiler parmi les voitures des femmes du monde, et tout le long du chemin, sur l'air de *Larifla*, elle improvisa une interminable chanson qui était un chef-d'œuvre d'impertinence et de rimes cavalières. « Et voilà, racontait-elle, comment j'ai fait mon entrée dans le monde. » Cynique, elle disait encore, après sa brouille avec Émile de Girar-

din : « Croiriez-vous que j'ai huit cents lettres de Girardin et qu'il refuse de me les acheter! »

Et le spectacle est suivi d'un souper dans un cabaret à la mode où un cabinet particulier est réservé aux abonnés de la loge infernale et où sont admises « des filles d'Ève du demi-monde ».

Durant les premiers mois de 1832, on vit beaucoup Balzac dans la loge infernale, aux bals de l'Opéra, en cabinet particulier et dans la plus galante compagnie. Balzac s'amusait, « faisait la fête » et, avec la fougue de son tempérament, non sans excès. Le bruit de ces dérèglements parvint aux oreilles de l'excellente Mme Delannoy qui, à la première occasion, semonçait d'importance le « viveur » : « Vous avez un très beau talent, mon jeune ami, lui écrivait-elle, et déjà une grande célébrité. Vous êtes entouré d'envieux, de jaloux, qui ne demandent pas mieux que de saisir au passage une légèreté, une inconséquence pour vous en faire un crime. Vous êtes appelé à vivre dans la bonne et très bonne compagnie. Pourquoi donc fréquentez-vous quelquefois la mauvaise? Je vous avoue que c'est avec peine que, l'hiver dernier, je vous ai vu en public avec certaines personnes chez lesquelles vous pouvez bien aller passer une heure si cela vous amuse, mais avec lesquelles vous ne devez jamais vous montrer. Qui voyez-vous se conduire ainsi? Une douzaine de jeunes niais qui, après avoir perdu leur fortune et leur santé, vont mourir à l'hôpital ou se brûlent la cervelle. La belle chute!... mon ami. Vous leur rendriez

à tous un meilleur service en écrivant une fois leur vie qu'en ayant l'air de les imiter, et vous vous sauveriez de la contagion par les réflexions forcées que le sujet vous ferait faire.... »

Vers le milieu d'avril paraissent les *Cent contes drolatiques colligez ez abbaïes de Touraine et mis en lumière par le sieur de Balzac pour l'esbattement des pantagruélistes et non aultres*, premier dixain. Alors, en ce printemps tragique de 1832, la terreur règne dans Paris. Depuis longtemps l'arrivée du choléra-morbus était annoncée; venu d'Asie et de Russie, il cheminait lentement, à une époque où les difficultés des communications paralysaient la marche des fléaux. Les vaudevilles, les petits journaux, les caricatures le narguaient. Mais, voilà que tout à coup, à la fin de mars, par des jours clairs et froids, son visage sinistre apparaît. Rapidement, il prend possession de la ville, s'y installe en tyran meurtrier. Des gens tombent, frappés dans la rue. Des bruits sinistres et effrayants circulent dans la foule ignorante. On court sus à de soi-disant empoisonneurs, on les écharpe ou on les jette à la Seine. Les morts se comptent par centaines chaque jour; dans les rues désertes, des malades sont transportés en litières. « Les églises tendues de noir, des cercueils, des corbillards dans toutes les rues... La nuit, on voit arriver de loin, dans les rues désertes, des hommes vêtus de noir, des torches à la main, avancer doucement à la triste lueur vacillante; on voit jusqu'à cinq cercueils entassés sur un corbillard fait pour n'en recevoir

qu'un seul. Un réverbère rouge frappe vos yeux; il désigne le bureau de secours contre le choléra (1) ». Et cependant la vie de Paris continue : spectacles, dîners, visites, soirées, concerts...

Les *Contes drolatiques* ne surprirent pas le public par leur archaïsme de forme; dans les années 1830, — nous l'avons vu, — on était habitué à cet emploi du « vieux français ». Sans doute, ce vieux français de Balzac est tout de fantaisie; termes et tours de phrases sont empruntés à la fois au XVI^e^ et au XV^e^, au XIII^e^ et au XII^e^ siècle; l'auteur a forgé des mots, et son orthographe se montre des plus capricieuses. N'empêche que cette langue inventée, il la manie avec une aisance, une maîtrise, une virtuosité incomparables. Rarement Balzac s'est montré conteur plus habile et plus vif que dans les *Contes drolatiques*. Et puis, ces *Contes*, avec leurs histoires gaillardes et gauloises, c'est tout un côté du génie de Balzac; c'est lui, avec sa vitalité exubérante, son grand amour de la vie et de la nature dans toutes leurs manifestations, même les plus basses.

Le livre fit quelque scandale. Le duc de Fitz-James, qui n'était pas bégueule et avait dîné, dans les premiers jours d'avril, chez Olympe Pélissier en compagnie de Balzac, se divertit follement. « O le plus polisson des hommes! écrivait-il à Balzac. Il faut être aussi effronté que vous l'êtes pour avoir été lancer un pareil livre

(1) Comte Rodolphe Apponyi, *Journal*.

tout au travers d'un choléra. Toutes les foudres des bégueules et des académiciens vont tomber sur vous. Je ne me joindrai pas à eux, car vous m'avez bien amusé, et quand j'ai ri, je suis désarmé. La gaîté est un oiseau si rare par le temps qui court!...

« Le *Péché véniel* est un diamant et la lecture des litanies est un tableau délicieux... Donnez-nous de ceux-là plus que des *Joyeulsetez du bon roi Loys le unziesme*; elles sont aussi par trop *embrennées*, quoique bien folles et bien amusantes. »

Mais Mme Delannoy fut choquée; elle trouvait là « bien des choses désapprouvées par le bon goût et d'une morale par trop facile ». George Sand, elle aussi, se scandalisa. Balzac, en lui offrant le livre, voulut lui en lire des fragments, sans doute choisis parmi les plus risqués. George Sand essayait de le faire taire; il continuait de plus belle. Alors elle lui arracha le livre et le lui jeta au nez. Il riait à gorge déployée. Elle le traita de « gros indécent. — Prude! » riposta Balzac, et, tout en descendant l'escalier, il lui criait : « Vous n'êtes qu'une bête. »

Les critiques se montrèrent soudain pris de pudibonderie. Si Laurentie, catholique et légitimiste, — qui n'avait d'ailleurs pas encore lu le livre, — se faisait fort de parler des *Contes drolatiques* sans compromettre « la gravité de moraliste » du *Rénovateur* (1), *le Figaro* trouva

(1) Laurentie à Balzac, 21 avril 1832 (Collection Lovenjoul).

ennuyeux et sans chaleur les récits de Balzac : « Les peintures quasi lascives de M. de Balzac sont froides et sont baisers de prostituées, baisers sans amour. » La *Revue de Paris* publia en avril deux notices sur les *Contes drolatiques* en reprochant à Balzac de se montrer obscène et grossier. Même sévérité à la *Revue des Deux Mondes*. Après les blâmes de rigueur sur l'ignorance de Balzac quant à la langue des vieux conteurs, l'auteur de l'article — sans doute Gustave Planche — écrivait : « Les *Contes drolatiques* sont-ils amusants? Vraiment non. Ils sont obscènes et ne sont pas lascifs. C'est partout et à tout propos une débauche réfléchie, froide et calculée et qui n'a rien de libertin... »

En ce mois d'avril 1832, Balzac est très épris de Mme de Castries. Peu à peu, lui et la marquise ont pris l'habitude de se voir très souvent; bientôt les visites deviennent presque quotidiennes. Chaque soir, ou à peu près, Balzac, en cabriolet, se rend chez Mme de Castries, où il passe plusieurs heures.

Déjà Balzac était légitimiste; pour complaire à son amie, il accentue encore ses nouvelles opinions. Alors, la presse légitimiste était représentée par la *Gazette de France*, relativement modérée et opportuniste, avec Genoude et Fleury comme rédacteurs en chef, et par la *Quotidienne*. Naguère dirigée par le vieux et spirituel Michaud, un homme du XVIII^e^ siècle attardé dans le XIX^e^, mordant comme Voltaire, auquel il ressemblait vaguement, et gaulois comme

Rabelais, elle était passée en 1828 aux mains de Laurentie qui, avant de s'adonner au journalisme politique, avait été inspecteur général de l'Université. Dans le courant de 1831, Laurentie, homme affable et bienveillant, toujours souriant, cédait la place à M. de Brian, que secondait Alfred Nettement; dès lors la *Quotidienne* devenait violente et intransigeante. Quant à Laurentie, il fondait le *Courrier de l'Europe*; puis, en mars 1832, avec l'aide des ducs de Fitz-James et de Noailles, de Bonald, du vicomte de Conny, député de l'Allier sous la Restauration, *le Rénovateur*, hebdomadaire qui avait pour collaborateurs le marquis de Bartillat, le vicomte de la Lézardière, le duc de Fitz-James, J.-T. Merle, Clausel de Coussergues, de Peyronnet, etc...

Sans doute le duc de Fitz-James mit-il Laurentie en rapport avec Balzac, et, dans le numéro du 31 mars, celui-ci publie un article indigné *Sur la destruction projetée du monument élevé au duc de Berry*. Quelques jours plus tard, il écrit à Laurentie : « J'avais rêvé, moi, pauvre champion de la cause sacrée que vous défendez depuis si longtemps, l'entreprise dont vous m'avez envoyé le prospectus. La vénération que je porte au duc de Fitz-James, dont le caractère est l'honneur du parti légitimiste, m'a rendu votre envoi plus remarquable encore. Si donc vous croyez que je puisse être utile en ce dernier combat, dans lequel je vois la vie ou la mort des sociétés européennes, des arts et des belles choses qui font une patrie grande et noble, sui-

vant le triomphe de tel ou tel camp, disposez de moi. »

Quelle est au juste la part de collaboration de Balzac au *Rénovateur*? Il semble qu'alors il écrive quelques articles, non signés, sur l'actualité intérieure et étrangère. Le 20 avril, Laurentie lui envoie une lettre hâtive : « Avez-vous cinq pages, Monsieur? Faites vos adieux à la Chambre des Députés et mentionnez les petits événements de la semaine, la supercherie de M. l'abbé Louis qui fait afficher à la Bourse qu'on attend de Berlin la ratification, le drapeau tricolore d'Ancône qu'on commence à faire disparaître... Il nous faudrait cela dans une heure ou deux. » Balzac, dans le même temps, collaborait-il à la *Quotidienne* sans signer ses articles? Il se pourrait, car, trois jours avant, le rédacteur en chef, A. Bertier, lui écrivait : « J'avais craint un instant, Monsieur, que vous n'ayez abandonné notre pauvre *Quotidienne*... Je me flatte que vous êtes entièrement rétabli et que vous viendrez bientôt nous apporter quelques-uns de ces jets qui donneront tant de brillant à notre feuille... »

En mai, Balzac publie en tête du *Saphir*, joli petit volume à couverture bleue, frère de l'*Émeraude*, édité chez Canel, *Le Refus, scène de l'Histoire de France*. L'action se passe en 1589, après l'assassinat de Henri III; quelques bourgeois de Paris, enragés ligueurs, viennent proposer la couronne au cardinal de Bourbon, qui refuse et leur donne une leçon de royalisme : « Vous pouvez tuer vos rois, vous n'anéantirez pas la

royauté. Elle est, comme Dieu, une chose placée au-dessus de nos mains. »

Durant ce mois, le parti « carliste » s'agite. La duchesse de Berry est en Vendée; au début de juin éclatera l'insurrection, d'ailleurs presque aussitôt avortée. Il faut exciter l'opinion publique. Le 19 mai, Balzac publie, dans le *Rénovateur*, la *Vie d'une femme* où il retrace l'existence et les malheurs de la duchesse d'Angoulême (1). Le 26, toujours dans le *Rénovateur*, il commence la publication de *Sur la situation du parti royaliste*, véritable profession de foi légitimiste. Après d'audacieuses et contestables généralités historiques, Balzac, hostile au principe de la souveraineté du peuple, « impropre à garantir la société de toute perturbation, car peut-on persuader à l'homme qui peut tout de ne rien vouloir? » déclare accepter les deux dogmes fondamentaux du parti royaliste : Dieu et le Roi. « Ces deux principes sont les seuls qui puissent maintenir la partie ignorante de la nation dans les bornes de sa vie patiente et résignée. Parmi tous les moyens de gouvernement, la religion n'est-elle pas le plus puissant de tous pour faire accepter du peuple ses souffrances et

(1) Le lendemain 20 mai, Balzac est victime d'un accident : il tombe de son tilbury et se blesse à la tête; on le saigne et il doit garder le lit. En ce moment même paraît, chez Mame, la deuxième édition des *Scènes de la vie privée*, quatre volumes dont deux nouveaux, le quatrième renfermant les cinq nouvelles que formeront plus tard *la Femme de trente ans*.

le travail constant de sa vie? » Et par religion il entend le catholicisme.

Cette partie théorique traitée, Balzac pose la question : Que doit faire maintenant le parti royaliste? Tout d'abord ne pas se livrer à une sorte d'émigration à l'intérieur, mais parler et agir, se mêler à la vie du pays. Pour cela, il est nécessaire qu'il accepte les résultats matériels de 89. Vouloir s'opposer à ce que la Révolution a produit dans les idées, dans les choses et dans les intérêts, serait une faute sans nom et, tout à la fois, une absurdité, une impossibilité, un crime, une folie. Balzac condamne également l'insurrection et la guerre civile. Ces conseils d'opportunisme donnés, — qui durent d'ailleurs scandaliser bien des vieux ultras —, il estime que les armes dont les royalistes doivent se servir sont la presse et la tribune.

Le duc de Fitz-James et la marquise de Castries stimulaient le zèle de Balzac. « Vous serez bien aimable de ne pas oublier le *Rénovateur* », lui souffle le duc après l'avoir chaudement complimenté pour les *Contes drolatiques*, et la marquise multiplie séduisantes agaceries et tendres coquetteries. « Je ne doute pas, lui écrit-elle, que ce soit le mauvais temps qui vous ait empêché de venir. Mais si vous avez cinq minutes, dites-moi que je ne me trompe pas. Je ne vous demande pas pardon de cette inquiétude... Quand j'aurai votre réponse je serai tranquille... Je puis toujours vous regretter, mais jamais nuire à des travaux dont je jouis vivement. Je

vous aime bien imprimé. Ce matin, le *Rénovateur* m'a charmé à mon réveil; cependant je sais que je vous aime encore plus quand je vous entends... »

Mme de Berny et Mme Carraud blâmaient les ambitions politiques de Balzac et ses opinions. L'une dans son amour passionné, l'autre dans sa fervente amitié, rêvaient de le voir s'élever aux plus hauts sommets de la gloire littéraire. La politique ne l'écartait-elle pas de sa vraie voie? Peut-être ces reproches que, — presque dans les mêmes termes, — elles lui adressaient, étaient-ils dictés par un sentiment d'animosité envers Mme de Castries, net et avoué chez Mme de Berny, plus obscur chez Mme Carraud. Mme de Berny reproche à Balzac d'être devenu légitimiste par vanité, pour se faire admettre dans un monde qui jusque-là lui était fermé, et le met en garde contre ses nouveaux amis politiques, méprisants par naissance et toujours ingrats. Surtout qu'il ne soit jamais « l'esclave de ces gens-là! »

Républicaine et démocrate, Mme Carraud se choque de voir Balzac adhérer à un parti « qu'elle méprise profondément », d'adopter des sentiments et des idées aristocratiques. Et puis, elle ressent une sorte de vertige devant les aspirations effrénées de son ami : conquête d'une situation politique, appétit de la richesse, désir d'un luxe excessif, d'être « l'homme à la mode » : « Vous ne sortirez donc jamais de cette vie tempêtueuse, cher Honoré? Vous nierez donc toujours

les douceurs de cette existence, seulement nuancée, remplie par une affection puissante, mais calme, forte de sa force seulement... Vous vous jetez dans la politique, m'a-t-on dit. Oh! prenez bien garde! Mon amitié s'effraye... N'étouffez pas, sous de pareilles passions, de telles disputes, votre beau talent destiné à devenir encore plus beau si vous le respectez... »

A ces sages conseils, Balzac répond par une lettre d'un romantisme fougueux et ténébreux : « Il y a des vocations auxquelles il faut obéir, et quelque chose d'irrésistible m'entraîne vers la gloire et le pouvoir. Ce n'est pas une existence heureuse. Il y a chez moi le culte de la femme et un besoin d'amour qui n'a jamais été complètement satisfait ; désespérant d'être jamais bien aimé et compris de la femme que j'ai rêvée, ne l'ayant jamais rencontrée que sous une forme, celle du cœur, je me rejette dans la sphère tempêtueuse des passions politiques et dans l'atmosphère orageuse et desséchante de la gloire littéraire.

« J'échouerai peut-être dans l'une et dans l'autre, mais croyez bien que, si j'ai voulu vivre de la vie du siècle même, au lieu de passer heureux et obscur, c'est que précisément le bonheur pur et médiocre m'a manqué. Quand on a une fortune entière à faire, il vaut mieux la faire grande et illustre, car, peine pour peine, il est préférable de souffrir dans une haute sphère que dans une basse...

« Si je rencontrais une femme et une fortune,

je me résignerais très facilement au bonheur domestique; mais où trouver cela? Quelle est la famille qui croirait à une fortune littéraire? Je serais au désespoir de tenir mon avenir d'une femme que je n'aimerais pas... »

Phrases véhémentes et emportées, phrases de feu qui projettent des lueurs parmi les obscurités de la vie intime de Balzac. Nous pouvons — faute de documents — hasarder une hypothèse. Balzac aspire à la main d'Éléonore de Trumilly, dont le père est mort du choléra le 7 avril 1832. Alors, il songe à réaliser ses ambitions politiques en se présentant à la députation. Un gros obstacle est la question du « cens d'éligibilité ». Aussi se préoccupe-t-il d'acquérir, par l'intermédiaire de son ami, l'avocat Faucheux, un terrain sur les bords de la Loire, près de Tours, entre Vouvray et le pont de la Mothe (1). Posséder un coin de terre en Touraine, ç'a été le rêve de toute sa vie, et en même temps il deviendrait propriétaire foncier. Avec quoi pourra-t-il effectuer cet achat? Mais si le mariage était conclu, il disposerait de l'argent de la dot...

Justement une occasion inespérée se présente. Le 30 avril, le député de Chinon, Girod de l'Ain, de la gauche constitutionnelle, est nommé ministre de l'Instruction publique. Il doit, selon les usages alors en vigueur, se représenter devant les électeurs; le scrutin est fixé au 13 juin. C'est un siège pour Balzac!

(1) Me Faucheux à Balzac, 15 avril 1832 (Coll. Lovenjoul).

Au commencement de mai, l'écrivain fait un séjour à Saint-Firmin, tout près du château de Chantilly, de son parc et de ses eaux, de sa forêt. Là, les Berny possèdent une propriété; Balzac est l'hôte de Mme de Berny. A Saint-Firmin il compose *les Célibataires* (*le Curé de Tours*) (1) et met dix jours à inventer et à « penser » le sujet; il écrit aussi ou achève l'*Expiation*, dernière partie de la *Femme de trente ans*; pendant les deux derniers jours qu'il passe à Saint-Firmin, il « travaille admirablement ». Dans la région, les Trumilly possèdent aussi un domaine. Balzac tente un dernier effort pour obtenir la main d'Éléonore; mais il échoue. Hostilité de la famille? Refus de la jeune fille? Cette phrase d'une lettre de Mme Carraud (16 juin 1832) n'explique-t-elle pas bien des choses? « Le bonheur médiocre a reculé devant vous; vous l'avez effrayé; il y a une clarté dans votre regard qu'il n'est pas donné à tout le monde de supporter. On le craint, ou parce qu'on ne peut pas le comprendre, ou parce qu'il est des replis obscurs que l'on veut dérober à cette inquisition. »

Adieu la dot et le « cens d'éligibilité »! Balzac

(1) *Les Célibataires*, devenu *le Curé de Tours*, devait s'appeler d'abord *la Vieille Fille*. Un peu avant, peut-être en 1831, Balzac avait commencé une autre œuvre : *le Prêtre catholique*, dont le cadre était le même que celui du *Curé de Tours*; le personnage principal s'appelait l'abbé de Vèze, jeune prédicateur de talent. En 1834, Balzac reprit *le Prêtre catholique* et transporta l'action à Angoulême. Le manuscrit, inachevé et inédit, se trouve dans la collection Lovenjoul.

cependant ne renonce pas à sa candidature. Le prince de Montmorency, parent de Mme de Castries et du duc de Fitz-James, accepte de la patronner et la recommande au marquis de Biencourt, châtelain d'Azay-le-Rideau; la sympathie du duc de Duras, châtelain d'Ussé, à la vérité peu influent, paraît acquise. M. de Margonne conseille à son jeune ami de se faire appuyer auprès de la famille de Puységur, très à même d'agir sur les électeurs.

Le 24 mai, la *Quotidienne* annonce que Balzac est candidat royaliste contre Girod de l'Ain, qui est « juste milieu », et contre M. Taschereau, ancien secrétaire général du département de la Seine, qui, plus à gauche, incarne « le mouvement ». Mais les amis tourangeaux du candidat ne lui cachent pas que son succès est improbable. Sans doute châteaux et gentilhommières de l'arrondissement de Chinon abritent de nombreux légitimistes fortement attachés à l'ancien régime, mais ils ne forment pas une majorité. « Mauvaise cause, écrit Me Faucheux, et qui n'a pas d'avenir dans le pays. » « Je crains bien, déclare à son tour M. de Margonne, que le petit nombre d'électeurs qui sauront vous apprécier ne vous permettra pas de réussir. »

D'ailleurs, en ce moment où se déchaînent des orages politiques, le parti légitimiste se montre à la fois turbulent et sans directives fermes. Dans les premiers jours de juin, alors que la folle insurrection de Vendée est facilement maîtrisée, Paris, où gronde l'émeute républicaine,

est en effervescence. Le gouvernement soupçonne carlistes et républicains d'être de connivence. La police perquisitionne chez le duc de Fitz-James. Le 5 juin, le mouvement républicain se déclenche, vite arrêté lui aussi. Le 15, le duc de Fitz-James est arrêté en même temps que Chateaubriand et Hyde de Neuville. Détention de courte durée; ils sont en liberté à la fin du mois. Coups de tête aventureux et folles équipées désorganisent les carlistes, tiraillés entre deux tendances : celle des violents qui ne rêvent que conspirations et guerres civiles, et celles des « politiques », tels que le duc de Fitz-James et ses amis, qui sont désorientés.

Fut-ce manque d'encouragements, ou bien toujours la redoutable et paralysante question du « cens d'éligibilité », mais Balzac ne s'occupa guère de son élection, et Girod de l'Ain fut réélu par 260 voix contre 90 à M. Jules Taschereau.

CHAPITRE VIII

UN AMOUR MALHEUREUX

En cette fin de mai 1832, la situation matérielle de Balzac n'est guère brillante. Son coûteux train de maison, rue Cassini, les dissipations de la vie boulevardière, ses dépenses excessives de toutes sortes ont absorbé ses gains et l'ont même obligé à s'endetter, « dettes courantes », — ainsi les nomme t-il, — qui viennent s'ajouter à l'énorme passif traîné depuis quatre ans. Les ressources que le journalisme lui fournissait en 1830 et 1831 sont taries ou à peu près. Plus de collaboration à la *Revue de Paris* et à la *Revue des Deux Mondes*, avec lesquelles il est brouillé depuis les articles sur les *Contes drolatiques*.

D'ailleurs la politique, les marivaudages auprès de Mme de Castries, les plaisirs, lui ont fait perdre un temps précieux. Pendant des semaines, l'activité factice, la fièvre provoquée par ses ambitions électorales, ont pu lui masquer le désastre qui maintenant lui apparaît dans son horrible réalité. Pas d'argent et un douloureux désarroi moral : un mariage manqué, l'avenir

envisagé sous de sombres couleurs, la confiance en soi ébranlée. Naguère Balzac affirmait avec autorité : « On est toujours ce qu'on veut être » Et il constatait qu'il ne suffit pas, sous prétexte d'éblouir les libraires et les directeurs de journaux, de vouloir jouer au millionnaire pour le devenir.

Une retraite s'imposait à l'écrivain, d'abord pour enrayer ses dépenses, puis pour l'arracher à Paris, qui dévorait ses journées, et le laisser s'absorber dans le travail créateur.

Le 6 juin, alors que l'émeute fait rage à Paris, Balzac, encore tout dolent des suites de son accident, quitte Paris à destination de Tours et de Saché, emportant sur lui cent vingt francs. La veille de son départ, il a signé un traité avec Mame relatif d'abord à une nouvelle édition du *Dernier Chouan*; pour cette réédition Mame verse quinze cents francs comptant à Balzac, qui s'engage à livrer le texte avant le 20 juillet prochain. Le même traité concerne les *Trois Cardinaux* et *Conversations entre onze heures et minuit*. deux volumes à tirer à 1200 exemplaires, pour lesquels l'auteur touchera un franc cinquante par volume; le manuscrit doit être remis entre le 15 août et le 15 septembre. Que fait Balzac des quinze cents francs touchés chez Mame? Peut-être les laisse-t-il à sa mère, qui est venue s'installer dans la maison de la rue Cassini et s'occupera de ses affaires pendant son absence.

Le voyage est assez pénible, entravé par des

mesures de police; à tous les chefs-lieux de canton traversés, des gendarmes se présentent à l'arrivée de la diligence et demandent les passeports.

Balzac qui, six mois plus tôt, avait quitté la vallée de l'Indre défeuillée par l'automne, la retrouvait toute verte et toute fleurie sous le soleil de juin. Deux jours de repos, le temps de ranger les papiers apportés : deux jours de flâneries dans le parc de Saché et aux alentours. Balzac errait sous les grands arbres, se rafraîchissait à leur ombre, au bord d'un petit cours d'eau qui descendait en cascades sur un lit encombré de gros rochers moussus et près duquel s'ouvrait une grotte obscure. Ou bien, sortant du domaine, il traversait Saché, descendait vers l'Indre. La rivière, sous son berceau d'aulnes et de peupliers, se divisait en bras qui formaient de petites îles, couvertes de hauts taillis épais; entre leurs rives l'eau glissait, verte et rapide, striée de rides mouvantes. Un pont de bois enjambait la rivière; au delà, de vastes prairies, d'un vert qui bleuissait à la fin du jour, s'étendaient jusqu'au coteau qui, en face, portait la Chevrière, au milieu de son parc et de ses bois. Au pied du coteau, le hameau de Bécheron et son manoir; çà et là, un moulin. Loin sur la gauche, dans la direction de Langeais, au-delà d'Azay-le-Rideau et de la dépression du grand fleuve, le regard se perdait vers les coteaux, au nord de la Loire, enveloppés d'un bleu poudré d'or. Et quand Balzac s'en revenait vers Saché,

il voyait les cimes du parc qui couronnaient les premières maisons du village...

Puis à l'ouvrage. Le programme de travail est chargé. Balzac, pour se conformer à son traité avec Mame, doit retoucher *le Dernier Chouan*, reprendre *Conversations entre onze heures et minuit*, parues dans les *Contes bruns*, en tirer deux volumes. Il lui faut aussi terminer le volume de *Nouveaux contes philosophiques* promis à Gosselin, pour lequel sont déjà prêts *Maître Cornélius* et *Mme Firmiani*; il pense le compléter par deux contes, dont un qui s'intitulerait *Les Souffrances de l'inventeur* et qui aurait pour sujet Bernard Palissy et le drame de son existence. Dès son arrivée à Saché, il demande à sa mère de lui procurer une documentation sur Palissy. Le second conte est celui qui deviendra en 1834 *La Recherche de l'Absolu* : la tragédie d'un homme dévoré par la passion de la science et qui lui sacrifie fortune, famille, considération.

Notez alors chez Balzac les préoccupations scientifiques qui longtemps lui ont été à peu près étrangères. Sans doute dans sa jeunesse, il s'est intéressé aux théories de Lavater et de Gall, avec lesquelles son ami, le docteur Nacquart, est familier, puisqu'il a écrit une *Exposition de la doctrine de Gall*. Mais la phrénologie de Gall et la physiognomonie de Lavater sont-elles de la science? Balzac n'a commencé vraiment à se soucier des sciences que vers le temps où il écrivait la *Peau de chagrin*. Son initiateur en matière scientifique est très probablement le docteur Meyraux, qu'il

mettra plus tard en scène dans *Illusions perdues*. Meyraux, qui meurt précisément en ce mois de juin 1832, à quarante-deux ans, est l'auteur d'un mémoire présenté à l'Académie des Sciences en 1830, dont la discussion mit aux prises Geoffroy-Saint-Hilaire, — qui présentait le mémoire, — et Cuvier; Meyraux y concluait à l'unité d'origine des êtres vivants. Où Balzac l'avait-il rencontré? Au Muséum, comme il le dit dans *Louis Lambert* (version de 1835)? Peut-être l'avait-il connu par Victor Ratier, frère du docteur Félix-Séverin Ratier, auteur d'un *Traité élémentaire de matière médicale*, ou par Amédée Pichot, médecin lui-même. Toujours est-il que Meyraux dut donner le goût des sciences à Balzac, qui lut pêle-mêle Herschel, Buffon, Bichat, Cuvier, Laplace, Lavoisier, etc., et se les assimila superficiellement.

Enfin il a à exécuter la majeure partie du deuxième dixain des *Contes drolatiques*, et il lui faut songer aux *Scènes militaires*, surtout à la *Bataille*.

Dans le courant d'avril, Boulland, le libraire de la Galerie d'Orléans, avait réclamé les manuscrits des *Scènes militaires* et de la *Monographie de la vertu*. L'écrivain s'était mis, à propos des *Scènes militaires*, dans une situation désagréable. Une première fois il les avait cédées à Boulland, et une seconde fois à Mame. Et voilà que, dans une lettre grossière, Boulland le sommait de s'exécuter. Impossible à Balzac, pour le moment, de tenir sa promesse. Trois « scènes militaires » seulement sont écrites : *El Verdugo*, *Le devoir*

d'une femme (*Adieu*), *Une passion dans le désert*; or les deux premières ont déjà été comprises dans les *Scènes de la vie privée*. Combien de fois et avec quelle superbe animation, en présence d'amis, à table ou au salon, a-t-il évoqué ces *Scènes militaires*! Mais tout ce bouillonnement d'imagination s'est évaporé en paroles. N'en est-il pas ainsi de *la Bataille*, promise également à Boulland et à Mame? Le brutal rappel du libraire réveille dans l'esprit de Balzac le souvenir de ce sujet toujours caressé en pensée, à l'exécution toujours reculée. « Faire un roman nommé *la Bataille*, avait-il noté sur son album, où l'on entend à la première page gronder le canon et à la dernière le cri de la victoire, et pendant la lecture duquel le lecteur croit assister à une véritable bataille comme s'il la voyait du haut d'une montagne avec tous les accessoires, uniformes, blessés, détails. La veille de la bataille et le lendemain, Napoléon dominant tout cela. La plus poétique à faire est Wagram... »

Sujet grandiose, magnifique. Seulement Balzac n'avait jamais assisté à une bataille et les Mémoires sur les guerres de l'Empire, qui devaient par la suite paraître si nombreux et si évocateurs, étaient encore inédits, enfouis dans les tiroirs de leurs auteurs. Balzac songea à son ami, le capitaine Périolas, resté à Saint-Cyr après le départ des Carraud, et le 13 mai, il l'avertissait : « Attendez-vous à me voir tomber chez vous comme une (*sic*) aérolithe un des jours de la semaine prochaine... » Et il l'invitait,

« s'il avait quelque souci de la littérature et de ses progrès », à rassembler tous ses souvenirs sur Wagram, à rechercher quels livres, quels officiers de ses amis pouvaient lui fournir ample moisson de renseignements. Périolas réunit pour le 20 mai « quatre troupiers finis échappés aux gloires de Wagram ». Balzac a annoncé sa venue pour ce jour-là, mais ne vient pas. Rien d'étonnant : le 20 mai est le jour de son accident. Fâcheux contretemps, car il aurait pu questionner les quatre grognards et les renseignements seraient tombés sur lui « comme la mitraille céleste ». Quant à Périolas, il s'avoue incapable de « documenter » Balzac; c'est tout à fait « hors de sa sphère ». Comme tant d'autres combattants, il n'a jamais rien vu d'une bataille que le coin où se trouvait sa batterie. Et il conseille à Balzac d'interroger beaucoup de vieux soldats. « Nos campagnes fourmillent de ces types que vous cherchez. Ayez seulement le courage de vous mettre en quête. »

Balzac, durant son séjour à Saché, — et plus tard, à Angoulême et à Aix, — essaya-t-il vraiment de composer *la Bataille*? Rares sont les lettres, pendant l'été de 1832, où il ne fait pas une allusion à cette fameuse *Bataille*. Un jour, il déclare qu'elle est achevée, mais pour annoncer six semaines plus tard qu'il la commence. Encore quinze jours, et elle est de nouveau terminée. Hélas! en octobre, Balzac sera bien obligé d'avouer qu'il n'y en a pas une ligne de tracée. Certes, en arrivant à Saché, il a la ferme inten-

tion d'écrire le roman. Le 13 juin, il demande à sa mère de lui envoyer d'urgence « les deux portraits lithographiés de Lannes et de Masséna, les deux meilleurs surtout... » Mais l'action ne se dessine pas dans son imagination ; impossible de la tirer des brumes du rêve; les détails ne se précisent pas. Drame émouvant de l'artiste qui a conçu un sujet mais ne parvient pas à lui insuffler la vie. Ce drame se joue dans l'âme de Balzac entre juin et octobre 1832; malgré sa volonté, d'ordinaire victorieuse, il n'a pu réaliser *la Bataille*. Mais comment expliquer cette comédie que Balzac joue à ses correspondants? Souffrait-il de son impuissance et voulait-il la dissimuler comme une faiblesse? Essayait-il de « plastronner », de donner le change? Espérait-il que la sorte de paralysie qui s'était emparée de lui céderait tout d'un coup et qu'il rattraperait le temps perdu? Ou plutôt ne se trouve-t-on pas en présence d'un cas de « mythomanie » comme on en relève plusieurs dans son existence? Que l'on se rappelle l'anecdote fameuse de Balzac se proposant de faire présent à Jules Sandeau d'un magnifique cheval arabe. Il se figure avoir réellement acquis l'animal, en décrit, dans un salon, les formes, l'allure, la couleur, indique le nom du marchand et n'oublie pas de mentionner que Baucher, le célèbre écuyer, a essayé la monture. Enfin rencontrant Sandeau, il lui demande des nouvelles du fabuleux coursier qui n'a jamais été qu'une pure invention.

On peut citer par dizaines de pareils traits qui

montrent avec quelle facilité Balzac substituait les données de son imagination à la réalité ou transfigurait celle-ci. Un jour, Eusèbe de Salle le rencontre près des grilles du Louvre, mêlé à un cercle de badauds qui regardent une saltimbanque exécutant des tours de force sur un tremplin. Balzac se précipite vers lui, l'œil brillant et le geste admiratif : « Superbe fille, s'écrie-t-il ; ne la regardez pas, vous en tomberiez amoureux fou ! Une chute de reins andalouse ! Un teint de Rubens ! » Eusèbe de Salle jette un regard à la dérobée sur la baladine : « C'est une pauvre fille aux jambes grêles, à la poitrine plate, aux traits communs... »

A Saché, Balzac, en dehors du *Voyage de Paris à Java*, cette fantaisie écrite pour les *Conversations entre onze heures et minuit* d'après les récits du commissaire aux poudres Grand-Besançon, n'a eu vraiment qu'une grande préoccupation littéraire : la *Notice biographique sur Louis Lambert*. En caressait-il déjà l'idée en partant de Paris ? Celle-ci lui était-elle venue au cours de ses rêveries laborieuses, durant les premiers jours passés à Saché, alors qu'il s'acharnait à faire vivre en lui *la Bataille* ? Mais dès qu'il l'a saisie au vol elle éveille dans son esprit d'immenses ambitions. A ce moment deux de ses dieux littéraires sont Gœthe et Byron. « Quand serai-je un génie aussi haut que Byron et que Gœthe ! » soupire-t-il. En composant *Louis Lambert* il souhaite rivaliser avec l'un et avec l'autre, avec *Faust* et avec *Manfred*. Il rêve d'écrire le roman de l'homme

de génie, bien mieux, une œuvre symbolique montrant l'esprit supérieur victime de son propre génie qui le jette hors de l'existence commune, pour l'élever jusqu'à un monde supra-terrestre où il cesse d'avoir contact avec les hommes et n'est plus compris d'eux.

Sujet qui certainement lui a été inspiré par ses récentes désillusions, par le spectacle de la jalousie et de l'animosité envieuse de camarades. Ajoutez la question des rapports entre le génie et la folie qui préoccupe alors Balzac. Il se sent l'esprit fatigué, inquiet, malade ; l'impossibilité de construire *la Bataille* le torture. Sans doute souffre-t-il de neurasthénie consécutive aux travaux, aux soucis, aux insuffisances de sommeil. A Saché, il lui arrive de prononcer involontairement certains mots. Plusieurs de ses confrères parisiens affirment alors qu'il est devenu fou, et Mme d'Abrantès se plaît elle-même à colporter ce bruit. Enfin l'esprit de Balzac est alors tourné vers les mystères de l'âme humaine et de l'au-delà. Il est attiré par l'occultisme, le magnétisme, l'extatisme.

Pour une part, il tient ce penchant de sa famille. Chez les Balzac, on était irréligieux, mais on croyait beaucoup à l'astrologie, au pouvoir divinatoire des somnambules. La grand'mère, Mme Sallambier, consultait fréquemment ces dernières, et sa fille, Mme Balzac, l'imitait. Balzac, à son tour, s'intéresse au somnambulisme et correspond sur ce sujet, en 1832, avec un médecin, le docteur Chaplain. Enfin il s'est mis

à lire les mystiques, les voyants : Swedenborg, Mme Guyon, sainte Thérèse, Jacob Boehm, dont il possède les œuvres complètes, « reliées par Thouvenin » sur une tablette particulière de sa bibliothèque. A dire le vrai, aucun esprit n'était moins « mystique » que Balzac; ce qu'il recherchait dans la lecture de tels écrivains, c'était surtout les faits concrets, les manifestations sensibles, si l'on peut dire, du surnaturel.

L'enfantement de la *Notice biographique sur Louis Lambert*, que Balzac considère comme une œuvre « au-dessus de ses forces », est douloureux. Visiblement, en ce mois de juin 1832, Balzac ne dispose pas de toute sa force de travail; il a beau vivre comme « un galérien de plume et d'encre », peiner une partie des nuits, absorber force tasses de café au point de ressentir des crampes d'estomac, pour composer *Louis Lambert* environ six semaines sont nécessaires.

Balzac se lève à cinq heures du matin, se met à l'ouvrage, prend à sept heures un œuf et une demi-tasse de café, puis de nouveau s'absorbe dans sa besogne jusqu'au « dîner », — qui correspond à notre déjeuner. Alors la cloche du château sonne. « Ils m'ont bien étranglé avec leur cloche », s'écrie-t-il dans une lettre à Mme Carraud. Saché abrite d'autres invités; force est de quitter la page commencée, de s'habiller en hâte et de descendre au salon. L'après-midi se passe en rêveries laborieuses, Balzac pense à *la Bataille*, se promène dans le parc, erre, distrait, préoccupé...

Balzac est-il parvenu à exécuter son dessein, à enfermer dans la *Notice biographique sur Louis Lambert* toutes les significations qui se pressent dans son esprit? *Louis Lambert*, — particulièrement dans la première version de 1832, car Balzac, à deux reprises, a développé cet ouvrage, — apparaît surtout comme une évocation de ses souvenirs d'enfance et de collège. Et pourtant il voyait dans ce récit un chef-d'œuvre chargé de sens, tout rempli d'une floraison de symboles, riche d'aperçus et d'hypothèses scientifiques. En vain, Mme de Berny essayait de le désabuser : « Je crois que tu as entrepris une œuvre impossible : Gœthe et Byron ont admirablement peint les désirs d'un esprit supérieur ; en les lisant, on les grandit de tout cet espace qu'ils ont aperçu ; on admire la portée de leur vue... Mais si un auteur vient me dire qu'il est parvenu à ce but, si grand qu'il soit, je ne vois en lui que le présomptueux. » Balzac persistait dans son illusion. Qui sait? Peut-être là encore était-il victime des mirages suscités par son imagination? Il apercevait dans *Louis Lambert* tout ce qu'il avait voulu y mettre, non ce qui y était réellement.

Le 15 juillet, le manuscrit de *Louis Lambert* est terminé. Balzac en a déjà fait parvenir des fragments à Gosselin. Sans doute, de nouveau, applique-t-il son esprit à *la Bataille*, mais toujours sans succès. Au reste, toutes sortes de préoccutions l'assaillent.

Balzac, en ce moment, a souci de trois femmes. D'abord, Mme de Berny, qui se trouve

alors au château de Bazarnes, dans le Nivernais, l'hôte du général Allix, vieux soldat de la Révolution et de l'Empire. Presque chaque jour, elle écrit à son amant des lettres remplies d'un amour ardent, d'une tendresse sensuelle qui s'expriment en un gentil gazouillis érotique et puéril; çà et là, un soupir de mélancolie douloureuse à la pensée de la jeunesse enfuie, d'un abandon possible, pire que la mort, la morsure de la jalousie à l'image soudain évoquée de la duchesse d'Abrantès ou de Mme de Castries, un cri déchirant de passion, le grand coup d'aile de l'admiration et du dévouement, parfois, — rarement, — un peu d'amertume et le rappel des services d'argent. Jadis Balzac avait trouvé délicieuse cette musique voluptueuse et tragique. Provoque-t-elle maintenant en lui la même émotion poignante? L'image de la marquise de Castries ne s'impose-t-elle pas trop souvent à son souvenir? « Ne savez-vous donc pas que ce que vous pouvez désirer vous appartient déjà lorsque j'en suis maître? Et pour tout ce qui sera impossible, je le tenterai », lui écrivait-il à la fin de mai, avant son départ pour la Touraine, en lui envoyant le manuscrit d'une des parties de la *Femme de trente ans*. « J'ai mille choses à vous dire. D'abord, je voudrais que vous fussiez bien heureuse, la plus heureuse de toutes les femmes, et je voudrais que ma pensée, mes souhaits vous entourassent comme une atmosphère protectrice... Vous m'avez accordé de si douces heures que je crois qu'il n'y a plus de bonheur pour moi que par vous... »

Enfin Balzac songe à une nouvelle fiancée éventuelle, la riche baronne Deurbroucq, rencontrée à Méré et à Saché l'automne précédent. Une de ses amies de Touraine, Claire B., s'intéresse à ce mariage et a fait savoir à la baronne que Balzac « l'aime ». Tout le mois de juin, Balzac a en tête ce projet, que Mme de Berny connaît et approuve. Il n'attend plus que l'arrivée à Méré de Mme Deurbroucq, qui y est attendue, pour se déclarer. « Je voudrais, écrit-il à sa mère, savoir à quoi m'en tenir pour une chose qui changerait si grandement ma situation et modifierait tous mes plans. Le travail souffre de cette attente, car comme elle est attendue de jour en jour, je vais trois fois par semaine à Méré ; or il m'est impossible de concilier cela et le travail... »

Balzac se rend à pied à Méré ; il suit la route qui longe le haut du coteau sud de l'Indre. A environ quinze cents mètres de Saché, il laisse sur la gauche le château de Valesne, dont les toits pointus de ses pavillons percent hors des verdures du parc. A droite, sur le coteau nord, couvert d'une toison de bois, s'érige la Chevrière. La route s'étend, monotone et nue, à travers le plateau peu accidenté : des labours plantés d'arbres fruitiers, quelques boqueteaux ; çà et là, un hameau, une ferme isolée, font briller sous le soleil d'été leurs grands toits d'ardoises inclinés. Des paysages limités, bornés par des coteaux, sans ampleur; rien qui donne la sensation de l'infini et des grands coups d'aile vers ailleurs,

sauf au nord-ouest, vers la Loire, mais une grâce paisible, un charme intime. Balzac approche de Pont-de-Ruan; à l'entrée du village, une grande et vieille ferme de pierre grise ouvre ses fenêtres à croisillons, sévère sous ses hautes toitures qui évoquent l'image d'une coiffe de ménagère rigide des temps passés. Il descend dans Pont-de-Ruan; de l'eau brille en vifs éclairs d'argent sous les saules et les trembles, et il atteint le petit manoir de Méré, proche de l'église de Pont-de-Ruan et à deux pas de l'Indre...

Le 4 juillet, Mme Deurbroucq, qui passe l'été à son château de Jarzé, remercie Balzac de l'envoi des *Scènes de la vie privée*. Mais les jours se passent et la baronne n'arrive pas. Son voyage est retardé par un procès à Nantes, et elle ne doit venir en Touraine que dans le courant d'octobre.

Encore une déception, mais qu'est-elle auprès des besoins immédiats d'argent? A Saché, d'où il ne s'absente pas, n'allant même pas à Tours, Balzac n'a guère de frais et fait durer les cent vingt francs emportés de Paris. Mais là-bas, rue Cassini, les dépenses vont leur train avec trois domestiques (1) et deux chevaux à l'écurie. Les fournisseurs présentent leurs factures, les billets arrivent à échéance. On doit, pour neuf mois de

(1) A cette époque les gages des domestiques n'étaient guère élevés. Sur un relevé de comptes établi par Mme Balzac pour l'été de 1832, nous trouvons : 6 mois de gages à Rose et son denier à Dieu, 155 francs, 5 mois de gages à Paradis, 30 francs (Coll. Lovenjoul).

fourrages, 939 fr. 70; à l'épicier, 727 fr. 55; 90 francs au maréchal ferrant; il est nécessaire de verser un acompte de 500 francs au tailleur Buisson, etc., etc. Le 15 juillet, c'est le terme. Au 1er août, un effet important, au nom de Tournier, fabricant de tapis, vient à échéance; il faut le faire renouveler. Mme Balzac, qui s'est installée rue Cassini, dans la même maison que son fils, avec mission de veiller sur ses affaires, s'inquiète et s'affole. Elle accable le malheureux de lettres où elle réclame de l'argent pour faire face aux paiements, se lamente, récrimine, rappelle les sacrifices consentis pour Honoré et prédit les pires catastrophes. Balzac, démoralisé par de telles lettres, commence à perdre la tête. « Je n'aime pas ce découragement dont ta dernière lettre est remplie », lui écrit le 7 juillet Mme de Berny. Un sentiment de détresse l'envahit. « Mais ma pauvre mère, écrit-il le 15 juillet, tu ne sais donc pas encore comment je vis? Quand je puis écrire, je fais mes manuscrits. Quand je ne fais pas mes manuscrits, j'y pense... Je ne me repose jamais... Je finirai par fermer mes oreilles aux reproches, parce que j'ai la conscience de ce que je fais... Avoir tous les chagrins de mes travaux d'artiste et ceux que me font mes embarras et mes affaires, c'est à quitter la vie!... Si le bonheur veut que je puisse travailler comme les deux derniers jours de Saint-Firmin, *je nous sauverai*. Il faudrait, pour nous mener jusque-là, un emprunt à rembourser le 1er ou le 15 [septembre]... Je t'embrasse de cœur comme un pauvre enfant

bien malheureux et qui a besoin de serrer sa mère... »

Balzac ne pouvait rester indéfiniment à Saché pour y attendre la baronne Deurbroucq. Son secret désir était d'aller rejoindre la marquise de Castries, qui se rendait aux eaux, à Aix-en-Savoie, après avoir renoncé aux Pyrénées. A Saché, il n'avait cessé de lui écrire, mais, dans l'attente de la baronne, peut-être restait-il prudent. Maintenant la séduction exercée sur lui par la belle marquise redevient singulièrement vive. Ah! s'il pouvait être aimé d'elle, « une de ces femmes aristocratiques..., une de ces beautés angéliques auxquelles on prête une belle âme, la vraie duchesse bien dédaigneuse, bien aimante, fine, spirituelle, coquette, rien de ce que j'ai encore vu! écrit-il à Mme Carraud. Un de ces phénomènes qui s'éclipsent et qui dit m'aimer, qui veut me garder au fond d'un palais, à Venise... ; une de ces femmes qu'il faut absolument adorer à genoux, quand elles le veulent, et qu'on a tant de plaisir à conquérir; la femme des rêves. » Et aussitôt son imagination de prendre le galop : « Je retrouverai là Mme de B[erny], jeune et plus à même de me servir », confie-t-il à sa sœur.

Mais comment réaliser ce projet, sans argent? Balzac décide donc de se rendre à Angoulême, où les Carraud le pressent encore de venir. Le lundi 16 juillet, vers midi, par une chaleur accablante il quitte Saché et se rend à pied à Tours, où il monte dans la diligence pour

Angoulême. Celle-ci arrive le lendemain, vers la fin de l'après-midi, au faubourg de l'Houmeau. Toujours à pied, comme un étudiant en voyage, Balzac grimpe vers le haut Angoulême, gagne la place du Marché. Là il entre dans une boutique de coiffeur et se fait couper les cheveux. « Je suis à Angoulême, écrira-t-il plaisamment quelques jours plus tard à Mme de Girardin, où je suis venu me faire couper les cheveux. » Puis il se fait conduire à la Poudrerie. Son premier séjour à Angoulême avait éveillé la curiosité des habitants qui se piquaient de littérature et de s'intéresser aux gloires parisiennes. En six mois, d'ailleurs, la réputation de Balzac avait grandi. Cette fois un journal local, le *Journal de la Charente*, annonce son arrivée.

Le surlendemain de cette arrivée, nouvelle lettre de réclamation de Mme Balzac : de l'argent! de l'argent! « J'allais ce matin, répond son fils, entamer mon travail avec courage, lorsque ta lettre est venue me désorganiser complètement... Crois-tu qu'il soit possible d'avoir des pensées artistes en voyant tout à coup le tableau de mes misères comme tu me le traces? Crois-tu donc que si je ne le sentais pas, je travaillerais ainsi? »

Déjà, de Saché, Balzac, semble-t-il, a essayé de se procurer de l'argent, soit auprès de la *Revue de Paris*, en faisant taire ses griefs contre la revue et en se réconciliant avec Amédée Pichot, soit auprès d'éditeurs en leur promettant des manuscrits pour une date prochaine. En même temps, il suggérait à sa mère l'idée d'un

emprunt important. Un nouvel emprunt ! A cette pensée la famille est d'abord atterrée. Laure Surville envoie aussitôt à son frère une lettre empreinte de tendresse inquiète. Mais, dès ce moment-là, Balzac a opéré son rétablissement moral : l'abattement de Saché s'est évanoui, bien qu'il n'ait plus un sou en poche et doive emprunter trente francs au commandant Carraud. Il est redevenu lui-même, tout vibrant d'optimisme et de force confiante. « Tu vois donc, répond-il à sa sœur, que ce n'est que deux ou trois mois pour lesquels il faudrait un emprunt, parce que cet hiver mes journaux me reviendront et le théâtre donnera. Puis Émile [de Girardin] fera les fonds de mon affaire [la société d'abonnement général]. Enfin, il n'y a pas lieu de se désespérer...

« Ainsi, ma pauvre sœur, tout va bien. Seulement l'abandon des journaux a causé momentanément un déficit qui m'a mis à mal. Mais j'ai fait pendant ces six mois-ci des progrès immenses, sur tous les points de ma sphère, et, dans quelque temps, je retrouverai tout le fruit des sacrifices que ma mère et moi allons faire. Ma pauvre mère ! si tu savais comme mon cœur saigne de la savoir malade et peu fortunée ! Il faut tout cela pour me donner ce courage infernal qui me fait travailler. Mais un jour de grand bonheur et de gloire lui paiera tout cela. Seulement, elle a une imagination comme la mienne et, par instants, elle ne voit que la misère et les difficultés, comme en d'autres elle ne voit que

le triomphe. Je l'excuse bien, va, et je l'aime aujourd'hui mieux que jamais... »

Bref, l'idée de l'emprunt est acceptée, et Mme Balzac s'adresse à la bonne Mme Delannoy, la providence de la famille, en sollicitant d'elle, en son propre nom, un prêt de 10 000 francs. Mme Delannoy, toujours secourable au fils de son vieil ami, B.-F. Balzac, consent; non sans toutefois adresser à Balzac une sévère mercuriale où elle le morigène sur ses dissipations de l'hiver précédent. En même temps, le romancier comprend qu'il doit réduire son ruineux train de vie, et, tout de suite, il envisage le congédiement, tout au moins partiel, des domestiques, la vente du cabriolet, des deux chevaux Smogler et Briton; il ne gardera que le tilbury.

Quel soulagement chez Balzac quand il apprend que Mme Delannoy accorde le prêt! « Pauvre mère, comment te rendrai-je? Quand te rendrai-je? écrit-il à Mme Balzac. Et puis-je jamais te rendre en tendresse, en bonheur, ce que tu as fait pour moi?

« Merci, ma mère aimée, de l'effort que tu fais pour ton pauvre enfant; je voudrais te verser tous les trésors de mon cœur d'un coup. Mais, avec le temps, tu reconnaîtras combien je t'aime et quel est mon désir de te faire une belle et bonne vie. Aujourd'hui, je ne puis t'exprimer qu'une bien profonde reconnaissance. Plus tard, tu jouiras de cette gloire dont je commence à ne plus trop désesperer et que mes travaux, si opi-

niâtres et si chèrement payés, me donneront peut-être... »

« Remercie bien cette bonne Mme Delannoy. Dis-lui comme j'aime les bons cœurs qui, sur une route difficile, m'ont arraché quelque peine ou adouci le chemin... »

De nouveau Balzac se sent à flot et rasséréné. Son amour-propre est agréablement chatouillé. Un jeune homme d'Angoulême s'est trouvé mal en apprenant que lui, Balzac, se trouve à la Poudrerie. Chez les Carraud, il est entouré d'une petite cour d'admirateurs : le commissaire Grand-Besançon, les beaux-parents de celui-ci, M. Raison, excellent latiniste, et Mme Raison, une jeune nièce, Mlle Marinette ou Marinettissima, M. Séguin, secrétaire de M. Grand-Besançon, et Mme Séguin, prise d'une véritable passion pour Balzac. Il se rencontre avec Mme Larréguy, femme du préfet. Les Carraud invitent des angoumois à leur table pour les faire se rencontrer avec l'auteur des *Scènes de la vie privée*, tel M. Second, juge au tribunal, père d'un jeune collégien qui sera Albéric Second, et sa femme; M. Bergès, chef d'institution, mêlé à la politique, qui conseille à Balzac de se présenter à Angoulême, à la première élection. « Des gens, rapporte Balzac à sa mère, ont dit que si je voulais être député, ils me nommeraient malgré mes opinions aristocratiques. Est-ce vrai? M'a-t-on attrapé? Je ne sais. Mais si cela est, cela augmente mon espoir. Il ne s'agit plus que de faire encore quelques efforts et de ne pas manquer de courage. »

La gaîté, enfantine et expansive, de Balzac est revenue. Est-ce pendant ce séjour à la Poudrerie qu'il imagine de se déguiser en contemporain de Rabelais? Il se revêt d'une longue et large soutanelle noire, enserre son cou puissant dans une collerette de fine toile blanche, se coiffe d'une calotte de velours noir à trois pointes. Il joue au billard dans ce costume quand, tout à coup, la porte de la salle s'ouvre, un visiteur se présente. En apercevant ce personnage du XVI^e^ siècle, à visage coloré et souriant, l'arrivant reste une seconde pétrifié, puis se retire « en refermant la porte avec violence ». Dans la cour de la Poudrerie il rencontre le commandant Carraud : « Je viens, lui dit-il, d'avoir une étrange hallucination; en entrant chez vous, j'ai cru voir Rabelais me regarder avec un rire diabolique. — Voulez-vous le voir de plus près? répond en riant le commandant. — Merci, allons à votre bureau; pour rien au monde je ne rentrerais chez vous. »

Et il travaille dans un joyeux sentiment de plénitude et d'allégresse. S'écrase-t-il de besogne, comme il l'affirme dans ses lettres à sa mère, passant les nuits à écrire? Faisons la part de la « mise en scène ». Balzac a beaucoup à se faire pardonner : ses folies dispendieuses de l'hiver passé, le vertige de fol orgueil qui s'est emparé de lui, tout cela qui l'a conduit à deux doigts du désastre. Sans l'appui des siens, comment se serait-il tiré de ce mauvais pas? Inconsciemment n'est-il pas porté à exagérer son labeur, à prendre

des airs de martyr? Mais son inspiration lui est revenue, fraîche et jaillissante. Il écrit *la Femme abandonnée*, qui doit faire partie d'un volume pour lequel il demande une préface à Mme de Girardin, *les Orphelins* (*la Grenadière*). Cette nouvelle est composée, ou du moins le scénario, très complet et détaillé, est établi tandis qu'il joue au billard. « Il quittait le jeu, écrira bien plus tard Mme Carraud, me priant de l'excuser; il griffonnait sur le coin d'une table qu'il avait à sa portée, pour la quitter bientôt. Cela dura toute une journée, et le soir il nous lut ce petit chef-d'œuvre. » A la fin de juillet et au début d'août, il met au point les épreuves de la *Notice biographique sur Louis Lambert* : dix jours de travail, déclare-t-il dans une lettre; cent soixante heures, affirme-t-il dans une autre. D'ailleurs, si nombreuses et si importantes sont ses corrections, qu'il suggère à Gosselin de tout faire recomposer. Il se remet aux *Contes drolatiques*. Peut-être remanie-t-il le *Dernier Chouan* pour la nouvelle édition. Seule *la Bataille* demeure rebelle. Pour « sauver la face », ou dans un renouveau d'ivresse créatrice qui lui fait briser en imagination tous les obstacles, il continue d'en parler : « Je me lève à six heures, je corrige *les Chouans*, puis je travaille huit heures à *la Bataille*, de huit heures à quatre heures du matin, et pendant le jour, je corrige ce que j'ai fait la nuit; voilà ma vie! En connais-tu de plus occupée?... » Vaines illusions! Il rêve peut-être à *la Bataille*, mais n'aboutit à rien.

Les négociations avec les revues marchent à son gré. A la *Revue de Paris*, Amédée Pichot a fort bien accueilli ses avances et sait ménager habilement sa susceptibilité. « Je désire beaucoup pour ma part un rapprochement, lui écrit-il le 27 juillet... J'ai différé tout article sur vos *Scènes* pour vous laisser certaines conditions à proposer, si vous le désirez. M. Ch. Gosselin va publier un nouveau volume de vous. Devons-nous nous condamner à n'en rien dire? » Et il demande à Balzac « un ou plusieurs articles ». Quelques jours plus tard, nouvelle lettre : « La Revue aurait des propositions à vous faire qui pourraient vous convenir. »

Dès le 26 juillet, François Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, se montrait aussi aimable. Avait-il été sollicité directement ou indirectement par Balzac, ou bien agissait-il de son propre mouvement, en apprenant qu'une réconciliation était imminente entre l'écrivain et la *Revue de Paris?* « J'avais bien pris la résolution, on a dû vous le dire, écrit-il à Balzac, d'aller vous voir pour renouer nos anciennes relations, et voici tantôt deux mois que je n'ai mis les pieds dans la rue. Je serai fort aise de vivre en bonne amitié avec vous. Je vous demande seulement si vous voulez oublier votre ancienne rancune. » Il s'excuse au sujet de l'article sur les *Contes drolatiques* et promet que désormais pareille chose ne se produira pas. « Maintenant, je suis maître absolu de la Revue. Pas un mot, pas une ligne ne passera que je ne le

veuille bien », et il propose « un traité de paix ».

Aussitôt Balzac, très habile en affaires dès qu'il ne se laisse pas abuser par des chimères, voit le parti à tirer de ces offres. Il répond à Pichot et à Buloz et charge sa mère de les convoquer chez lui, rue Cassini, en leur annonçant qu'elle a reçu des manuscrits de son fils. Pichot, en particulier, sera prévenu par Paradis, « en grande tenue », ce qui ne manquera pas de l'impressionner. Puis, avant de leur remettre une seule page, Mme Balzac posera des conditions : rien de désagréable pour Balzac dans les articles critiques de l'une ou l'autre revue et droit de réimprimer en volumes, nouvelles et articles. S'ils acceptent, mais alors seulement, remise de manuscrits.

Pichot vient, consent à tout, et Mme Balzac lui donne le manuscrit de *la Femme abandonnée*, qui paraîtra en septembre. Avec Buloz, envers qui Balzac se montre acerbe, les choses ne s'arrangent pas, et Mme Balzac garde le manuscrit qui lui était destiné : *Les Orphelins*, dès lors réservé à la *Revue de Paris*. D'ailleurs, quelques jours plus tard — le 1er septembre — un traité, valable durant un an, est conclu entre Balzac et cette dernière revue : il s'interdit de collaborer à d'autres périodiques, sauf à l'*Artiste*, avec lequel il est lié, et au *Rénovateur*; il doit fournir par mois, moyennant 500 francs, la valeur de quarante pages d'impression.

Rassuré et nanti d'argent, Balzac, dès les premiers jours d'août, est résolu à aller retrouver à

Aix-en-Savoie la marquise de Castries. Un moment, repris par ses goûts de vie luxueuse et aristocratique, il songe à faire venir son domestique Leclerc à Angoulême avec le tilbury. Un tel équipage ne convient-il pas pour rejoindre la belle marquise? Mais il renonce vite à ce projet déraisonnable : c'est en diligence, tout bourgeoisement, qu'il se rendra à Aix. En 1832, un tel voyage exigeait environ six jours. Comme aucun service direct n'existait, force était d'utiliser les diligences locales.

Le 22 août, Balzac quitte Angoulême dans une antique et vénérable patache qui roule toute la nuit. Le lendemain matin, vers six heures, le véhicule arrive à Limoges, débouche place Dauphine et s'arrête devant le bureau des Messageries. Un jeune homme y attend Balzac, c'est M. Remi Nivet, neveu de Mme Carraud, dont une sœur est mariée à M. Philippe Nivet, fabricant de porcelaine. Balzac est conduit à leur demeure, où il déjeune, puis rapidement, sous la conduite du jeune homme, il visite la ville. Au coin des rues de la Vieille-Poste et de la Cité, le romancier s'arrête devant une de ces antiques maisons du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, à portes en ogives, à fenêtres à meneaux, encore nombreuses, en 1832, dans ce quartier de Limoges. Au rez-de-chaussée était une boutique de marchand de ferraille. Plusieurs années après, Balzac, en décrivant le logis de Sauviat dans le *Curé de village*, devait se souvenir de cette maison à demi ruinée.

Vers dix heures, il monte dans la diligence, qui, à travers les fraîches vallées du Limousin, — que Balzac admire, — l'Auvergne et le Forez, se dirige vers Lyon. Sous le grand soleil d'août, la plaine de la Limagne paraît « sublime » à Balzac installé sur l'impériale. Mais à Thiers, en remontant à sa place, alors que la diligence s'ébranle déjà, le voyageur glisse sur le marchepied ; il va tomber, mais a la présence d'esprit de ressaisir les lanières de cuir qu'il avait déjà lâchées, et reste suspendu. Sa jambe heurte violemment le tranchant d'un marchepied de fer qui déchire vêtements et peau et entame l'os. Balzac doit, jusqu'à Lyon, rester étendu sur l'impériale, et quand il y arrive, dans la matinée du 25 août, sa jambe est enflée.

Une journée à Lyon, puis Balzac, le soir même, après avoir touché trois cents francs que lui fait parvenir sa mère, repart pour Aix. Sans doute, jusqu'à Chambéry, il continue sa route en diligence. Mais de Chambéry à Aix, après avoir franchi la frontière du royaume de Piémont au Pont-de-Beauvoisin, il est probable qu'il fait choix d'un plus brillant équipage. M. de Balzac, descendant de la voiture publique, avec ses bagages, devant le bureau des Messageries, puis, tout en boitillant, se faisant conduire auprès de la marquise de Castries, aurait eu piètre allure.

Aix, en ce temps-là, était un bourg de dix-neuf cents habitants ; durant la saison, environ deux mille quatre cents étrangers s'y succédaient pour prendre les eaux. Ce n'était pas encore « le cara-

vansérail où l'Europe vient se rafraîchir », comme le décrit Amédée Achard en 1850. Aix, en 1832, a encore caractère champêtre. Diligences, calèches, chaises de poste, croisent dans les rues des chars à grosse clochette traînés par des bœufs.

La route de Genève amène au point le plus animé de la petite ville, la Grand'place, bordée de maisons à un étage, couvertes de cette ardoise gris pâle que l'on voit en Savoie et en Dauphiné ; toutes, ou presque, sont des hôtels. Au contraire, en arrivant de Chambéry, ce ne sont que parcs et ombrages : le grand enclos attenant au Cercle établi dans l'ancien château des marquis d'Aix, un vieux manoir à portes et à fenêtres gothiques (1), et les parcs et jardins des hôtels ou des maisons particulières. Mme de Castries a élu domicile dans l'une de ces dernières, la maison Roissard (2), voisine de la maison Chabert où Lamartine avait séjourné en 1816 en même temps que Mme Charles.

La marquise a retenu pour Balzac une « jolie petite chambre » qui ne coûte que deux francs par jour et d'où l'on a vue sur un beau pano-

(1) C'est maintenant la mairie d'Aix.

(2) Il y avait deux maisons Roissard, « celle de M. Roissard l'aîné attenant à l'enclos de marquis d'Aix, dans lequel on arrive par une communication, celle de M. Louis Roissard, dans une position agréable et attenante à un clos d'où l'on jouit de divers points de vue pittoresques » (Comte de Fortis, *Amélie en voyage à Aix-les-Bains*, 1829). La dernière se trouvait un peu plus haut que la première, sur les pentes d'Aix, vers Mouxy.

rama : la vallée d'Aix, la colline de Tresserve et les montagnes qui dominent à l'ouest le lac du Bourget, dont la Dent du Chat.

Tout autour, des arbres, le silence de la campagne. Au milieu de ces « enchantements », Balzac se remet au travail ; pour commencer et en manière de délassement, il écrit trois *Contes drolatiques*. Puis, toujours l'éternelle *Bataille*. « *La Bataille* est commencée », écrit-il à Mme Carraud. A l'en croire, il se lève de très grand matin, vers cinq heures et demie, et travaille douze heures par jour jusqu'à la fin de l'après-midi, longue séance qui n'est interrompue que par un frugal déjeuner : un œuf et une tasse de lait apportés d'un restaurant voisin et qui coûtent quinze sous. A six heures, besogne achevée, il s'habille, descend auprès de Mme de Castries, avec laquelle il dîne et reste jusqu'à onze heures du soir.

Durant les premiers jours, sa blessure oblige Balzac au repos. Mais dès que la plaie semble fermée, il se mêle à la vie élégante d'Aix et fréquente le Cercle. Plus tard, quand il remaniera la *Peau de chagrin*, il y ajoutera une scène qui se déroule dans les salons de ce Cercle.

Il fait la connaissance du baron James de Rothschild, en relation avec le duc de Fitz-James, et d'une amie de Mme de Castries, la comtesse de S... Fille d'un haut magistrat de l'Empire, belle-sœur d'un premier ministre de la Restauration, mariée à un pair de France et belle-mère d'un duc de l'Empire, la comtesse de S... avait

alors quarante-deux ans. Les années ne l'avaient pas assagie : elle était du dernier bien avec le comte portugais de Sabugal, ancien amant de la duchesse d'Abrantès. A Aix, elle témoigne un très vif intérêt à Balzac. Peut-être espère-t-elle le ravir à la marquise de Castries. Mais Balzac, qui ne se soucie guère d'elle, la désespère par son insensibilité.

Il rencontre aussi un de ses amis du boulevard, Auguste Sanegon, à qui il doit onze cents francs pour le tilbury qu'il lui a acheté. Sanegon, qui a joué gros jeu à Aix, serait heureux de toucher cette somme. Balzac écrit à sa mère pour solliciter d'elle l'envoi de treize cents francs sur lesquels il paiera son ami. Au demeurant, les modestes distractions qu'offre alors Aix ne peuvent le distraire de son labeur, mais il y a Mme de Castries...

Dès qu'il se retrouve en présence de la marquise, son amour, où jusque-là peut-être il n'a vu qu'un jeu agréable pour sa vanité, son amour prend une intensité toute nouvelle. A Paris, ce qui l'avait surtout séduit, c'était la belle aristocrate, ses attitudes façonnées à la vie de haute société, son cadre d'élégance et de luxe. A Aix, il se trouve seul, en tête à tête avec la femme. Que l'on se rappelle certaines phrases de la « confession » (1) retranchée, avant publication, du *Médecin de campagne* et le portrait de

(1) Cette « confession » a été publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er juillet 1914.

la duchesse de Langeais : « Il ne lui manquait rien de ce qui peut inspirer l'amour, de ce qui le justifie et de ce qui le perpétue... Elle paraissait devoir être la plus délicieuse des maîtresses en déposant son corset et l'attirail de sa représentation. En effet, toutes les joies de l'amour existaient en germe dans la liberté de ses regards expressifs, dans les câlineries de sa voix, dans la grâce de ses paroles. Elle faisait voir qu'il y avait en elle une noble courtisane... »

D'une coquetterie instinctive, tout sourire et toute grâce, la marquise se montre charmante. « Mme de Castries, écrit Balzac à sa mère, est pleine d'attentions, très aimable pour moi. Ma seule distraction est donc ma petite société près d'elle. J'ai tant à travailler que je ne vois personne. » Dès les premiers jours de septembre un projet de voyage en Italie avec la marquise est esquissé. Mais Balzac, malgré tant d'amabilité, doute qu'il soit jamais aimé. La marquise est si déconcertante! Mélancolique et gaie dans la même heure, sans jouer ni la mélancolie ni la gaîté..., affable ou impertinente à son gré, « sans défiance et rusée, tendre à faire venir des larmes aux yeux les plus secs, et dure à vous briser le cœur le plus ferme (1). » « Ici, écrit Balzac à Mme Carraud, je suis venu chercher peu et beaucoup. Beaucoup, puisque je vois une personne gra-

(1) « Confession » du *Médecin de campagne et Duchesse de Langeais*.

cieuse, aimable; peu, parce que je n'en serai jamais aimé. »

Cependant Balzac fait le galant et le séducteur avec Mme de Castries; il veut soigner sa chevelure indocile, se parfumer, et trouve que ses bottes manquent d'élégance. Et son portemonnaie est à peu près vide! Situation d'un comique douloureux. « Aujourd'hui dimanche 16 [septembre], écrit-il à Mme Balzac, je n'ai pas encore reçu les douze cents francs, et je n'ai plus que cent francs, et j'ai vécu comme un ladre, ne me permettant rien. Mon linge fera encore le voyage, mais tu comprends qu'il faut se blanchir, enfin tout payer comptant. Les bottes!... Elles coûtent ici quatre-vingts francs la paire... Mets donc dans les bottes un pot de pommade de Joannis et une bouteille d'eau de Portugal d'Houbigant, cela me manque beaucoup. » Et le 20 septembre, il réclame « une demi-douzaine de gants jaunes ».

Et voici que Balzac, arraché pour un instant aux triviaux détails d'argent et de vie matérielle, connaît la plus délicieuse exaltation, se sent emporté comme dans un rêve. La marquise, dont il croyait n'être jamais aimé, semble se laisser toucher et attendrir. « Non seulement cette femme m'accueillit, mais encore elle déploya pour moi, sciemment, les ressources les plus captivantes de sa redoutable coquetterie. Elle voulut me plaire, et prit d'incroyables soins pour fortifier, pour accroître mon ivresse. Elle usa de tout son pouvoir pour faire déclarer un

amour timide et silencieux... Pendant ces heureux jours, je n'ai rien rêvé. Ses aveux eussent donné de la fatuité à l'homme le plus modeste. Elle eut toutes les jalousies qui nous flattent... Puis, elle me promit et me donna tout ce qu'une femme peut donner en restant chaste et pure... Un seul baiser, plus furtif il est, et plus il engage... »

Comme deux amants, déjà unis par le cœur et la pensée, comme jadis Lamartine et Elvire à Aix même, Mme de Castries et Balzac font des promenades. Une fois, — au début de septembre, — une promenade en voiture jusqu'au lac du Bourget. Plus tard une longue excursion, qui dut durer plus d'un jour, à la Grande-Chartreuse. Balzac et son amie se rendirent-ils d'Aix à la Grande-Chartreuse par Chambéry, les Échelles et Saint-Laurent-du-Pont? Après leur visite au monastère se dirigèrent-ils vers la vallée de l'Isère, où ils débouchèrent à Voreppe, et revinrent-ils à Aix par Grenoble et le Grésivaudan? Suivirent ils à l'aller ce dernier itinéraire et encore au retour? Nous ne savons. Toujours est-il qu'ils passèrent par Voreppe et s'y arrêtèrent suffisamment longtemps pour que Balzac pût noter dans sa mémoire l'aspect général du bourg et ses traits caractéristiques : ses toits « ramassés autour d'un clocher qui s'élève en cône », une avenue d'ormes, « la principale rue, rue caillouteuse, à sinuosités, bordée de maisons construites au gré des propriétaires. Là un four s'avance au milieu de la voie publique; ici, un pignon s'y

présente de profil et la barre en partie ; puis, un ruisseau venu de la montagne la traverse par ses rigoles ». A Voreppe, le comte Charles d'Agoult possédait le château de Beauplan, et Mme de Castries connaissait la blonde et gracieuse comtesse d'Agoult. Peut-être elle et son compagnon de voyage s'arrêtèrent-ils au château, et peut-être Mme d'Agoult parla-t-elle à Balzac du docteur Rome, établi à Voreppe, très populaire dans la région par son dévouement et sa charité, et qu'elle recevait à sa table. Et peut-être même la belle comtesse aux yeux bleus conduisit-elle son hôte à la maison du docteur dont les détails restèrent gravés dans le souvenir du romancier. Le docteur Rome, les conditions de son existence, son caractère, frappèrent Balzac, et ainsi serait née l'idée du *Médecin de campagne*, avec le personnage de Benassis, en partie inspiré par le bon docteur de Voreppe.

Une autre fois encore, Balzac et Mme de Castries font l'ascension de la Dent du Chat, du haut de laquelle le lac du Bourget donne l'impression « d'une turquoise égarée ». Peut-être, comme Elvire et Lamartine, fut-ce sur les eaux du lac que la marquise et l'écrivain échangèrent « le baiser furtif ». Rappelez-vous ces lignes que Balzac devait ajouter à la première version de *la Peau de chagrin* : « Ce lac est le seul où l'on puisse faire une confidence de cœur à cœur. On y pense et on y aime. En aucun endroit, vous ne rencontrez une plus belle entente entre l'eau, le ciel, les montagnes et la terre. Il s'y trouve

des baumes pour toutes les crises de la vie. Ce lieu garde le secret des douleurs, il les console, les amoindrit et jette dans l'amour je ne sais quoi de grave, de recueilli, qui rend la passion plus profonde, plus pure. Un baiser s'y agrandit. Mais c'est surtout le lac des souvenirs... »

Au retour de l'ascension de la Dent du Chat, — qui se place vers le 20 septembre, — la blessure, mal cicatrisée, que Balzac porte à la jambe, se rouvre. On fait venir le médecin qui ordonne un traitement et quinze jours de repos.

Durant ces jours d'ivresse et d'exaltation, tout bourdonnants de la fièvre du bonheur, Balzac eut-il le temps de travailler? A sa famille, il ne manque pas de tracer d'émouvants tableaux de son labeur. N'est-il pas plutôt comme le général de Montriveau qui, dans l'attente d'un rendez-vous avec la duchesse de Langeais, ne peut que rester assis près de la fenêtre de son cabinet en fumant cigare sur cigare? Mais le 22 septembre, condamné à l'immobilité, il revient à ses manuscrits, probablement bien délaissés pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, et il griffonne un programme de travail sur son album : « Pour satisfaire toutes les exigences, il faudrait procéder ainsi : 2e volume des *Contes drolatiques* — *le Marquis de Carabas* — *Études de femmes* — le roman de Gosselin — *les Trois Cardinaux* — *Conversations entre onze heures et minuit*. — Je serai libre de tout engagement, mais *la Bataille* avant toute chose. Il faudrait avoir fini tout cela pour le mois d'avril 1833. » Et il déclare à sa mère :

« J'ai beaucoup travaillé, surtout en conceptions, depuis huit jours. » Entendez par là que son passage à Voreppe a fait jaillir dans son esprit, dans une de ces fulgurations si caractéristiques de Balzac, le sujet du *Médecin de campagne*. Dès lors, dans les énumérations d'œuvres en chantier, *le Médecin de campagne* va, sinon prendre la place de *la Bataille*, du moins rivaliser avec elle. Le 23 septembre, il écrit à Mme Balzac : « J'ai travaillé trois jours et trois nuits, j'ai fait un volume in-dix-huit intitulé le *Médecin de campagne*. Un voyageur le porte à Mame. » Audacieuse assertion, vraie gasconnade. C'est seulement le 30 septembre qu'il propose à Mame le *Médecin de campagne* en le présentant comme une œuvre appelée à un très fort tirage, inspiré par l'Évangile et le catéchisme, destiné à conquérir la grande « gloire populaire » et à rivaliser avec *Paul et Virginie*, *le Vicaire de Wakefield*, *Manon Lescaut*, les *Contes* de Perrault, un livre à tirer à soixante mille exemplaires, comme les *Méditations* de Lamartine et les *Ruines* de Volney. A Mame, encore, il donne le *Médecin de campagne* comme achevé, prêt pour l'impression : sa mère va recevoir le manuscrit, si elle ne l'a déjà reçu! A la vérité, tout brûlant de son sujet, Balzac avait tout au plus établi un plan succinct du roman.

Pourquoi cette nouvelle comédie? C'est qu'à ce moment, sous l'empire de la passion que la marquise de Castries, par sa dangereuse coquetterie, a déchaînée en lui, Balzac est décidé à

l'accompagner dans un grand voyage en Italie auquel prendrait part d'ailleurs le duc de Fitz-James, venu retrouver sa nièce à Aix. Quels cris va pousser Mme Balzac devant la perspective de telles dépenses? Il faut la calmer, l'amadouer, lui persuader que les frais du voyage sont déjà couverts par une œuvre nouvelle complètement achevée. Et aussi prévenir ses récriminations quand elle apprendra que, sur les treize cents francs envoyés par elle, Honoré n'a versé à son ami Sanegon que six cents francs au lieu des onze cents dus.

Et puis, il s'agit d'empêcher Mame de réclamer le *Dernier Chouan* et les *Conversations*, bien mieux, d'obtenir de lui de l'argent ou des billets. Si le libraire savait que le roman est seulement à l'état de projet, il fermerait sa caisse ou refuserait sa signature. De son côté, Mme Balzac hésiterait à accomplir une démarche auprès de lui. Croyant que le manuscrit va lui parvenir d'un instant à l'autre, Mme Balzac se rend chez Mame, qui lui remet deux billets à ordre de cinq cents francs chacun, payables fin janvier et février 1833. Les effets sont passés à l'ordre de Mme Delannoy : premier remboursement sur les dix mille francs prêtés par celle-ci.

Dominé par sa passion, Balzac oublie tout le reste. Le voyage, avec séjour à Rome et Naples, durera plusieurs mois, jusqu'au printemps de 1833. Balzac le fera dans le « voiturin » de Mme de Castries, avec le duc de Fitz-James et une quatrième personne qu'il ne nomme pas. La route

comporte un détour par Genève; de là on filera vers l'Italie, sans doute par la vallée de Sion, Brigue et Domo-Dossola; le coût du trajet entre Genève et Rome, « nourriture, voitures, auberges », est fixé à mille francs, ce qui met la part de Balzac à deux cent cinquante francs.

Les voyageurs partent d'Aix pour Genève dans les premiers jours d'octobre. Là, ils descendent à l'hôtel de la Couronne, le plus aristocratique de la ville en ce temps-là, à l'angle du Grand Quai et de la place du Port. L'immeuble, avec sa façade à colonnes et à fronton triangulaire, sur la place, existe encore, mais n'abrite plus d'hôtel. Balzac y occupe une « sombre chambre »; sans doute donne-t-elle sur l'étroite rue du Rhône, parallèle au Grand Quai.

Balzac a quitté Aix le cœur gonflé d'espérances. A Genève, se déroule le drame sentimental qui brise ses illusions. Sans doute se fait-il pressant... Alors la marquise lui signifie qu'il n'a rien à attendre d'elle : « Là est toute mon histoire horrible ! C'est celle d'un homme qui a joui pendant quelques mois de la nature entière, de tous les effets du soleil dans un riche pays, et qui perd la vue... Quelques mois de délices, et puis rien. Pourquoi m'avoir donné tant de fêtes?.... Pourquoi m'a-t-elle nommé pendant quelques jours son bien-aimé, si elle devait me ravir ce titre, le seul dont le cœur se soucie?... Elle a tout confirmé par un baiser, cette suave et sainte promesse. Un baiser ne s'essuie jamais... Quand a-t-elle menti? Lorsqu'elle m'enivrait de

ses regards en murmurant un nom donné, gardé par l'amour, ou lorsqu'elle a brisé seul le contrat qui obligeait nos deux cœurs, qui mêlait à jamais deux pensées en une même vie. Elle a menti quelque part.

« Vous me demanderez comment s'est passée cette affreuse catastrophe? De la manière la plus simple. La veille, j'étais tout pour elle; le lendemain, je n'étais plus rien. La veille, sa voix était harmonieuse et tendre, son regard plein d'enchantement; le lendemain, sa voix était dure, son regard froid, ses manières sèches. Pendant la nuit, une femme était morte, c'était celle que j'aimais. Comment cela s'est-il fait! Je l'ignore... (1) »

Douleur, désespoir, colère de s'être laissé jouer, Balzac éprouve à la fois tous ces sentiments. « Pendant quelques heures le démon de la vengeance m'a tenté. Je pouvais la faire haïr du monde entier, la livrer à tous les regards, attachée à un poteau d'infamie. » Que l'on songe à la vengeance rocambolesque, imaginée par le général de Montriveau contre la duchesse de Langeais.

Cela dut se passer avant le 10 octobre. Brusquement, Balzac renonce au voyage en Italie. Ni à sa mère, ni à Mme Carraud, il n'avoue pour quelles raisons. Auprès de Mme Balzac, il insiste sur les nécessités de son travail qui s'opposent à une absence de plusieurs mois. A Mme Carraud,

(1) « Confession » du *Médecin de campagne*.

il déclare que sa mère quitte la maison de la rue Cassini, refuse de s'occuper plus longtemps de ses affaires, et qu'il doit rentrer en France pour « arranger tous ses intérêts ». Une seule allusion à la marquise : « Je dois rendre cette justice à Mme de Castries qu'elle m'a généreusement offert de venir avec moi et de se renfermer courageusement dans une maison de campagne. Mais elle a trop besoin de l'Italie. J'ai refusé. » Mais il ajoute cette phrase émouvante : « J'ai tant de peine que je ne puis en rien dire. » Plus tard, il écrira à « Louise » : « Moi seul sais ce qu'il y a d'horrible dans la duchesse de Langeais. »

Balzac ne voulait pas se réinstaller à Paris. « J'y serais à tout moment dérangé, confiait-il à Mme Carraud. Je veux même rester bien inconnu, à quelque modeste distance pour éviter les railleries de gens qui sont décidés à se moquer de tout, et qui m'accuseraient de versatilité. » A dire le vrai, incapable de tenir les promesses multiples faites aux libraires, et notamment à Mame, il tenait à se soustraire à de désagréables réclamations. Comme tant d'autres fois, quand l'existence se montrait trop cruelle envers lui, ce fut vers Mme de Berny qu'il se tourna, Mme de Berny à qui il avait dédié la *Notice biographique sur Louis Lambert* : *Et nunc et semper dilectae dicatum*, parue, dans la seconde quinzaine d'octobre, dans le volume des *Nouveaux contes philosophiques*.

Si Balzac revenait, le cœur blessé, Mme de

Berny avait, elle aussi, beaucoup souffert dans ces derniers mois. Au début d'août, Balzac lui laissait croire qu'il ne prolongeait son séjour à Angoulême que par manque d'argent, mais qu'il serait à Paris le 12 du mois. La joie de la pauvre femme était immense et elle offrait à Balzac de lui faire prêter de l'argent par son fils Alexandre. Et puis l'infidèle était allé rejoindre la marquise... Mme de Berny se répandit-elle en reproches emportés dans les lettres qu'elle adressait à Aix? Éclata-t-elle en scènes violentes quand Balzac, revenu de Genève, vint la retrouver à la Bouleaunière? « Ah! si vous pouviez savoir tout ce qu'il y a eu pour moi de déceptions dans le cœur où j'ai trouvé le plus! » dira-t-il plus tard. « Mme de Berny m'a rendu en un jour tous les coups qu'elle avait reçus de ce Corse atroce qui a eu sa jeunesse! »

Sans doute Mme de Berny finit par pardonner. Elle refoula sa douleur, fit taire son ressentiment et comprit que maintenant, pour elle, le temps était fini de la passion et de la jalousie; elle ne devait plus être que l'amie clairvoyante, tendre et dévouée, une autre Mme Carraud. Dix années d'amour finissaient. « Liens éternels et liens brisés. Ne m'accusez pas. Vous m'avez demandé comment on pouvait s'aimer, vivre et se perdre en s'aimant toujours. Il y a là un mystère de vie que vous ne connaissez pas encore et que je ne vous souhaite pas de connaître. Dans cette triste destinée, il n'y a que le sort que l'on puisse accuser; il y a deux malheureux, mais deux malheureux

irréprochables. Il n'y a pas de faute à absoudre parce qu'il n'y a pas lieu à accusation... (1) » Mais l'amitié subsistait entière, douce et apaisante, s'efforçant à verser l'oubli à celui qui souffrait et dont le cœur s'emplissait d'amertume.

L'oubli! Balzac le cherchait dans le travail où il s'absorbait. Il composait les *Marana*, remaniait et complétait *Louis Lambert*, « cette œuvre de prédilection qu'il voudrait faire approcher le plus possible de la perfection ». « Hélas! écrivait-il à Mme Carraud à la fin de novembre, *Louis Lambert* est incomplet! Je me suis encore trop pressé. Il y manque des développements et bien des choses que je suis en train de faire, et, dans la prochaine édition, il sera bien changé... »

Cependant Mame, qui croyait Balzac en Italie, attendait toujours le *Médecin de campagne*. Par hasard, il apprend que Balzac se trouve à la Bouleaunière; il lui écrit, en exprimant le désir de le voir. Balzac l'invite à venir, en lui promettant le manuscrit. Mame arrive à la Bouleaunière, et que voit-il? Des sommaires de chapitres. *Le Médecin de campagne* était encore à faire!

(1) *Lettres à l'Étrangère*, janvier 1833.

CHAPITRE IX

LES DIVINES LETTRES DE LA PRINCESSE INCONNUE

L'hiver est venu. Dès les premiers jours de décembre Balzac est rentré dans son appartement de la rue Cassini. Représentons-nous cet appartement en cette fin de 1832. Rose, la cuisinière, une femme robuste, au teint frais et vermeil, vient nous ouvrir. Rose, en ce moment, compose tout le personnel domestique de Balzac, qui, dans le courant de 1833, engagera un jeune valet de chambre de dix-huit ans, Auguste Depril, qu'il gardera jusque vers 1838.

Nous voici dans le salon d'attente, tapissé de percaline grise, avec galon de soie verte. Le long d'un des murs règne un divan en forme de banquette, de « dix pieds » de long, couvert de drap assorti à la tenture et muni de quatre oreillers.

De ce salon d'attente, on passe dans un autre salon, éclairé au levant par une fenêtre donnant sur la petite cour de la maison voisine. La cheminée est de marbre noir. Les murailles sont tendues d'étoffe de Perse; les rideaux sont

également de Perse doublée de « florence » blanc. Notons ici la présence d'un fauteuil « à bosse », en bois noir, couvert de Perse pareille à la tenture, et de trois chaises chauffeuses en bois noir.

Ce salon communique d'un côté avec le salon-salle à manger, de l'autre avec la bibliothèque. Le salon-salle à manger, décoré de tentures carmélite, comporte huit chaises en acajou couvertes de maroquin carmélite, qui ont coûté deux cent vingt-quatre francs. Une porte s'ouvre sur un escalier particulier qui descend à la cuisine.

La bibliothèque, pièce plus longue que large, mesurant environ six mètres sur quatre, est éclairée par deux fenêtres ouvrant sur la petite cour. La lumière y pénètre peu; même par les jours d'été les plus ensoleillés, l'ombre y règne. Aux murs, une tenture de percaline. On voit là une cheminée de marbre blanc, un fauteuil d'acajou capitonné et recouvert de drap gris qui a coûté cent francs, un grand corps de bibliothèque vitrée, en acajou, abritant des volumes magnifiquement reliés en maroquin rouge par Thouvenin; sur une tablette, les œuvres de Swedenborg, Jacob Boehm et autres mystiques.

La statue en plâtre, représentant Napoléon vêtu de la redingote et portant, collée, une petite bande de papier sur laquelle on lit ces mots : *Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume, Honoré de Balzac*, est-elle déjà posée sur la bibliothèque? Si elle ne fait pas encore partie du décor de la pièce, elle va bientôt occuper une place d'honneur, et le libraire

Werdet la remarquera en 1834, lors de ses premières entrevues avec Balzac.

Après la bibliothèque, la chambre à coucher. Deux fenêtres, l'une ouvrant sur les dépendances de l'Observatoire, l'autre sur un grand jardin ombreux, l'inondent de lumière. Une toile de Jouy bleue égaie les murs; les rideaux des fenêtres sont de la même étoffe, qui recouvre encore le couvre-pied du lit. A ce lit, des rideaux de mousseline descendant d'une rosace dorée. Les siège sont tendus d'étoffe bleue. A la tête du lit, se trouve, dissimulée sous une ample tenture, une petite porte dérobée donnant, comme pour la salle à manger, sur l'escalier qui mène à la cuisine, puis à la cour. Sur le parquet un tapis rayé blanc et vert. Dans toutes les autres pièces, y compris la salle de bain, des tapis, presque tous à raies.

Les rideaux, tentures, sièges, accessoires divers, ont été fournis par Moreau, tapissier, rue Saint-Louis, 79, et ont coûté 2194 fr. 15; les tapis, achetés chez Tournier, 4, rue de Grammont, 556 fr. 25.

Dans le courant de 1833, Balzac effectuera des embellissements et renouvellera telle ou telle partie de son aménagement. En février, il fait acquisition d'une étagère avec deux coffres fermant à clef, d'une table ronde et d'une armoire à glace « avec tiroir en bas »; le tout lui revient à 410 francs. En mars, la maison Nivet, de Limoges, lui livre un service de table en porcelaine, à filet et contre-filet gothique amaranthe,

du prix de 312 fr. 45. Le même mois, il reçoit de Mme Carraud un tapis « qui donne à son cabinet un air royal ». En avril, il achète deux fauteuils en X « à accotoirs », couverts de drap bleu, deux fauteuils couverts de casimir blanc, « agrémentés d'une frange tors et à grain d'épinard bleu et blanc », une chaise en acajou couverte de casimir blanc, et fait garnir de casimir blanc un canapé à deux coussins et deux fauteuils gondole, de casimir noir un fauteuil de travail, deux X et trois chaises; l'ensemble coûte 725 francs. Le mois suivant, il remplace les tapis de la chambre à coucher, de la bibliothèque et du petit salon par des moquettes à dessins chinois sur fond blanc; nouvelle dépense de 956 fr. 50 (1).

Vêtu de sa plus récente robe de chambre : noire avec cordon rouge et pantalon de flanelle anglaise rouge (il semble alors ne porter que l'été sa robe de chambre blanche), assis devant une petite table de travail, Balzac s'acharne sur le *Médecin de campagne*. Il s'est passionné pour ce roman. Dès le 23 septembre, à Aix, il écrivait à Mme Carraud : « C'est un écrit bienfaisant à gagner le prix Montyon. » Il lui apparaît comme « un ouvrage tout à fait évangélique », comme « l'*Imitation de Jésus-Christ* poétisée ».

A larges mains, il puise dans ses souvenirs anciens ou récents. Son passage à Voreppe, l'histoire du docteur Rome, des anecdotes qu'on

(1) Collection Lovenjoul.

lui a contées sur des habitants du bourg, lui fournissent l'essentiel : le cadre, la donnée générale du roman, en partie le personnage principal, divers comparses. Dans le passé, il évoque la figure de M. Jacques Bossion, un officier de santé de l'Isle-Adam qu'il a connu aux environs de la vingtième année, quand il était l'hôte de son vieil ami, M. de Villiers-La-Faye. De l'image toute fraîche du docteur Rome et de ses souvenirs sur le médecin Bossion, il fait Benassis. En ces derniers mois, quand il cherchait à débrouiller dans son esprit les scènes successives de la *Bataille*, que de fois il a pensé à son ami le capitaine Périolas ! La personne de l'officier en est restée familière à sa mémoire, et il lui emprunte de nombreux traits, physiques ou moraux, pour créer le commandant Genestas. Enfin, comme pour *Louis Lambert*, Balzac, d'une façon déguisée, se met lui-même en scène dans son roman qui, çà et là, prend aspect d'autobiographie. Dans une première version, le drame sentimental qui brise la vie de Benassis et le détermine à venir s'isoler à Voreppe rappelle étrangement l'histoire d'amour entre Balzac et Mme de Castries. Au surplus, les idées politiques et sociales que développe Benassis au commandant Genestas, ce sont celles mêmes de Balzac.

Pendant le mois de décembre 1832 et la première quinzaine de janvier 1833, Balzac se consacre au *Médecin de campagne*. Vers le 20 décembre, le début du manuscrit est envoyé à Barbier, son ex-associé, imprimeur de Mame,

qui commence à le composer. Mais vers la mi-janvier, Balzac est obligé de délaisser quelque peu son roman, car d'autres travaux le sollicitent, pour lesquels le temps lui est mesuré...

Tandis qu'il jetait sur le papier les premiers chapitres du *Médecin*, une grande détente s'était faite dans son âme. Pareil à tant d'autres écrivains qui ont trouvé consolation et apaisement dans la transposition littéraire de leurs douleurs et de leurs chagrins, il sent peu à peu se cicatriser la blessure que lui a faite au cœur Mme de Castries. Sans doute il souffre de sa solitude : « Ma mère me quitte!... Je vais être seul. Personne qui puisse être toujours près de moi!... Je souffre donc. D'autant plus que le hasard m'a fait connaître le bonheur dans toute son étendue morale, en me privant de la beauté sensuelle. *Elle* [Mme de Berny] m'a donné un amour, mais qui devait finir. Cela est horrible! J'ai des orages affreux, dans le secret desquels il n'y a personne. Je n'ai pas de distractions. Rien ne rafraîchit cet embrasement qui s'étend et me dévorera peut-être... » Mais un événement de sa vie intime va l'aider à oublier la cruauté de ses désillusions.

Durant l'année 1832, il avait été accablé de lettres d'inconnues : « Croiriez-vous, écrivait-il en juillet à Mme Carraud, que la gloire se traduit pour moi par des ports de lettres et que je reçois jusqu'à trois et quatre lettres de femmes par jour? Elles viennent du fond de la Russie, de l'Allemagne, etc. Je n'en ai pas reçu d'Angleterre! » Dans ce fastidieux et fatigant courrier

une lettre échappait à la banalité et provoquait en lui le même émoi que naguère celle de la marquise de Castries. Cette lettre, qu'il trouvait chez son éditeur Gosselin le 28 février 1832, arrivait du fond de la Russie et portait le timbre d'Odessa; elle était signée : *l'Étrangère*. Que contenait-elle? D'enthousiastes éloges pour les *Scènes de la vie privée*, croit-on, mais aussi des blâmes au sujet de la *Peau de chagrin*. On lui reprochait d'y avoir dépeint la femme avec trop d'ironie et de scepticisme.

A cette lettre, d'autres succédèrent. A leur style, à l'aisance avec laquelle leur auteur usait de la langue française, aux idées et aux sentiments exprimés, Balzac avait deviné qu'elles émanaient d'une femme de la haute société russe ou polonaise. Était-elle jeune et jolie? Mystère. Ce mystère l'amusait. Correspondre avec « la princesse russe ou polonaise » lui semblait jeu agréable et piquant. Cette admiratrice qui, à des centaines de lieues de Paris, lui manifestait une si chaude sympathie, flattait délicieusement son amour-propre. Dans un élan de reconnaissance, — et aussi pour lui apprendre qu'il avait bien reçu ses lettres, car faute d'adresse il ne pouvait lui répondre, — il voulut lui dédier la dernière *Scène de la vie privée*, lors de l'édition de mai 1832 : *l'Expiation*. La dédicace fut composée, ainsi conçue et disposée : en haut d'une page ces mots latins, *Diis ignotis*; au-dessous la reproduction du cachet dont la première lettre de l'Étrangère était scellée et la date, *28 février 1832*.

Mais une épreuve vint sous les yeux de Mme de Berny, qui demanda des explications et exigea la suppression de la dédicace; à quoi consentit Balzac, mais en gardant précieusement un exemplaire de la page. De ces « lettres à l'Étrangère » il ne faisait d'ailleurs pas secret et les montrait à Mme Carraud. Pendant son séjour de juillet-août à la Poudrerie d'Angoulême, un jour qu'il ne se sentait pas d'humeur à répondre, il chargea même son amie d'écrire pour lui en son nom. Supercherie que, dans la suite, il regretta au point de ne pas oser l'avouer à sa correspondante et de mettre le changement d'écriture sur le compte d'une mobilité égale à son imagination, en affirmant qu'il avait « autant d'écritures que de jours dans l'année ».

En novembre 1832, Balzac recevait une lettre de l'inconnue, datée du 7, qui le plongea dans le ravissement. « J'ai reçu, annonce-t-il à Mme Carraud, une lettre divine de la princesse russe ou polonaise. » Dans cette lettre, d'inspiration très romantique, où il était question d'« émanations célestes » et d'« anges », l'inconnue disait : « Pour vous, je suis l'Étrangère et la serai toute ma vie; vous ne me connaîtrez jamais!... » Mais elle proclamait aussi son admiration passionnée pour le génie de Balzac, qu'elle trouvait « sublime » et comparait à un « météore lumineux », et écrivait des phrases brûlantes, telles que celles-ci : « Je n'ai de force, d'énergie, de courage, que pour ce que me paraît s'allier au sentiment qui m'anime : l'amour. Je sus aimer,

et j'aime encore; nul n'a pu comprendre l'âme de feu qui embrasait tout mon être; vous me comprendrez, vous; vous sentirez comme moi que je devais aimer une fois, une seule fois, et si je n'étais pas comprise, végéter et mourir!... »

Cette lettre, toute vibrante de passion contenue, était une déclaration d'amour. Balzac, dès lors, ne montra plus les lettres de l'Étrangère et devint même muet sur son inconnue.

Une crainte hantait celle-ci : qu'une telle lettre ne parvînt pas à son adresse. Aussi priait-elle Balzac de calmer son anxiété par une annonce insérée dans la *Quotidienne*, à peu près le seul journal français qu'à cette époque la censure russe laissât pénétrer dans l'empire des tsars. Balzac était alors à la Bouleaunière; il ne put répondre au désir exprimé par l'Étrangère aussi vite que celle-ci le souhaitait, et ce fut seulement dans son numéro du 9 décembre 1832 que la *Quotidienne* publia, à la suite des « faits divers », ces quelques lignes : « M. de B. a reçu l'envoi qui lui a été fait; il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal, et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse à l'É. — h. de B. »

Le 8 janvier 1833, nouvelle lettre : « Je suis l'Étrangère... Vous ne me connaîtrez jamais! » Serment fallacieux et menteur; serment que l'on brûle de violer. Maintenant Balzac répond à sa « princesse russe », dont il ignore l'identité. Où sont adressées ses lettres? Ceci est encore à éclaircir.

Dès le début, elles prennent, ces lettres, allure de confidences. Balzac énumère à l'Étrangère ses travaux en cours et ses projets. Et il ne manque pas de l'entretenir de la fameuse *Bataille* qu'il reconnaît d'ailleurs pour « un livre impossible ». « Là, écrit-il, j'entreprends de vous initier à toutes les horreurs, à toutes les beautés d'un champ de bataille ; ma bataille, c'est Essling... Il faut que dans son fauteuil un homme froid voie la campagne, les accidents de terrains, les masses d'hommes, les événements stratégiques, le Danube, les ponts, admire les détails et l'ensemble de cette lutte, entende l'artillerie, s'intéresse à ces mouvements d'échiquier, voie tout, sente, dans chaque articulation de ce grand corps, Napoléon, que je ne montrerai pas ou que je laisserai voir, le soir, traversant dans une barque le Danube... »

Cette impossible *Bataille*, c'est un divertissement au milieu de tous les travaux que Balzac mène de front. Le plus pressé est une mise au point de la *Peau de chagrin*, pour la nouvelle édition des *Romans et Contes philosophiques*, qui doit paraître prochainement et que Gosselin lui réclame. D'abord des corrections de forme : « Je me suis aperçu, écrit-il à l'Étrangère à la fin de janvier 1833, des défauts du style qui déparent la *Peau de chagrin* ; je la corrige pour la rendre irréprochable ; mais, après deux mois de travail, je découvre encore une centaine de fautes. » Puis des additions ; il introduit des descriptions de Savoie et d'Auvergne, inspirées par son

voyage de Limoges à Lyon et son séjour à Aix.

Après quoi, tout en s'occupant d'achever le deuxième dixain des *Drolatiques*, auquel il manque encore deux contes, il s'attaque simultanément à la *Théorie de la démarche*, un pendant au *Traité de la vie élégante*, promis depuis longtemps à la *Revue de Paris* — Pichot, le 15 janvier, le relançait à son sujet — et le premier épisode d'un roman à action dramatique, l'*Histoire des Treize*; cet épisode est intitulé *Ferragus, chef des Dévorants*, et il est également destiné à la *Revue de Paris*.

Déjà, vers la fin de 1829, Balzac méditait de composer les *Mémoires de Ferragus, chef des Treize*, et entretenait Paul Lacroix de son projet. Peut-être les débats de quelque procès criminel lui avaient-ils fourni le modèle d'une association secrète dont les membres sont prêts à tout, même au meurtre, pour assurer le succès ou la vengeance de l'un des leurs. Peut-être de paradoxales conversations avec des amis contribuèrent-elles à déformer et à transposer les quelques données qu'il devait à la réalité. L'épigraphe qui figure en tête de l'œuvre, lorsqu'elle parut dans la *Revue de Paris*, le laisse supposer. Cette épigraphe est attribuée à Lautour-Mézeray, qu'elle met en scène : « Personne encore, dit-il, ne nous a raconté quelque aventure parisienne comme il en arrive dans Paris, avec le fantastique de Paris, car je soutiens (*il fait tourner sa canne*) qu'il y a beaucoup de fantastique dans Paris. »

L'imagination de Balzac a d'ailleurs toujours été séduite par ce qui est négociations mystérieuses, ententes secrètes, machinations ténébreuses : il voyait là les dessous inconnus de l'histoire. Au moment où la duchesse de Berry quittait Blaye pour se rendre en Sicile, accompagnée par le général Bugeaud, il racontait, si l'on en croit Gozlan, avec un art savant de mise en scène, une sombre histoire de complot préparé par des conjurés carlistes : il s'agissait de frapper dans l'ombre le général Bugeaud. Enfin il y avait l'ambiance littéraire. Dans les années qui suivent 1830, le « roman noir », le roman où se mêlent le mystérieux et le terrible, est en vogue. Et ainsi Balzac conçut son *Histoire des Treize*, prototype du *Juif errant* et des *Mystères de Paris*, ancêtre du roman policier.

Malgré ses multiples besognes, Balzac, comme les hivers précédents, va beaucoup dans le monde. D'abord chez les Girardin, contre lesquels Mme Carraud le mettait en garde : « Lui est un spéculateur, et cette sorte de gens sacrifieraient son enfant. Elle, est sèche ; j'en ai eu la preuve dans différents traits à moi contés. » Peut-être fut-ce dans les premiers mois de 1833 que Balzac se rencontra chez eux à dîner avec Lamartine.

A ce moment on voit Balzac chez la comtesse Charles d'Agoult, la « Corinne du quai Voltaire », qui habite l'hôtel de Mailly, au coin du quai et de la rue de Beaune, chez la marquise de Fitz-

James, née de Marmier, belle-fille du duc, et chez la comtesse d'Osmond, belle-sœur de Mme de Boigne. Celle-ci demeure rue Basse-du Rempart (boulevard des Capucines) dans un bel hôtel, construit à la fin du XVIII[e] siècle, dont la façade à colonnes est séparée de la rue par une vaste cour; il s'élève en face de la rue de la Paix, à peu près où se trouve maintenant la place de l'Opéra. Balzac est aussi invité chez la marquise Arthur de la Bourdonnaye, dont le mari a été député de Pontivy sous la Restauration et au début de la Monarchie de Juillet. La société qui fréquente dans les salons de Mme de la Bourdonnaye, 1, rue Boudreau — on lui a donné le surnom de « Sapho de la rue Boudreau » — est des plus variées : un fond d'aristocratie royaliste, mais aussi des serviteurs du nouveau régime, des écrivains, des journalistes. Le 15 mars 1833, Balzac figure parmi les invités d'une grande soirée littéraire que donne la maîtresse de maison. On y voit la comtesse de Chastellux, née de Damas, très brune, au nez légèrement busqué, aux mouvements brusques, sans coquetterie mais posant pour la femme instruite, d'une conversation érudite et nourrie; — la vicomtesse Alfred de Noailles, née de Mouchy, dont le mari a disparu pendant la campagne de Russie, point jolie, mais gracieuse, aimable, gaie et spirituelle; ses propos ont du mordant mais non de la méchanceté; — la marquise de Jumilhac, sœur du duc de Richelieu, laide, bossue, mais pétillante d'un esprit original et piquant, experte à saisir le

ridicule de chacun ; — Mme Émile de Girardin, la duchesse de Rauzan, fille de la duchesse de Duras, la comtesse Charles d'Agoult, blonde, élancée, maigre et pâle.

« Ce gros bonhomme de tournure et figure communes, c'est Balzac, et l'autre, pas plus grand que lui, à cheveux châtains, avec une assez bonne figure ronde et fraîche, c'est Jules Janin. Celui qui parle avec la maîtresse de maison, de taille moyenne, à figure bouffie, qui ne sait trop que faire de ses bras et de ses jambes qui ont l'air de lui être de trop, c'est Victor Hugo. Cet autre, à figure très rouge avec les cheveux en l'air, qui semble un élégant manqué, qui parle trop haut et rit beaucoup de ses saillies, c'est M. de Salvandy ; il est en conversation en ce moment avec Eugène Sue, qui n'est pas mal de figure avec sa barbe en collier et ses cheveux très noirs. Il a bonne façon, se mettant bien et ne parlant pas aussi haut que Salvandy. Ce personnage au teint blême, avec ailes de pigeons et qui a l'air d'un déterré, en dépit de sa physionomie spirituelle animée par des yeux perçants, c'est l'abbé de Pradt ; il est en conversation avec M. de Rességuier (1)... »

Au cours de la soirée, Valéry, bibliothécaire des palais de Versailles et de Trianon, célèbre pour sa haute taille et qui fait des enjambées de girafe à travers les salons, ouvre un manuscrit et s'apprête à en donner lecture. Valéry a

(1) Comte Rodolphe Apponyi, *Journal*.

six pieds un pouce ; c'est sur lui que Méry a fait ce vers :

Il se baisse et ramasse un oiseau dans les airs.

Alexandre Dumas prétend que, dans sa bibliothèque, si haut qu'un livre soit placé, il n'a pas besoin d'une échelle pour l'atteindre ; il lui suffit de se dresser sur la pointe des pieds. Un jour, à l'Arsenal, chez Nodier, qu'il paraît enrhumé du cerveau, Dumas lui demande, par plaisanterie, s'il n'a pas eu froid aux pieds, « l'année dernière ».

C'est le cinquième tome de ses *Voyages historiques et littéraires en Italie* que Valéry commence à lire ; mais, contraste singulier, ce géant a une voix si douce, si faible, qu'on l'entend à peine. Valéry, sa lecture achevée, reçoit les compliments de l'assistance. Alors, toutes les dames entourent Balzac et le supplient de leur raconter une histoire, une de ces histoires qui font frissonner. Balzac se récrie, proteste, objecte qu'il n'est pas préparé ; tout est inutile, on l'entraîne vers la cheminée. Balzac commence son histoire, sous l'œil ironique de Jules Janin. Malgré son assurance et son entrain ordinaires, il s'embrouille. Il s'agit de deux amants échoués dans une île déserte ; ils sont près de mourir de faim ; l'amour seul les soutient et leur fait découvrir un couvent. Dans ce couvent, ils trouvent de quoi manger.

« Mais, s'écrie l'impitoyable Janin, ce couvent, ces moines bien nourris, ces victuailles !...

puisque nous sommes dans une île déserte? »

Alors Balzac qui, au cours de son récit, a déjà saisi quelques remarques malveillantes de Janin, se fâche tout rouge. Heureusement, la marquise de la Bourdonnaye, qui est femme d'esprit, rétablit le calme et l'harmonie en priant ses invités de passer dans la salle à manger, où un souper les attend.

Cet hiver-là, tandis que la duchesse de Berry était prisonnière à Blaye, la société du faubourg Saint-Germain — qui n'habitait pas toujours faubourg Saint-Germain — proscrivit les bals et les remplaça par des « raouts ». La mode fut d'y inviter plusieurs écrivains, dont Balzac, Eugène Sue, d'une élégance de dandy, ses doigts et ses manchettes étincelants de diamants, Sainte-Beuve, etc.

La duchesse de Rauzan se montrait surtout accueillante. On la regardait comme une autorité dans le faubourg Saint-Germain. Un nouveau marié n'avait pas de soin plus pressant que d'amener sa jeune femme chez la duchesse : c'était comme une présentation à la Cour. Le duc, ancien directeur des affaires politiques au ministère des Affaires Étrangères, sous Chateaubriand, puis ministre plénipotentiaire à Lisbonne, était, paraît-il, d'un esprit fin et caustique, mais n'en laissait rien paraître et restait habituellement silencieux dans le salon de sa femme. Pour la duchesse, ce salon était sa vie, son orgueil, sa passion. Elle avait le génie de l'attitude. « Avec sa belle taille, sa dignité souriante, sa politesse

nuancée, elle savait mêler les rangs en gardant les distances. » Adonnée aux arts, elle faisait « de la petite peinture et de la petite musique, griffonnait soir et matin de petits billets précieux ». Elle donnait fort dans les excentricités du romantisme, encourageait les flirts à condition qu'ils restassent dans de sages limites. Son salon comprenait un arrière-ban de duchesses douairières, de vieilles marquises, et aussi de quelques écrivains, tel Villemain, hérités de sa mère, la duchesse de Duras ; parmi les nouveaux venus, le baron d'Eckstein, le vicomte de Falloux, patronné par Mme Swetchine, la comtesse Apponyi, ambassadrice d'Autriche, la comtesse Delphine Potoçka, la baronne de Meyendorff, Liszt. Eugène Sue y affectait des airs d'aristocrate dédaigneux de la bourgeoisie, ne parlant que de son château, de ses chevaux et de ses chiens. Sainte-Beuve préférait aux raouts du soir les visites de l'après-midi, où il pouvait mieux choisir ses interlocuteurs et rester le maître de la conversation. Balzac, lui, apparaissait « très lourd, très empêtré, et, sauf un regard intelligent, rien n'annonçait, ni ne rappelait, dans sa conversation, son talent la plume à la main. »

A la fin de février, *Ferragus*, envoyé par fragments à l'imprimerie d'Everat qui le compose pour la *Revue de Paris*, est, sinon terminé, du moins très avancé, puisque sa publication commence dans la *Revue* du 3 mars. Quant à la *Théorie de la démarche*, très poussée vers la même époque, Balzac n'a pas à la terminer tout de

suite, car en ce moment même il se brouille avec la *Revue de Paris* et son rédacteur en chef, Amédée Pichot.

Dès novembre 1832, quelques nuages s'étaient élevés entre lui et ce dernier. D'après le traité du 1er septembre, Balzac devait fournir au périodique la valeur de quarante pages par mois et recevoir cinq cents francs. Pichot cherchait à se soustraire à cette dernière obligation du traité. Si Balzac ne donnait que trente-deux pages, il rechignait à lui verser les cinq cents francs, et si l'autre voulait, le mois suivant, livrer une copie plus longue, il prétendait que les articles dépassaient des limites admissibles. D'autre part, Pichot ne semblait pas enchanté d'une *Lettre à Nodier*, réclamait des contes, et supprimait un passage, jugé licencieux, dans le *Voyage de Paris à Java*. Balzac restait intransigeant sur la question des émoluments mensuels. Peu à peu le désaccord s'envenimait. Pichot trouvait la deuxième partie des *Marana* inférieure à la première et le disait à Balzac; il se plaignait aussi de trop nombreuses corrections sur épreuves et de retards dans l'envoi de la copie. Mais le dissentiment portait surtout sur la mensualité de cinq cents francs. Durant tout le mois de mars, Balzac et Pichot échangèrent lettre sur lettre. La discussion se termina par une rupture ; Balzac résilia son traité et quitta la *Revue de Paris*, gardant la libre disposition de la *Théorie de la démarche*, en partie déjà composée.

A la fin de janvier, Balzac écrivait à Mme

Carraud qu'aussitôt libéré de ses engagements avec Pichot, il n'écrirait plus dans aucun journal sans d'énormes bénéfices, parce que les journaux l'assommaient. Cependant, à peine a-t-il rompu avec la *Revue de Paris* qu'il se hâte de se lier avec un nouveau journal, l'*Europe littéraire*, que viennent de fonder Victor Bohain et Alphonse Royer.

Bohain, né vers 1805, d'abord orienté vers le droit et clerc d'avoué, était ensuite devenu journaliste d'affaires, comme Coste ou Girardin; merveilleux d'entregent comme eux, il se montrait moins calculateur que Girardin, et témérairement porté vers les spéculations hasardeuses. En 1826, il acquérait le *Figaro* de Lepoitevin de l'Égreville et en devenait le directeur, assisté de Nestor Roqueplan, son condisciple au lycée Charlemagne. En même temps il s'intéressait à divers affaires de théâtre.

A la veille de la Révolution de 1830, Bohain possédait, disait-on, quatre millions, chiffre sans doute fort exagéré; mais, fastueux et prodigue, il dépensait comme s'il eut possédé cette fortune. Signataire avec Roqueplan de la protestation de la presse, il fut, peu après les journées de Juillet, nommé préfet de la Charente. Cet habitué des cabarets à la mode et des coulisses commit la faute, paraît-il, d'emmener avec lui trois femmes de mœurs légères qu'à Angoulême il fit passer pour sa femme, sa sœur et sa belle-sœur; elles trônaient aux dîners qu'il offrait à l'hôtel de la Préfecture. Leurs manières et leurs propos

éveillèrent sans doute la méfiance des invités, qui menèrent enquête discrète, et l'on apprit la vérité. Dès lors, Bohain devenait impossible à maintenir dans son poste ; en 1831, il fut relevé de ses fonctions. Revenu à Paris, ses capitaux entamés, il s'adonna de nouveau aux entreprises théâtrales et dirigea, avec Adolphe Bossange, les Nouveautés, situées place de la Bourse ; comme l'un et l'autre étaient « plus homme d'esprit que bons administrateurs », l'affaire périclita.

Bohain était un homme « richement et cossument habillé », visage coloré, œil vif, avec des habitudes d'existence qui exigeaient quatre-vingt mille francs par an : avec soixante mille, il était gêné. Une voiture lui était indispensable, car il boitait légèrement.

Alphonse Royer, alors âgé de trente ans, fils d'un riche commissaire-priseur, avait, lui aussi, au temps où il faisait son droit, appartenu à une étude d'avoué. Comme il s'y ennuyait à mourir, son père le laissa quitter le papier timbré et l'envoya voyager en Italie. A son retour, il écrivit, avec Romieu, un drame imité de Shakespeare, *Henri V et ses compagnons*, et composa un roman historique, *les Mauvais Garçons*.

Bohain et Alphonse Royer rêvaient de créer un journal consacré à la littérature et aux arts, dont la politique serait exclue. Ce projet aboutit à la fondation de *l'Europe littéraire, journal de la littérature nationale et étrangère*, dont les bureaux furent luxueusement installés dans un hôtel particulier, 1 et 3, rue de la Chaussée-d'Antin, à

l'angle du boulevard. C'était un magnifique journal qui devait paraître trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, tiré avec d'élégants caractères sur papier vélin satiné grand in-folio. Chaque abonné recevait son exemplaire sous enveloppe. Le premier numéro parut le 1er mars 1833.

Par un traité, signé le 27 mars, Balzac s'engageait à n'écrire que dans *l'Europe littéraire*, à l'exclusion de tous autres journaux; toutefois, restriction curieuse, il pouvait publier vingt pages par mois dans la *Revue de Paris*; de son côté, la direction insérerait par mois au moins huit colonnes de texte fourni par Balzac et le paierait à raison de cent vingt francs la colonne. Les clauses de ce traité, semble-t-il, ne furent guère appliquées, à moins que la collaboration de Balzac n'eût été anonyme. De la fin de mars au 9 août 1833, c'est-à-dire pendant toute la durée de la direction Bohain-Royer, sa signature ne figure qu'une fois dans *l'Europe littéraire* : le 19 juin, quand le journal publie le récit fameux tiré du *Médecin de campagne* : La *Veillée*, *histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat.*

A la fin de *Ferragus*, Balzac annonçait deux autres épisodes des *Treize* : *Ne touchez pas à la hache* (qui devint *la Duchesse de Langeais*) et *la Femme aux yeux rouges* (qui devint *la Fille aux yeux d'or*). « Ces trois épisodes de *l'Histoire des Treize*, ajoutait Balzac avec un art supérieur de piquer la curiosité du public, sont les seuls que

l'auteur puisse publier. Quant aux autres drames de cette histoire, si fréquente en drames, ils peuvent se conter entre onze heures et minuit, mais il est impossible de les écrire. » *Ne touchez pas à la hache*, dont Balzac écrivit sans doute le début en mars, ne fut pas donné à la *Revue de Paris*, mais à une nouvelle revue mensuelle, l'*Écho de la Jeune France, journal du progrès par le Christianisme*, publiée par la Société de la Jeune France, et dirigée par le vicomte Walsh, que secondait un gérant, Jules Forfelier. Une première partie de l'épisode parut dans le numéro d'avril, une seconde, — qui se terminait par le portrait de la duchesse de Langeais, — dans le numéro suivant. La publication s'arrêta là.

Ferragus, chef des Dévorants, avait eu un succès énorme. Cette mélodramatique histoire passionnait les lecteurs les plus délicats qui ne cherchaient pas à dissimuler leur plaisir. Mme de Girardin réclamait la deuxième épisode des *Treize* : « Apportez-nous l'*Écho de la Jeune France*, écrivait-elle à Balzac en avril 1833; il y a, dit-on, un autre Ferragus délicieux que nous ne connaissons pas. » — « Ferragus est une petite merveille, écrivait Charles de Bernard, qui m'a fasciné et empêché de dormir. » — « Mon Dieu, que vos *Treize* sont délicieux! » avouait Émile Deschamps à leur auteur. Le duc de Fitz-James reconnaissait avoir « dévoré » les *Dévorants*. Le prince de Metternich « ne quittait pas cette histoire ». Quant à la duchesse de Berry, alors détenue au fort de Blaye, sa curiosité était

si impatiente qu'elle demandait à son médecin, le docteur Ménière, ami de Balzac, d'écrire à celui-ci, afin de connaître par avance le dénouement. Quelque temps avant, Balzac avait envoyé *Louis Lambert* à la duchesse avec « un petit billet tout aimable ». « De là, écrivait le docteur Ménière à son ami, mille questions sur vous, vos manières, votre genre d'esprit, etc., etc.; puis, quand monta l'impatience, quand le désir de femme régna en maître, on me pria de vous écrire afin de solliciter de vous, poète (c'est ainsi que l'on vous nomme), le dénouement du drame... Enfin est arrivé le dernier numéro de la *Revue de Paris*, et je vous laisse à penser avec quelle avidité on l'a lu. On a pleuré, on a gémi... Merci, enchanteur, vous êtes la Providence des captifs, et ceux qui souffrent, car s'ennuyer c'est souffrir, vous envoient des actions de grâce. »

Ne touchez pas à la hache provoqua chez la duchesse même enthousiasme : « Lorsque je lui eus dit, écrit encore Ménière, que ce numéro de l'*Écho de la Jeune France* contenait une *Histoire des Treize*, elle me demanda si elle était complète. Je lui dis que non. « Quel ennui d'attendre un « mois pour avoir la fin d'une histoire qui « m'intéresse vivement! J'ai envie de ne lire ce « numéro que lorsque le suivant sera arrivé. « Alors, je pourrai connaître le dénouement. » La curiosité l'a emporté et la princesse a lu votre article. Elle en est satisfaite et voudrait bien savoir la suite. »

Balzac, au milieu de ces travaux si divers, songe au *Médecin de campagne*, mais n'y travaille guère, quoi qu'il en dise. « En ce moment, écrit-il à l'Étrangère le 24 février, je suis dans le paroxysme de la composition. » A Mme Carraud, vers la même époque : « Le *Médecin de campagne* me coûte dix fois plus de travail que ne m'en a coûté *Lambert*; il n'y a pas de phrase, d'idée qui n'ait été vue, revue, lue, relue, corrigée; c'est effrayant! Mais quand on veut atteindre à la beauté simple de l'Évangile, surpasser *le Vicaire de Wakefield* et mettre en action l'*Imitation de Jésus-Christ*, il faut piocher et ferme! »

Balzac, pour suffire à toutes les tâches entreprises : refonte d'œuvres anciennes et création de nouvelles, commence à adopter ces étranges habitudes de vie et ce bizarre emploi du temps qui sont restés légendaires. « Ma vie, écrit-il à Mme Carraud dans la première quinzaine de mars, est changée mécaniquement. Je me couche à six heures du soir ou à sept heures, comme les poules; on me réveille à une heure du matin, et je travaille jusqu'à huit heures; à huit heures, je dors encore une heure et demie; puis je prends quelque chose de peu substantiel, une tasse de café pur, et je m'attelle à mon fiacre jusqu'à quatorze heures; je reçois, je prends un bain ou je sors, et après dîner, je me couche. Il faut mener cette vie-là pendant quelques mois pour ne pas me laisser déborder par mes obligations. »

Mais son tempérament n'est pas encore accoutumé à cette dangereuse hygiène. La nature

regimbe et se fâche. Déjà, à la fin de décembre 1832, le commissaire aux poudres Grand-Besançon, de passage à Paris, avait trouvé Balzac changé, vieilli, fatigué. Consulté, le docteur Nacquart blâmait chez son ami les débauches de travail. Dans son pessimisme, il le voyait déjà atteint de « quelque maladie cérébrale ». Les conseils du bon docteur n'étaient pas superflus. A la fin de mars, Balzac est fourbu. L'ordonnance du docteur Nacquart est très nette : un grand mois de repos, pas de composition littéraire, pas de lettres à rédiger, pas de lectures.

Alors Balzac décide de s'en aller à la Poudrerie d'Angoulême, où on le réclame toujours. Avant son départ, il fait une visite à Mme Récamier, où il rencontre Chateaubriand « bien maussade, bien chagrin ». Il arrive à Angoulême vers le milieu d'avril. Ce sont, cette fois, de véritables vacances. Pas de surmenage; il reste « couché sur un divan », ou bien fait quelques promenades dans Angoulême. Un jour, il se rend à la Bibliothèque de la Ville et y rencontre le jeune Albéric Second, fils de M. Second, juge au tribunal, avec qui il a dîné quelques jours avant chez Mme Carraud. Albéric Second, alors élève de rhétorique, est en train de lire Rabelais; il l'enlève à sa lecture, le prie de l'accompagner dans une flânerie à travers Angoulême, et le voilà accablant son guide de questions sur les maisons aperçues, sur leurs habitants, s'arrêtant devant les enseignes curieuses.

Ainsi dans sa mémoire prennent place de nombreux souvenirs : lieux, types, noms. Son esprit travaillera sur ces quelques données, les combinera, en fera le point de départ de constructions imaginatives qu'il développera dans les chapitres d'*Illusions perdues* qui se passent à Angoulême. Et plus tard, quand il écrira le *Contrat de mariage*, il se rappellera le nom d'un pharmacien, Évangélista.

Alors, parmi ses notabilités, Angoulême comptait une certaine Mme de Saint-Surin, née Richard de Cendrecourt. Un peu excentrique, manifestant des « goûts artistes », se vêtant à la grecque, mais médiocrement jolie, avec de longues dents, Mme de Saint-Surin attirait les curiosités masculines par son étrangeté. Elle avait épousé, en 1812, M. de Saint-Surin, employé sous l'ancien régime au contrôle des Fermes du roi, et qui, après la Révolution, avait occupé une chaire d'histoire à l'École Centrale d'Angoulême. L'harmonie ne régnait pas dans le ménage; pendant de longs mois Mme de Saint-Surin avait voyagé en France et en Suisse avec un certain oncle; quand son mari était à Paris, elle vivait à Angoulême; et quand Saint-Surin se trouvait à Angoulême, elle venait à Paris, où elle fréquentait des gens de lettres. En 1831, la séparation légale avait été prononcée. Plusieurs de ses amis angoumois avaient parlé à Balzac de Mme de Saint-Surin, et M. Bergès, le chef d'institution, devait même le mener chez

elle. Mais la dame s'était de nouveau envolée vers Paris. Désolée, quelques mois plus tard, elle invitait le romancier à venir la voir chez elle, à Paris.

Balzac se rendit probablement à l'invitation et, dans la suite, s'inspira de Mme de Saint-Surin pour créer le personnage de Mme de Bargeton. Mme de Bargeton n'est pas Mme de Saint-Surin; cependant quelques traits de la muse angoumoise doivent se retrouver chez la protectrice de Lucien de Rubempré.

Vers le 20 mai, Balzac est revenu à Paris. Il se remet au *Médecin de campagne* et recommence à envoyer de la copie à l'imprimerie Barbier, où le travail de la composition reprend à partir du 25 mai. Il en est du *Médecin* comme de la *Bataille*, Balzac annonce tout le temps que le roman est fini ou presque, cependant des semaines et des semaines de travail sont encore nécessaires. Balzac, il est vrai, corrige les épreuves du deuxième dixain des *Contes drolatiques* et songe à un nouveau roman dont l'idée le hantait dès novembre 1832, le *Privilège*, *tableau de Paris au commencement du XV^e^ siècle*, qu'il a cédé à Gosselin, le 11 mars 1833, avec promesse de livraison du manuscrit pour le 15 mai suivant; naturellement, à cette date, pas une ligne n'est écrite. D'autre part, l'état de santé de Mme de Berny inquiète Balzac. Les premiers symptômes de la maladie qui se prolongera pendant trois longues années, jusqu'au dénouement fatal, se manifes-

tent déjà. « Hélas! Mme de Berny a besoin d'un mois de paix et de tranquillité, de bon air, écrit-il à Mme Carraud le 26 mai, car elle est changée, souffrante, et quand cela est ainsi, tout travail cesse chez moi. Je me consacre entièrement à sa santé. Je ne sais où aller, mais le 15 ou le 20 juin je l'emmènerai. »

CHAPITRE X

LA PRÉPARATION D'UN CHEF-D'ŒUVRE

Au printemps de 1833 Balzac est à un moment décisif de son existence. D'abord il prend nettement conscience de son génie et des possibilités qu'il représente. Jusque-là, sauf à certains moments, brefs et lumineux comme des éclairs, la littérature lui semblait surtout un gagne-pain, en attendant mieux. La grande fortune et la grande existence qu'il ambitionnait lui viendraient, croyait-il entre 1830 et 1833, soit d'un brillant mariage, soit d'une spéculation heureuse, soit de la politique, soit de deux de ces moyens associés. Maintenant l'avenir qu'il rêve, il l'attend de ses œuvres. « Le profit vient lentement, écrit-il en mars à Mme Carraud, les dettes sont inexorables et fixes. Maintenant, il y a pour moi certitude de grande fortune; il faut encore l'attendre pendant trois ans; il faut refaire, recorriger, mettre tout à l'état monumental; travail ingrat, non compté, sans profit immédiat... »

La politique active? Balzac y songe encore quelquefois, mais sans grande conviction. Quand

il parle de ses ambitions électorales, n'est-ce pas surtout pour faire impression sur ses interlocuteurs ou ses correspondants? Par exemple dans la lettre qu'il adresse le 25 avril au docteur Ménière et qui doit être placée sous les yeux de la duchesse de Berry. Voyez-le se donner des airs de gentilhomme : « La nécessité fait d'un savant et d'un *homme politique* un conteur, et il faut obéir à la nécessité. Nous vivons dans un temps où besoin est de soutenir les vieux noms, quelque grands qu'ils soient, par des mérites personnels... Je travaille énormément; d'abord afin de conquérir mon indépendance dans la vie privée pour pouvoir aborder la tribune lors de la réélection générale... »

Avec quel secret plaisir Balzac dut apprendre que la princesse avait daigné prendre connaissance de sa lettre! « Ce matin, à neuf heures, lui raconte Ménière, j'étais chez son A. R., et, avant toute autre parole, elle me dit : « Cette lettre est très bien, très aimable, je vous remercie de me l'avoir communiquée. Remerciez bien pour moi M. de Balzac. Je voudrais bien voir ses *Marana*, *la Femme abandonnée*, etc..., car je n'ai pas lu la *Revue de Paris* avant cette année... »

Au surplus, bien qu'il parle dans sa lettre au docteur Ménière de son « impénitence finale en fait d'opinions légitimistes », de notables changements se manifestent dans les idées politiques de Balzac. En 1832, pour diverses causes : ambition, désir d'appeler l'attention sur lui, snobisme, amour pour Mlle de Trumillly, puis pour Mme de

Castries, Balzac s'était fait partisan carliste, donnant à son légitimisme un caractère à la fois véhément et sentimental. Maintenant il reste royaliste, mais avec quelque chose de plus raisonné, de plus doctrinaire. En septembre 1832, à Aix, cette évolution commençait; dès ce moment-là, il revenait à ses idées de 1830, où l'adhésion à la monarchie s'associait à une forte part de « libéralisme », et où ses sympathies allaient à la politique de Napoléon et à celle de Louis XVIII. Le 23 septembre, il formulait son nouveau programme dans une lettre à Mme Carraud : « La destruction de toute noblesse hors la Chambre des pairs; la séparation du clergé d'avec Rome; les limites naturelles de la France; l'égalité parfaite de la classe moyenne; la reconnaissance des supériorités réelles,... l'instruction pour tous, voilà les principaux points de ma politique. »

Cette « pensée politique », il venait de la développer dans un article envoyé à Laurentie pour paraître dans le *Rénovateur* et intitulé : *Du Gouvernement moderne*. L'article ne fut pas inséré. Balzac, au moment même, fut mécontent et garda rancune à Laurentie. Sans doute les opinions exposées étaient-elles de nature à choquer une partie importante des dirigeants et du public légitimistes. D'ailleurs Laurentie rencontrait de grosses difficultés dans la direction du *Rénovateur*, qui ne comptait pas plus de cinq cents abonnés. Quelques mois plus tard, il était obligé de céder le journal qui, au début de 1833,

devenait quotidien. « Je désire, écrivait Balzac à Laurentie, au sujet de l'article, au cas où vous ne jugeriez pas possible de l'insérer textuellement dans le *Rénovateur* [que vous ayez soin] de le lui remettre (à Mme Balzac la mère). Alors je le convertirais en brochure. » Balzac qui, en septembre 1832, pensait encore à se porter candidat, comptait présenter cette brochure comme sa profession de foi. Il renonça à ce projet, abandonné en même temps que toute idée de candidature, mais il utilisa la substance de l'opuscule pour le *Médecin de campagne*, en prêtant à Benassis les théories qui y sont soutenues.

Non seulement Balzac voit clair dans son avenir, mais dans sa vie sentimentale, si troublée, si inquiète en ces derniers temps, se manifeste une accalmie. Ses aspirations vagues et confuses trouvent un objet autour duquel se fixer. Sa correspondante inconnue, attirante par son énigme même, est devenue une confidente très chère, puis une tendre amie. Visiblement, dès la fin de mars 1833, Balzac est amoureux de son « Étrangère ». « Je crois, lui écrit-il, que si vous aimiez quelqu'un, si vous l'aviez tous les jours attiré à vous dans le ciel, et que vous fussiez libre, vous ne le laisseriez pas seul au fond d'un abîme de froideur, après l'avoir échauffé du feu de votre âme. » Peu à peu le souvenir de l'aventure avec Mme de Castries s'efface, s'évanouit, du moins dans ce qu'il a de douloureux, pour ne plus subsister que comme matière à exercices littéraires.

La marquise avait passé tout l'hiver et le printemps en Italie; en mai elle est à Rome (1). Elle revient à Paris sans doute en juin. Alors, de nouveau, elle fait des avances à Balzac : « Je ne viens pas vous redemander l'affection tant promise. Mais si vous ne l'avez plus au cœur, ne l'ayez plus aux lèvres...

« Cette nuit un rire cruel n'a tourmentée, et j'ai un impérieux besoin de venir à vous. Mon ami, on rompt avec une maîtresse, mais avec une amie, une amie qui veut jouîr de tous vos bonheurs et partager vos chagrins, une amie si triste et si malade! Eh, mon Dieu! je n'ai plus que des jours, pourquoi y jeter un chagrin de plus et très douloureux?... Ce « Madame » m'a fait mal. Rappelez-vous Aix, la lettre de *Louis Lambert* que vous m'avez envoyée, pensez au ruisseau, au membre cassé, à la Chartreuse. Suis-je donc seule à me rappeler? J'ai peut-être été maussade, mais je souffre tant!... Me direz-vous un mot doux et amical pour guérir la blessure faite au cœur?...

« Mon ami, ce n'est pas une lettre, une explication que j'attends, car je n'en veux pas. Je ne veux qu'un mot, qu'un *nom* sous enveloppe. C'est celuî d'Aix. Il me dira que je n'ai pas perdu une amitié précieuse à mon cœur... Votre silence me dira que tout est fini. Tout fini! Ah non, n'est-ce pas, vous m'aimez encore, je suis

(1) Le duc de Fitz-James à Balzac, 23 mai 1833 (Coll. Lovenjoul).

votre amie? Adieu, ne me faites pas attendre le mot qui me fera battre le cœur. Ah! si vous m'aviez connue, vous auriez pardonné à mes exigences. »

Mais la place que Mme de Castries a tenue dans le cœur de Balzac est désormais occupée par une autre. Balzac continuera de voir Mme de Castries, de correspondre avec elle, la marquise fera la coquette avec lui, mais il restera insensible à un jeu qui lui a été cruel.

Dans la première version du *Médecin de campagne*, Benassis se réfugiait à Voreppe, non à la suite d'un mariage rompu, comme dans la version publiée, mais après un drame de cœur qui rappelait dans tous ses détails celui qui avait mis fin à la passion de Balzac pour Mme de Castries. Pourquoi Balzac opéra-t-il cette substitution, qui dut avoir lieu de mai à juillet 1833? Parce qu'il ne voulait pas étaler ses souffrances aux yeux de la marquise et de ses familiers, ni avouer publiquement sa déconvenue? Remarquez, d'autre part, qu'à l'*Écho de la Jeune France* il interrompt la publication de *Ne touchez pas à la hache*, seconde transposition littéraire de son amour pour Mme de Castries. Sans doute il avait à se plaindre du gérant du journal, qui avait inséré son texte sans attendre les nombreuses corrections sur épreuves dont il était coutumier et son « bon à tirer ». Mais est-ce là le vrai motif? N'aurait-il pas obéi aux mêmes raisons qui lui dictaient des changements dans le *Médecin de campagne*?

Ou bien encore, ces raisons, dans les deux cas, ne seraient-elles pas les suivantes : Balzac ne se soucie plus guère de Mme de Castries. mais beaucoup de l'Étrangère, dont il sent que la sympathie tourne à la tendresse. Ne croit-il pas que l'ardente « princesse » polonaise va prendre ombrage de cet amour, si abondamment décrit, pour une autre femme? Au reste, est-ce une attitude avantageuse pour quiconque veut conquérir un cœur féminin que de se présenter en victime et en amoureux transi? Au début de sa correspondance avec l'Étrangère, Balzac avait pu porter son cœur en écharpe, prendre des airs mélancoliques et souffrants en accord avec l'épigraphe de son roman : « Aux cœurs blessés, l'ombre et le silence. » Mais maintenant que les phrases brûlantes de la « princesse » lointaine résonnent à son esprit comme si elle les lui soufflait à l'oreille, tout près de lui?... Et pour plaire à l'Étrangère, dont il ne connaît encore que le petit nom, et lui prouver combien elle s'impose à lui, il appelle Evelina la jeune fille aimée de Benassis.

En juillet, Balzac a un procès avec Mame qui, las d'attendre le *Médecin de campagne* depuis l'automne de 1832, le texte de la deuxième édition du *Dernier Chouan* et les *Trois Cardinaux* depuis, respectivement, le 20 juillet et le 15 septembre 1832, l'assigne en justice. L'affaire dure environ deux mois, avec les soucis, les dépenses et les pertes de temps de rigueur, et ne sera terminée que vers la fin du mois d'août.

Au moment même où Balzac se débat au milieu des juges, avocats, avoués et arbitres, et où paraît, chez Gosselin, le deuxième dixain des *Contes drolatiques*, il est vivement attaqué dans la presse. Dans la courte notice que la *Revue de Paris* (juillet 1833) consacre au deuxième dixain, on lit cette insolence : « Nous avons dit notre avis sur le premier volume de cette œuvre rabelaisienne, et nous le dirons sur le second, dont le succès est malheureusement assuré, malgré la critique. » Le *Figaro* crible Balzac de traits ironiques. On raille impitoyablement ses prétentions à la noblesse et le décor aristocratique dont il cherche à s'entourer. Le 9 juillet, paraît un article non signé : *M. de Balzac, ses contes et sa généalogie*. « Une couronne de comte, y lit-on, des portraits d'aïeux, le testament d'un trisaïeul, une bague d'argent avec un chaton de faïence, un vase de Chine fêlé, un couvrepied de soie pisseuse, c'est le mobilier rigoureux, la première mise de fond, le premier capital de l'homme de lettres.

« M. de Balzac, un des premiers, s'est procuré ces douceurs de la descendance, ces souvenirs de famille. Il s'est donné un peu de mal, mais il a trouvé l'intérêt de sa peine. Un tour sur le quai de la Ferraille, et il a eu son affaire : rentré chez lui, il s'est révélé à lui-même qu'il descendait de Henriette de Balzac, marquise d'Entragues... »

Le 15, second article aussi injurieux.

Enfin, pour achever d'accabler Balzac, il est victime d'une de ces « contrefaçons » de librairie si fréquentes à cette époque. Dans le courant de

juin, l'*Europe littéraire* a publié la *Vie de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat*, extraite du *Médecin de campagne*. Aussitôt des libraires peu scrupuleux, devinant le succès que peut remporter un tel chef-d'œuvre, s'en emparent et le publient sans autorisation de l'auteur et sans citer son nom. Vingt mille exemplaires de ces brochures sont enlevées, au dire de Balzac, à la fois furieux d'être dépouillé, « assassiné », et débordant d'orgueil devant un tel enthousiasme de la part du public. « Vous lirez un jour ce gigantesque morceau, écrit-il le 1er août à l'Étrangère, qui fait pleurer les plus insensibles et que cent journaux ont reproduit. Des amis m'ont dit que, d'un bout à l'autre de la France, il y a eu un cri d'admiration. Que sera-ce pour l'œuvre entière ! »

Remarquons que l'idée première d'un tel récit n'appartenait pas à Balzac, mais bien à Henri Monnier. Parmi les « charges » que l'artiste improvisait si brillamment devant un cercle d'amis, figurait une « Histoire de la Révolution et de l'Empire racontée par un sous-officier », ou quelque chose de ce genre. Balzac, l'ayant entendue une fois, pria Monnier de la répéter pour lui seul. Plus tard, Monnier, dans la réédition de 1835 des *Scènes populaires*, publia sa « charge » sous le titre de *Précis historique de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration* ; c'est un sergent qui raconte les événements, à sa façon, au soldat Pacot. A Monnier, Balzac emprunta le ton général du récit, mais en faisant passer dans ce der-

nier une vie et une force que, seul, il pouvait lui communiquer. L'année suivante, Alcide Tousez devait reprendre la même donnée dans *La Vie de Napoléon racontée dans une fête de village*, en lui enlevant d'ailleurs sa grandeur et en accentuant la cocasserie et le gros comique populaire.

Vers le 20 juillet, le *Médecin de campagne* est achevé. Balzac l'avait soumis en épreuves à ses deux vieux amis, Thomassy et le docteur Nacquart. Étaient-ce les deux « conseils », dont il parlait dans sa lettre à l'Étrangère du 29 mai-1er juin? « Mes deux conseils n'en entendent guère de fragments sans y verser quelques larmes. » Thomassy, le 17 juillet, lui envoya une longue appréciation sur l'œuvre : « Voici ce que je pense de l'ensemble. L'intérêt dramatique est des plus faibles que je connaisse; vous n'avez pas cherché à intriguer fortement le lecteur; vous ne le deviez pas. On est tenu en suspens, cela suffit. Passons donc sur le cadre où vous vouliez enchâsser vos caractères, vos descriptions, vos théories.

« Le médecin me paraît bien avoir de la religiosité et parler du catholicisme convenablement et philosophiquement; mais il me semble qu'en nous le présentant comme ayant parcouru le cercle des doutes, des investigations, et, de guerre lasse, se reposant sur la foi comme sur le plus doux des oreillers, vous l'eussiez rendu plus intéressant; il me semble qu'en le représentant fidèle observateur des pratiques du culte, vous auriez pu produire de grands effets de style, et, ce qui est mieux encore, vous placer dans le vrai...

« La partie descriptive de votre roman est des plus remarquables ; il est de vos pages qui font l'effet d'un paysage de Claude Lorrain...

« Enfin, et pour terminer ce griffonnage, je vous rappellerai ce que l'on dit du style d'Eschyle, style en général noble et sublime, en certains endroits grand avec excès, pompeux jusqu'à l'enflure ; quelquefois méconnaissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux de mots puérils, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur avec ceux qui ont plus de génie que de goût... »

Le style, c'est encore, dans le roman, ce que le docteur Nacquart trouve à blâmer. « Vous le dirai-je, mon cher et aimable immortel, les deux ou trois premiers chapitres ne sont pas tracés avec la pureté de style, la propriété admirable d'expression des autres. J'ai eu presque l'impertinence d'y trouver des sortes d'obscurités, pour ne pas dire d'amphibologies ; ... en trois ou quatre endroits les vrais régimes douteusement rattachés aux verbes gubernateurs. Une si grossière remarque de ma part vous prouve assez, j'espère, combien je vous sais fort, sublime même, et en vérité je n'ai rien lu de si bien écrit que les sept ou huit autres chapitres. Quel style pur, simple d'élégance !... »

Ces éloges étaient, du reste, au-dessous de ceux que se décernait Balzac lui-même : « Vous lirez ce magnifique ouvrage, écrivait-il à Mme Carraud, vous verrez jusqu'où j'ai été. Ma foi, je crois pouvoir mourir en paix. J'ai fait pour

mon pays une grande chose. Ce livre vaut, à mon sens, plus que des lois et des batailles. C'est l'Évangile en action. »

Le *Médecin de campagne* parut dans les premiers jours de septembre. A ce moment Balzac achevait la publication, dans l'*Europe littéraire*, de la *Théorie de la démarche*, « un long traité fort ennuyeux », ainsi disait-il lui-même, qu'il avait écrit comme un pensum. L'*Europe littéraire*, depuis le 9 août, n'était plus aux mains de Bohain et d'Alphonse Royer ; accablés par des frais ruineux, les deux directeurs avaient dû quitter la place et vendre le journal ; le nouveau directeur était Capo de Feuillide. Il semble que Balzac fasse partie de la nouvelle combinaison et qu'il ait souscrit pour une action dont le montant est à fournir en copie.

Balzac s'était déjà fait bien des ennemis dans la presse : Janin, P. Lacroix, Amédée Pichot, Latouche, Chasles, pour ne nommer que ceux-là. Aussi les journaux se montrèrent-ils acerbes pour le *Médecin de campagne*. « Tous les journaux attaquent le *Médecin de campagne*, écrit Balzac le 13 septembre à l'Étrangère. C'est à qui donnera son coup de poignard. » L'*Écho de la Jeune France*, avec lequel il s'était brouillé, lui asséna, dans son numéro de septembre, cet éreintement, signé M. F. : « Il (Balzac) a tenté de faire autre chose que des contes. Le voici qui fait de la morale ; le *Médecin de campagne* n'est autre chose qu'une moralité en deux volumes... Tel est ce livre, qui est sans incidents, sans péripétie, sans intérêt,

sans plan et sans but ; on a beau chercher, on ne voit pas ce qu'a voulu faire l'auteur... Il n'y a dans ce livre ni esprit, ni style, ni intérêt, ni bon sens, ni vérité. »

A son tour le *Figaro* (7 septembre 1833) attaque la *Théorie de la démarche* : « M. de Balzac s'est mis à faire des théories sur tout, sur son cheval, sur sa pipe, sur son paillasson ; il vient de faire, dans l'*Europe littéraire*, une *Théorie de la démarche*. » L'auteur de l'article lui reproche d'avoir démarqué des idées et des « mots » de Lautour-Mézeray. « M. Lautour-Mézeray ne peut guère en vouloir à M. de Balzac, il a éprouvé le même traitement que MM. Rabelais, Montaigne et tous nos contemporains, Janin, de Latouche, que le gentilhomme de Chinon a audacieusement détroussés en plein bois de leur bagage de style et de mots et dont il a retourné la défroque pour la vendre plus sûrement en ville. »

Procès, contrefaçons, articles injustes ou venimeux irritent Balzac et le jettent dans le découragement. A la fin d'août et au commencement de septembre, il traverse une fois de plus une période de dépression. « Si j'avais complètement perdu mon procès, écrit-il à Mme Carraud, je quittais la littérature et la France, et j'allais prendre du service en Russie, comme Pozzo di Borgo... Je me surprends parfois à prier... Un constant malheur fait lever les yeux au ciel. Je suis triste. Je sens qu'à de tels travaux la vie s'en va, mais je ne la regretterai pas... » Et à l' « Étrangère » : « Je suis bien las de cette lutte perpé-

tuelle entre les hommes, les choses et moi... Et me voici, m'avançant dans la vie, à trente-quatre ans, me flétrissant dans des travaux de plus en plus exigeants, ayant déjà perdu de belles années, n'ayant rien de réel! »

Et pourtant, en ce moment même. Balzac travaille à un de ses chefs-d'œuvre, à *Eugénie Grandet*, dont l'idée, très probablement, germait en lui depuis assez longtemps. Le début du roman paraît dans l'*Europe littéraire*, en septembre. Balzac, tout d'abord, avait sans doute voulu écrire une *Scène de la vie de province* dans le genre des *Célibataires* (*Le Curé de Tours*); mais, en pleine composition, il va s'apercevoir qu'il y a là, non pas seulement matière à ce qu'il a jusqu'ici appelé une « scène », c'est-à-dire à une longue nouvelle, mais à un grand roman. Alors il s'arrêtera pour mûrir et développer à loisir son sujet. Et c'est pourquoi le début seul d'*Eugénie Grandet* sera publié dans l'*Europe littéraire*...

D'ailleurs, au même moment, un grand événement va s'accomplir dans la vie sentimentale de Balzac. Sa « princesse inconnue », son « Étrangère » va révéler son identité : c'est une noble Polonaise, jeune et belle, Mme Hanska. Il la rencontrera en Suisse : elle et lui se jureront d'être l'un à l'autre. Et c'est dans l'exaltation grandissante de ce nouvel amour qu'il composera *Eugénie Grandet*.

La passion stimule sa fécondité et fait surgir dans son imagination, personnages, enchaînements des scènes, images, idées, mots, lui donne

la force de briser les liens mystérieux qui pouvaient encore tenir captif son génie. Ce génie, maintenant, d'un vol hardi, prend son essor. Le vrai Balzac est né, le Balzac de la *Comédie humaine*, le Balzac légendaire, tel qu'il apparaît, avec le recul des années, dans l'histoire littéraire du XIX^e^ siècle, et dont la statue à la Michel-Ange, dominatrice, toute force et toute-puissance, masque les aspects antérieurs du romancier. Que de tâtonnements, que d'essais, que de tentatives, avant que les forces secrètes de la nature et de l'esprit aient réussi à sculpter cette image souveraine, à en arrêter les lignes impérieuses ! Que d'ébauches d'un autre Balzac, qui aurait pu être, et très différent de celui qui a été !

Quand Balzac fait paraître le *Dernier Chouan*, on peut dire qu'un romancier de talent, imitateur de Walter Scott et de Fenimore Cooper, est né, mais rien de plus. Avec la *Physiologie du mariage*, les *Scènes de la vie privée*, les *Contes drolatiques*, un grand conteur se révèle, en qui l'on démêle tout ce qu'il doit à Rabelais, Sterne, La Bruyère, Voltaire, Diderot et encore Walter Scott, — pour ne pas parler des écrivains français contemporains. Balzac, jusqu'ici, a vécu sa vie littéraire en marge du romantisme. Mais l'agitation intellectuelle de 1830 le jette en pleine forêt romantique, une forêt singulièrement plus touffue, luxuriante et exubérante que durant les années de la Restauration : toutes les essences, tous les feuillages, toutes les floraisons, tous les parfums, en une mêlée confuse; des éclaircies

éblouissantes de soleil et des marécages sombres et inquiétants, des ombres fantastiques et des clartés étranges. Balzac s'imprègne d'Hoffmann, de Byron et de Gœthe ; la littérature, toute brûlante, de son époque agit aussi sur lui. Il subit fortement l'emprise du romantisme. Celui-ci va-t-il l'emporter sur d'autres courants? Moment décisif.

Mais à la suite d'un travail d'esprit que nous ignorons, qui nous reste mystère et obscurité, une autre influence se fait sentir, celle des grands classiques et notamment de Molière. En Balzac s'opère une combinaison du classicisme et du romantisme. Les grands classiques se sont attachés à peindre ce qu'il y a d'éternellement humain dans l'homme, dans ses passions et ses sentiments, laissant au second plan et même négligeant complètement ce qui est transitoire en lui, ce qui varie selon les époques, les conditions et les latitudes. Le romantisme au contraire excelle à saisir ce qu'il y a de particulier dans les individus selon les temps, les pays, le milieu social, la profession, le tempérament physique. Balzac unit ces deux aptitudes et les applique à la masse d'observations qu'il porte dans son souvenir. L'œuvre où elles se manifesteront tout d'abord, dans un harmonieux équilibre, ce sera *Eugénie Grandet*, le premier en date des grands romans balzaciens.

TABLE DES NOMS

Abrantès (duchesse d'), 10, 18, 19, 20, 21, 32, 36, 102, 103, 133, 134, 136, 137, 141, 142, 143, 144, 150, 161, 211, 214, 231.

Abrantès (Andoche-Alfred-Michel d'), 18, 21.

Abrantès (Constance d'), 18.

Abrantès (Joséphine d'), 18.

Abrantès (Napoléon d'), 18.

Adieu, 24, 207.

Agoult (comtesse Charles d'), 235, 255, 257.

Aguado, 111.

Aldenburg (baron Roger d'), 148.

Alibert (Dr. J.-L.), 4.

Allart (Hortense), 32.

Allix (général), 214.

Ancelot, 35, 175.

Ancelot (Mme), 20, 35, 70, 103.

Appert, 28.

Apponyi (comtesse), 260.

Arago (Emmanuel), 179.

Arago (Étienne), 76, 79, 103.

Argout (d'), 185.

Arnault, 32, 34.

Artiste (L'), 108, 172, 226.

Auber, 185.

Auberge rouge (*L'*), 97, 106.

Aubert, éditeur de lithographies, 65, 66, 163.

Audibert (Auguste), 65, 66.

Auger (Hippolyte), 10, 45.

Aumont (duchesse d'), 37.

Avenir (L'), 94, 110, 117.

Bagration (princesse), 19, 32, 36, 37, 111.

Ballanche, 119.

Balzac (Bernard-François), 5, 85, 221.

Balzac la mère (Mme), 139, 211, 216, 217, 219, 221, 226, 233, 237, 238, 275.

Barbier (Auguste), 2, 91, 121.

Barrot (Odilon), 62, 64.

Barrot (Mme Odilon), 64.

Bartillat (marquis de), 192.

Bataille (*La*), 25, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 224, 230, 236, 253, 270.

Beauchesne (A. de), 175.

Bellangé, 43, 66.

Bellegarde (Aurore et Adèle de), 36.

Belle Impéria (*La*), 90, 91.

Belmont (comte de), 185.

Béquet (Étienne), 77, 78, 79.

Bernard (Charles de), 108, 265.

Berny (Mme de), 9, 10, 11, 20, 21, 38, 51, 54, 57, 58, 84, 98, 104, 138, 140, 143, 150, 161, 196, 199, 213, 215, 217, 218, 241, 242, 249, 251, 270, 271.
Berny (M. de), 124.
Berny (Alexandre de), 12, 163, 242.
Berny (Antoine de), 12.
Berry (duchesse de), 194, 265, 266, 273.
Berryer, 32, 34.
Berthoud (Henry-Samuel), 107, 128, 129, 131, 132.
Bertin (Armand), 2.
Bertin (Ed.), 2.
Biencourt (marquis de), 200.
Bœhm (Jacob), 212, 245.
Bohain (Victor), 121, 162, 262, 263, 264, 283.
Boigne (Charles de), 183.
Bois-le-Comte, 46, 47, 48.
Bonald (de), 192.
Borget (Auguste), 162, 177.
Bossange (Adolphe), 263.
Bossion (docteur Jacques), 248.
Boulanger (Louis), 1, 2, 46, 69.
« Bouleaunière » (La), 11, 12, 242, 243, 252.
Boulevard (Le), 74, 75, 76.
Boulland, 17, 104, 206, 207, 214.
Boutmy, 115.
Bradi (comtesse de), 19.
Brian (de), 192.
Briffault (Eugène), 77, 79, 99.
Brillat-Savarin, 4.
Broussais, 102.
Brucker (Raymond), 79.
Buchon, 34.
Buloz (François), 89, 158, 225, 226.
Butet (Jean-Baptiste), seigneur de Saché et Valesne, 152.
Byron, 50, 80, 117, 119, 210, 213, 287.

Canel (Urbain), 17, 85, 104, 151, 156, 159, 160, 167, 193.
Capo de Feuillide, 283.
Caradoc (Sir John Robert), 37.
Caradori (Mme), 36.
Caricature (La), 65, 67, 68, 91, 96, 97, 108, 123, 151, 171.
Carraud (commandant), 39, 40, 163, 164, 171, 172, 220, 223.
Carraud (Mme), 38, 39, 40, 41, 64, 72, 104, 162, 163, 164, 165, 171, 172, 196, 199, 207, 212, 218, 222, 224, 227, 230, 232, 233, 240, 241, 242, 243, 247, 249, 251, 262, 267, 268, 271, 272, 282, 284.
Castries (marquise de), 143, 144, 145, 147, 148, 149, 161, 173, 191, 195, 196, 200, 202, 214, 218, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 248, 250, 274, 275, 276, 278.
Catilina, parodie (par Balzac), 100.
Centenaire (Le), 54.
Champollion, 35.
Chaplain (docteur), 211.
Chapuis (commandant), 40.
Charlet, 43, 66.
Chasles (Philarète), 33, 91, 105, 117, 118, 119, 144, 156, 157, 159, 167, 168, 169, 170, 283.
Chastellux (comtesse de), 256.

Chateaubriand, 16, 32, 33, 128, 151, 160, 201, 259, 268.
Chef-d'œuvre inconnu (Le), 97, 172.
Chégaray, 184.
Clausel de Coussergues, 192.
Code des gens honnêtes, 60.
Cognet (Léon), 78.
Colonel Chabert (Le), 172.
Comédie du Diable (La), 91, 95.
Conny (vicomte de), 192.
Constitutionnel (Le), 77.
Contes bruns, 159, 167, 168, 169, 205.
Contes drolatiques, 60, 61, 90, 106, 114, 159, 188, 189, 190, 191, 195, 202, 206, 224, 225, 230, 236, 254, 270, 279, 286.
Contrat de mariage (Le), 269.
Conversations entre onze heures et minuit, 157, 167, 203, 205, 210, 236, 238.
Cooper (Fenimore), 50, 80, 286.
Corsaire (Le), 12, 60, 77, 89.
Coste (Jacques), 62, 63, 64, 175, 262.
Courrier de l'Europe, 192.
Cousin (Victor), 35, 158.
Cromwell, 98.
Curé de Tours (Le), 199, 285.
Curé de Village (Le), 227.
Custine (marquis de), 33, 175.
Cuvier, 35, 206.

Daumier, 66.
David d'Angers, 95, 102.
Decazes (duc), 33, 37.
Decazes (duchesse), 37.
Delacroix (Eugène), 2, 35, 64, 69, 102, 175.
Delannoy (Mme), 187, 190, 221, 222, 238.
Dernier Chouan (Le), 4, 6, 8, 14, 17, 25, 52, 203, 205, 224, 238, 278, 280, 286.
Desbordes-Valmore (Mme), 4.
Deschamps (Antony), 2, 69.
Deschamps (Émile), 2, 3, 69, 112, 151, 265.
Destutt de Tracy (comte), 33.
Deurbroucq (baronne Caroline), 154, 155, 156, 161, 215, 216, 218.
Deux rêves (Les), 89, 117.
Devéria (Achille), 2, 3, 43, 69.
Devéria (Eugène), 1, 2, 3, 49, 69.
Diderot, 8, 60, 286.
Didier (Charles), 89.
Dorval (Mme), 110, 175.
Duchesse de Langeais (La), 264, 265, 266, 277.
Dufresny, 11.
Dumas (Alexandre), 1, 3, 44, 69, 79, 258.
Dupin (Charles), 34.
Dupin (Philippe), 33.
Duranton, 184.
Duras (duc de), 82, 200.
Duras (duchesse de), 257, 260.
Duvernet (Charles), 179.

Écho de la Jeune France (L'), 265, 266, 277, 283.
Eckstein (baron d'), 260.
Elixir de longue vie (L'), 88, 93, 96, 102, 104.
El Verdago, 117, 206.
Emeraude (L'), 151, 160.

Enfant maudit (*L'*), 90, 93.
Enquête sur la politique de deux ministères, 104, 126, 127, 128, 130.
Épisode sous la Terreur (*Un*), 29, 30.
Esclignac (duchesse d'), 97.
Essler (Fanny), 185.
Étude de femme, 117.
Eugénie Grandet, 57, 285, 287.
Europe littéraire (L'), 262, 263, 264, 280, 283, 284, 285.
Évêque d'Agra (*L'*), 25.
Excommunié (*L'*), 25.

Falloux (vicomte de), 260.
Fazy (James), 184.
Femme abandonnée (*La*), 224, 226, 273.
Femme de trente ans (*La*), 90, 194, 199, 214.
Ferragus, 254, 260, 264, 265.
Feuilleton des journaux politiques, 45, 46, 48, 50, 51, 52, 61, 64, 123, 166.
Figaro (Le), 12, 53, 60, 78, 166, 168, 169, 190, 262, 279, 284.
Fille aux yeux d'or (*La*), 264.
Fitz-James (duc de), 37, 82, 145, 149, 189, 192, 195, 200, 201, 230, 238, 256, 260, 265, 276.
Fitz-James (marquise de), 256.
Fleury (Alphonse), 179.
Fontallard (Gérard), 43.
Fontaney (A.), 36, 173, 175, 176.
Forfelier (Jules), 265.
Fougerais (du), 76.
Gall, 205.
Gamba (comte), 36.
Gautier (Théophile), 49.
Gavarni, 45, 108.
Gay (Sophie), 13, 32, 33, 37, 45, 69, 76, 107, 134, 149, 166, 175, 176.
Gazette de France, 77, 191.
Genoude (de), 191.
Geoffroy Saint-Hilaire, 206.
Gérard (Baron), 32, 34, 35, 107, 119, 157, 173, 174.
Gérard (Mme), 34, 175.
Germain (comte), 183.
Girardin (Émile de), 12, 13, 14, 43, 44, 45, 46, 61, 64, 76, 115, 149, 162, 163, 166, 173, 174, 175, 176, 186, 187, 220, 257, 262.
Girardin (Delphine Gay, Mme de), 32, 35, 149, 173, 174, 175, 176, 184, 219, 224, 265.
Girod de l'Ain, 198, 200, 201.
Globe (Le), 3, 12, 42.
Gœthe, 99, 102, 118, 119, 210, 213, 287.
Goldsmith, 50.
Gosselin (Charles), 103, 104, 114, 159, 161, 205, 213, 224, 225, 250, 279.
Gouvello (Mme de), 19.
Gozlan, 255.
Grand-Besançon, 165, 210, 222, 268.
Grand d'Espagne (*Le*), 157, 167.
Grande Bretèche (*La*), 157, 171.
Grandville, 43, 66, 108.
Grassini (Mme), 34.
« Grenadière » (La), 54, 56, 57, 58, 59, 60.

Grenadière (La), 224, 226.
Gudin, 80.
Guérin (Pierre), 95.
Guesdon (Furcy) dit Mortonval, 46, 47.
Guiccioli (comtesse), 36.
Guiche (duc de), 37.
Guimond (Esther), 186.
Guyon (Mme), 212.

Halévy, 185.
Hallays (marquis du), 183.
Hamelin (Mme), 19, 32, 33, 134.
Hanska (Mme), 38, 250, 251, 252, 253, 267, 275, 278, 285.
Hautpoul (Mme d'), 19.
Heim, 35.
Histoire de la succession du marquis de Carabas, 114, 118, 119, 236.
Histoire des Treize, 254, 255, 264, 266.
Hoffmann, 96, 97, 117, 287.
Houssaye (Arsène), 128, 183, 185.
Hugo (Victor), 1, 3, 8, 44, 48, 49, 69, 70, 85, 91, 151, 257.
Humboldt (Alexandre de), 35.
Hyde de Neuville, 201.

Illusions perdues, 206, 269.

Janin (Jules), 42, 44, 62, 76, 77, 91, 108, 115, 151, 158, 159, 167, 178, 257, 258, 259, 283, 284.
Jean-Louis ou la Fille trouvée, 60.
Jésus-Christ en Flandre, 91, 94.
Johannot (Alfred), 69.
Johannot (Tony), 43, 69, 172.
Journal des Débats, 42, 77, 78.
Jumilhac (marquise de), 257.

Koreff (docteur), 36.

Lablache, 34, 36.
La Bourdonnaye (marquise de), 256, 259.
La Bruyère, 286.
Lacroix (Paul), 26, 28, 29, 31, 42, 43, 50, 51, 166, 254, 283.
Ladvocat, 25, 134.
Lagrange (Conrad de), 183.
La Lézardière (vicomte de), 192.
Lamartine, 69, 91, 151, 229, 234, 235.
Lamennais, 91, 117, 151.
Lami (Eugène), 67, 185.
Lamothe-Langon, 26.
La Rochefoucauld (vicomte Sosthène de), 16.
Latouche (H. de), 8, 14, 15, 16, 17, 69, 102, 151, 169, 178, 180, 283, 284.
Laurentie, 190, 192, 193, 274, 275.
Lautour-Mézeray, 13, 43, 76, 82, 107, 115, 183, 184, 185, 254, 284.
La Valette (marquis de), 183.
Lavater, 205.
Lefèvre (Jules), 69.
Lenormand (Ch.), 35.
Lepoitevin de l'Égreville, (Saint-Alme), 105, 170, 262.
Letronne, 35.

Lettres sur Paris, 61, 62, 80, 91, 103, 122, 123, 124, 126, 127, 129, 134.
Levavasseur, 5, 24, 26, 27, 41, 43, 45.
Lewis, 50.
Lhéritier de l'Ain, 27, 28, 29, 30.
Liszt, 260.
Lœve-Veimars, 6, 36, 96.
Louis Lambert, 206, 210, 212, 213, 224, 241, 243, 248, 266, 267, 276.
Lucas de Montigny, 32.

Mme Firmiani, 171, 205.
Magendie, 102.
Magnin (Charles), 2.
Maillé (duchesse de), 145, 149.
Maison du Chat-qui-pelote (*La*), 23.
Maître Cornélius, 167, 205.
Malibran (Mme), 34, 36.
Malitourne, 77, 111.
Mame, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 42, 52, 134, 194, 203, 205, 206, 207, 237, 238, 241, 243, 248, 278.
Marana (*Les*), 243, 273.
Mareste (baron de), 35.
Margonne (de), 20, 108, 142, 153, 155, 156, 200.
Margonne (Mme de), 151, 152, 153, 155.
Mars (Mlle), 78.
Masson de Puitneuf, 115.
Maturin, 50, 69.
Mauroy, 89.
Médecin de campagne (*Le*), 30, 231, 232, 235, 237, 243, 247, 248, 249, 264, 267, 270, 275, 277, 278, 281, 283.
Mémoires de Sanson, 27, 28, 29, 30, 31.
Ménière (docteur), 266, 273.
Mercure du XIX^e^ siècle, 42, 51, 53, 96.
Méré (manoir de), 154, 215, 216.
Mérimée, 2, 35, 91.
Merle (J.-T.), 94, 110, 111, 112, 192.
Merlin (général), 32, 33.
Merlin (comtesse), 32, 33, 34, 76.
Méry, 258.
Message (*Le*), 171.
Messager des Chambres, 77, 111, 112.
Metternich (prince de), 36, 150, 265.
Metternich (prince Victor de), 148.
Meyendorff (baronne de), 260.
Meyraux (docteur), 205, 206.
Michaud, 191.
Mignet, 34.
Mode (La), 13, 44, 53, 58, 59, 64, 66, 68, 77, 80, 89, 91, 115.
Molé (comte), 145.
Molé (comtesse), 37.
Molière, 69, 287.
Monnier (Henri), 15, 17, 66, 67, 78, 102, 165, 280.
Monographie de la vertu, 104, 206.
Montalembert (comte de), 109, 119.
Montguyon (comte de), 185.
Montmorency (prince de), 200.

Montrond (comte de), 32, 134.
Moore (Th.), 2.
Mouchy (duc de), 37.
Musset (Alfred de), 2, 69, 85, 91, 175, 185.

Nacquart (docteur), 205, 268, 281, 282.
Nerval (Gérard de), 49, 101.
Nettement (Alfred), 192.
Noailles (duc de), 192.
Noailles (vicomtesse Alfred de), 256.
Nodier (Charles), 50, 68, 69, 91, 167, 258, 261.
Nouveaux contes philosophiques, 205, 241.

O'Donnel (comte), 162, 166.
O'Donnel (comtesse), 32, 177.
O'Reilly et Mme, 64.
Orfila, 34.
Orsay (comte d'), 32, 33.
Osmond (comtesse d'), 256.
Otrante (duchesse d'), 37.

Paër, 36.
Paganini, 107.
Paix du Ménage (*La*), 12.
Passion dans le désert (*Une*), 89, 207.
Pasta (Mme), 34, 36.
Pastoret (marquis de), 33.
Patin, 35, 175.
Peau de chagrin (*La*), 83, 91, 93, 96, 97, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 112, 113, 114, 117, 119, 127, 131, 133, 143, 205, 230, 235, 250, 253.
Pélissier (Olympe), 82, 83, 84, 85, 104, 107, 141, 149, 161, 166, 189.
Pellico (Silvio), 49.
Périolas (lieutenant-colonel), 40, 207, 208, 248.
Persiani (Mme), 34.
Peyronnet (de), 192.
Philipon, 43, 65, 97, 107.
Physiologie du mariage, 4, 5, 24, 25, 41, 42, 53, 54, 60, 129, 143, 286.
Pichot (Amédée), 26, 42, 83, 112, 158, 159, 166, 167, 206, 219, 225, 226, 261, 262, 283.
Plaisance (duchesse de), 33.
Planche (Gustave), 36, 62, 102, 168, 191.
Pommereul (général de), 5, 130.
Potoçka (comtesse Delphine), 260.
Pouqueville (de), 35.
Pradier, 35.
Pradt (abbé de), 257.
Privilège (*Le*), 270.
Proscrits (*Les*), 73, 90, 93, 102.
Pyat (Félix), 178.

Quotidienne (La), 77, 110, 191, 192, 193, 200, 252.

Rabelais, 24, 223, 286.
Rabou (Charles), 106, 135, 156, 157, 158, 168, 169, 171.
Radcliffe (Anne), 50.
Raffet, 43, 66.
Raisson (Horace), 6, 24, 60, 170.
Rambuteau (comte de), 37.
Rastignac (Famille de Chapt de), 32, 103.

Ratier (Victor), 43, 45, 65, 88, 105, 163, 206.
Rauzan (duc de), 259.
Rauzan (duchesse de), 257, 259.
Récamier, 102.
Récamier (Mme), 19, 32, 69, 107, 268.
Recherche de l'Absolu (*La*), 205.
Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (comtesse), 32.
Regnault (Émile), 177, 179.
Rénovateur (Le), 190, 192, 193, 194, 195, 196, 226, 274, 275.
Réquisitionnaire (*Le*), 90, 91, 117.
Rességuier (comte Jules de), 13, 14, 45, 69, 151, 257.
Revue des Deux Mondes, 89, 90, 108, 112, 158, 168, 171, 191, 202, 225.
Revue de Paris, 68, 88, 90, 91, 96, 106, 115, 132, 135, 136, 144, 158, 166, 167, 171, 191, 202, 219, 225, 226, 254, 260, 261, 262, 264, 265, 266, 273, 279.
Richard cœur d'éponge, 100.
Richardson, 50.
Ricourt, 172.
Rolle (Hippolyte), 78.
Romans et contes philosophiques, 97, 114, 117, 143, 167, 170, 253.
Rome (docteur), 235, 247, 248.
Romieu (Auguste), 6, 79, 80, 111, 121, 263.
Roqueplan (Camille), 66.
Roqueplan (Nestor), 34, 76, 78, 99, 105, 121, 184, 185, 262.
Rossini, 34, 36, 82, 166.
Rothschild (baron James de), 33, 230.
Rousseau (James), 79, 80.
Rousseau (Jean-Jacques), 50, 91.
Royer (Alphonse), 262, 263, 264, 284.
Rubini, 34, 36.

Saché (château de), 20, 21, 142, 151, 152, 153, 155, 156, 202, 203, 204, 205, 208, 210, 211, 212, 215, 218, 219, 220.
Saint-Aulaire (comte de), 33.
Sainte-Beuve, 1, 41, 69, 108, 259, 260.
Saint-Surin (Mme de), 269, 270.
Saint-Valry, 8, 9, 18, 69.
Sallambier (Mme), 211.
Salle (Eusèbe de), 175, 210.
Salvandy (de), 257.
Sand (George), 177, 178, 179, 180, 182, 190.
Sandeau (Jules), 106, 177, 178, 179, 209.
Sanson, 27, 28, 29, 30.
Saphir (Le), 193.
Sarrasine, 90, 96, 168.
Sautelet, 26.
Scènes de la vie militaire, 53, 206, 207.
Scènes de la vie de province, 285.
Scènes de la vie privée, 8, 23, 24, 52, 53, 60, 91, 114, 129, 167, 194, 207, 215, 216, 250, 286.
Scheffer (Ary), 35.
Schlegel (Guillaume), 35.

Schnetz, 35.
Scott (Walter), 49, 50, 286.
Second (Albéric), 222, 268.
Séran (Mme de), 19.
Silhouette (La), 13, 43, 44, 45, 60, 64, 65, 66, 105.
Siméon (vicomte), 33.
Smolett, 80.
Société d'abonnement général, 162, 165, 171.
Souffrances de l'inventeur (*Les*), 205.
Soulié (Frédéric), 2, 69, 185.
Soumet (Alexandre), 1, 69, 151.
Stendhal, 35, 69, 91.
Sterne, 60, 286.
Sue (Eugène), 76, 79, 80, 81, 82, 84, 91, 105, 113, 115, 185, 257, 259, 260.
Surville (Eugène), 162.
Surville (Mme), 28, 29, 38, 115, 138, 139, 171, 218, 220.
Swedenborg, 212, 245.

Talleyrand-Périgord (général comte de), 21.
Tastu (Mme), 2.
Taylor (baron), 2.
Temps (Le), 62, 63, 64, 77, 83, 112.
Théorie de la démarche, 254, 260, 261, 283, 284.
Thérèse (Sainte), 212.
Thiers, 34, 63, 103, 121, 185.
Thomassy (Jean), 91, 105, 122, 125, 281, 282.
Tissot, 13.
Tousez (Alcide), 281.
Traité de la vie élégante, 59, 60, 254.
Triquety (Henri de), 35.
Trois Cardinaux (*Les*), 25, 60, 203, 236, 278.
Trumilly (baron Mallet de), 138, 139, 140, 150.
Trumilly (Mlle Éléonore de), 139, 140, 150, 161, 198, 199, 273.

Valéry, 257, 258.
Vanderburch, 6.
Varaigne (de), 45, 46, 162.
Vernet (Horace), 82.
Véron (docteur), 77, 82, 88, 89, 90, 107, 115, 158, 162, 182, 183, 185.
Vidocq, 28, 31.
Viel-Castel (Horace de), 35.
Viennot (commandant), 40.
Vigano (Mme), 36.
Vigny (Alfred de), 2, 69, 85, 91, 145, 151.
Villemain, 2, 33, 260.
Villiers-La-Faye (de), 23, 248.
Voleur (Le), 13, 44, 51, 52, 61, 62, 64, 68, 127, 129.
Voltaire, 112, 286.
Voyage de Paris à Java, 165, 210, 261.

Wailly (Alfred de), 78.
Walsh (vicomte), 265.
Wann Chlore, 54.
Werdet, 246.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre	I. — Balzac à la fin de 1829	1
—	II. — Balzac journaliste	41
—	III. — Dans le monde des viveurs de 1830.	72
—	IV. — Balzac passe au romantisme	88
—	V. — Ambitions politiques	121
—	VI. — Intrigues sentimentales	133
—	VII. — Balzac devient « carliste »	166
—	VIII. — Un amour malheureux	202
—	IX. — Les divines lettres de la princesse inconnue	244
—	X. — La préparation d'un chef-d'œuvre.	272
Table des noms		289

Ligugé (Vienne). — Impr. E. Aubin. — 2-27.

Hachette
1.56.

FR56/69W.

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

Dernières Publications parues

SOULIÉ (M.). Enigmes et drames judiciaires d'autrefois. **La Mort et la Résurrection de M. de la Pivardière.** 1 vol. in-16.

PRAVIEL (A). Enigmes et Drames judiciaires d'autrefois. **« Notre Dame » de Praslin.** 1 vol. in-16.

HEYRAUD (Ch.). **Le Cœur gagne.** Comédie en 3 actes. 1 vol. in-8° écu.

COURTEAULT (P.). **La Révolution et les Théâtres à Bordeaux,** d'après des documents inédits, ouvrage orné de gravures. 1 vol. in-8° écu.

SCHNEEBERGER (A.). **Conteurs Catalans.** 1 vol. in-16.

HAVARD DE LA MONTAGNE (R.). A propos d'un centenaire. **Etude sur le Ralliement.** 1 vol. in-16.

ZIDLER (G.). **La Gloire nuptiale.** 1 vol. in-16 jésus.

AVESNES. **Au Soleil d'Or, au Printemps vert.** 1 vol. in-16 jésus.

DAYE (P.). **Moscou dans le souffle d'Asie.** 1 vol. in-16.

VALENTIN (F.). **L'Avènement d'une République.** Luttes intérieures de la Chine, de 1911 à 1923. 1 vol. in-16.

HALGAN (C.). **Les Nuits de Jacques Veyral.** Roman. 1 vol. in-16.

SAINT VALERY (L. de). **Tendances d'Art.** 1 vol. in-16.

BOUCHARDON (P.). Enigmes et drames judiciaires d'autrefois. **Crimes d'autrefois.** 1 vol. in-16.

MASCAREL (A.). **Cinquante ans de souvenirs.** Quelques portraits. 1 vol. in-16.

CHESTERTON (G. K.). **La Nouvelle Jérusalem.** Traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire. 1 vol. in-16.

BELLESSORT (A.). A travers les pays et les livres. **Le Crépuscule d'Elseneur.** 1 vol. in-16.

ARNAUD (R.). La débâcle financière de la Révolution. **Cambon.** (1756-1820) d'après des documents inédits. 1 vol. in-16.

BERTAL (R.). **La Passion du curé Bernoquin.** Roman. 1 vol. in-16.

Imp. H. Diéval, 57, rue de Seine, Paris.

435 fr.